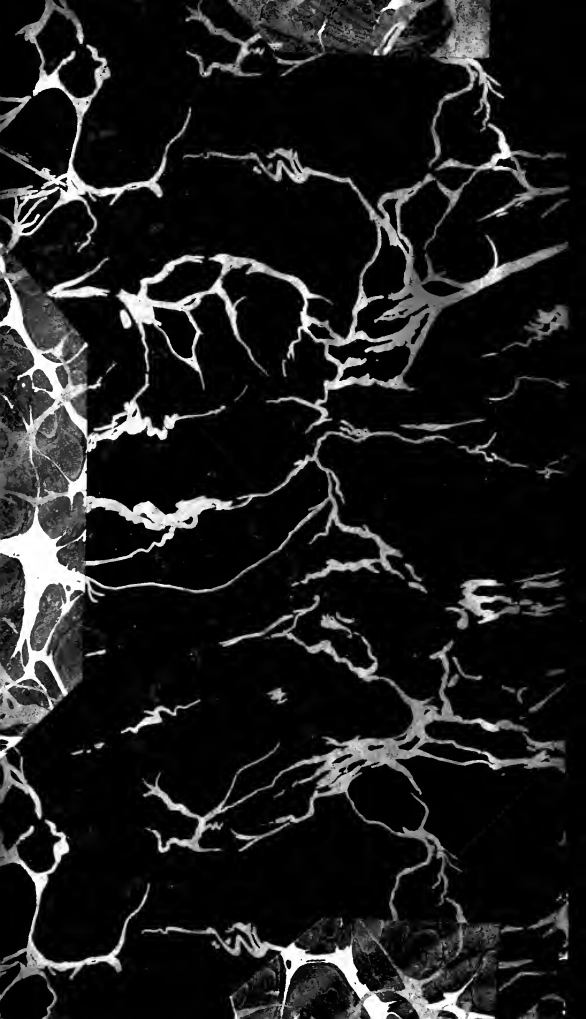




3 1761 05063364 3





Winifred C Hodgkins

Loire

Indre et Loire

France

1912.



FABLES

DE

J. DE LA FONTAINE



La Fontaine.

# FABLES

DE

# J. DE LA FONTAINE

ILLUSTRÉES DE 100 GRAVURES

PAR

J. DESANDRÉ ET W.-H. FREEMAN

Avec des notes et une préface

PAR DÉCEMBRE ALONNIER

PARIS

BERNARDIN-BÉCHET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

31, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 31

—  
1882



UNIVERSITY OF TORONTO

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

---

La Fontaine (Jean de), le fabuliste par excellence, né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, entra par désœuvrement, et peut-être sans y avoir songé, à l'âge de 19 ans, chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta dix-huit mois après, pour se soustraire à l'assujettissement des règles d'une congrégation régulière.

A 22 ans, il ignorait encore ses talents pour la poésie. La belle ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, dont il entendit la lecture, les lui fit sentir, et à l'imitation du Corrège, il s'écria : « *Anch' io sit pittore !* Et moi aussi je suis peintre ! »

Un de ses parents, nommé Pintrel, homme instruit et de qui nous avons une traduction des *Épîtres de Sénèque*, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea et lui fit lire les meilleurs auteurs, anciens et modernes, français et étrangers.

Il se nourrit de la lecture de Virgile, d'Horace, de Térence, dont il traduisit l'*Eunuque*, sa première production. Rabelais, Marot, d'Urfé, firent aussi ses délices : l'un par ses plaisanteries, le second par sa naïveté, l'autre par ses images champêtres.

L'esprit de simplicité, de candeur, de naïveté, qui lui plaisait tant dans ces écrivains, caractérisa bientôt ses ouvrages, et le caractérisait lui-même. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part, il était, dit un homme d'esprit, aussi simple que les héros de ses fables. C'était un véritable enfant, mais un enfant sans malice. Il parlait peu, et parlait mal, à moins qu'il ne se trouvât avec des amis intimes, ou que la conversation ne roulât sur quelque sujet qui pût échauffer son génie.

La duchesse de Bouillon, l'une des nièces du cardinal Mazarin, exilée à Château-Thierry, avait connu la Fontaine et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers contes. Rappelée à Paris, elle y amena le poète : la Fontaine avait un de ses parents auprès de Fouquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, dont le poète reconnaissant déplora les malheurs dans une élogie touchante et peut-être la meilleure que nous ayons en notre langue, et dans une ode moins connue adressée à Louis XIV, dont les vers sont moins beaux, mais plus hardis, il entra en qualité de gentilhomme ordinaire chez la princesse Henriette d'Angleterre.

La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne ; et des protectrices dans la duchesse de Bouillon, de Mazarin, et dans l'ingénieuse madame de la Sablière, qui le retira chez elle, et prit soin de son existence.

En effet, son inertie et son imprévoyance étaient telles que, sans les soins qu'elle prit de lui, il se serait trouvé

en proie à tous les besoins. Madame de la Sablière lui rendit à cet égard les plus grands services en l'accueillant chez elle et en pourvoyant à tous ses besoins pendant vingt années : ce furent les plus heureuses de sa vie.

Elle venait de renvoyer à la fois tous ses domestiques. La reconnaissance et l'amitié de notre poète pour cette aimable dame furent sans bornes, il l'a immortalisée dans ses chefs-d'œuvre.

On a remarqué que Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur la Fontaine comme sur les autres génies qui illustrèrent son règne. Ce prince ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella : il traitait les fables de la Fontaine à peu près comme les tableaux de Téniers.

La bienfaitrice du poète enfant étant morte, il se rendait chez M. d'Hervart, son ami, qui le rencontra : « J'ai su, » lui dit-il, le malheur qui vous est arrivé ; vous logiez chez madame de la Sablière ; elle n'est plus. Je vous prie de venir habiter ma maison. — J'y allais, » répondit le poète. Cet abandon touchant de confiance est un digne hommage rendu à l'amitié généreuse.

Il mourut à Paris, le 13 avril 1695. Il faisait partie de l'Académie française depuis 1684.

Parmi les ouvrages immortels qui nous restent de cet homme inimitable, il faut placer au premier rang ses *Fables*, que tout le monde connaît et a su apprécier. Quelle aisance ! quelle vivacité, quelle finesse à la fois et quelle naïveté ! car il réunissait ces deux qualités à un degré supérieur, et c'est ce mélange qui fait le prodige. C'est véritablement le poète de la nature, surtout dans ses fables, on dirait qu'elles sont tombées de sa plume.







## ÉPITRE DÉDICATOIRE

# A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN<sup>1</sup>

---

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens<sup>2</sup> a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérités servent d'enveloppes à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables ; car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de

<sup>1</sup> Louis, dauphin de France, fils aîné de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né à Fontainebleau le 1<sup>er</sup> novembre 1661, et mort à Meudon le 14 avril 1711.

<sup>2</sup> Socrate.

*Digitized by Google*

cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Monseigneur, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste, avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur ; vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant  
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.



## PRÉFACE

DE

## J. DE LA FONTAINE

---

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence<sup>1</sup> n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasserait en beaucoup d'endroits, et bannirait de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

<sup>1</sup> La Fontaine désigne ici Olivier Patru, avocat au parlement de Paris, considéré comme l'un des meilleurs critiques de son temps. Il faut reconnaître cependant qu'en cette circonstance, Patru s'était singulièrement trompé.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin, il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Avienus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples, non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne

m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible<sup>1</sup> que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé en faisant mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques

<sup>1</sup> Pour peut-être.

traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait, que cela le

fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences qu'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants; ils ne se connaissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelque-

fois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable : l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement ; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon.

Et quæ 7-43

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne voi.



presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude <sup>1</sup> nous a laissée. On s'imagina que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

---

<sup>1</sup> Moine grec qui vivait au quatorzième siècle.



# LA VIE D'ÉSOPE

## LE PHRYGIEN

---

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents an-

après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle ; car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si dés-agréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bête et paraissait idiot ! Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les avancer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il

voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut ; et en s'éveillant : Qu'est-ce ci ? dit-il : ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux essemes, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas ; je n'en ai pas le pouvoir : mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le regarda, et lui dit : Achète-moi hardiment ; je ne te serai point inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent

ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise : mais dès la dinée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, avant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter érieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur, mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux ; l'autre s'enfuit ;

l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusqu'à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit ; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade ; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse aussi générale, parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules ; elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Ésope pour l'éclair-

air. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce ; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court, mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtimement par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier de ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces ; l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire ; ces mêmes personnes viendront chez moi ; et le veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par



elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. Eh! trouvez-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots, Attendez, dit le paysan; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vais? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur

échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! moi, qui

ni vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais, quant à la liberté, il ne se pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promit en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre. quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀπόθας, βήματα, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent et qu'il n'en dit mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elle enfermait un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe

fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe et comme étant un des premiers de la république. Il demanda temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles

a'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise, Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi que s'il demeurerait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait les sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin, il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hernippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hernippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulchre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope,

crût à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope: J'ai des caiales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa

réponse au lendemain ; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Il s'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment serait-il possible que ce chat ait fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre.

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes ; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo rassembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé ; celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaindraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui ; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.



Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

---



~~~~~

A MONSEIGNEUR

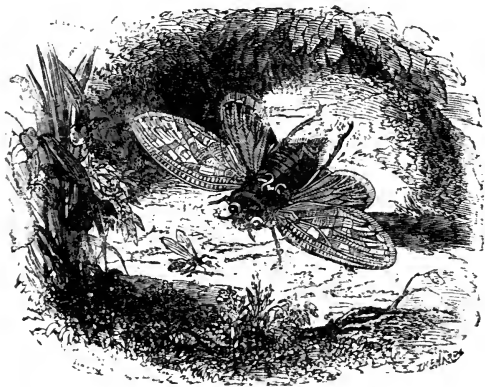
LE DAUPHIN

---

Je chante les héros dont Ésope est le père ;  
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,  
Contient des vérités qui servent de leçons.  
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :  
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;  
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes  
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,  
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,  
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,  
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,  
Quelque autre te dira d'une plus forte voix  
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois :

Je vais t'entretenir de moindres aventures,  
Te tracer en ces vers de légères peintures;  
Et si de t'agréer <sup>1</sup> je n'emporte le prix,  
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

<sup>1</sup> Ancienne manière d'employer ce mot pour dire : *De te plaire, de t'être agréable.*



## LIVRE PREMIER

---

### I

#### LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine,

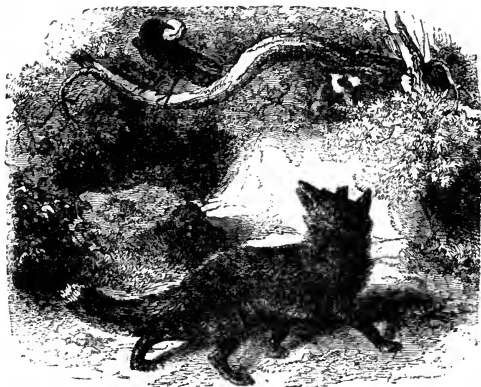
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
Je vous payerai, lui dit-elle,  
Avant l'òù<sup>1</sup>, foi d'animal,  
Intérêt et principal.  
La fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse. —  
Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie. —  
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.  
Eh bien ! dansez maintenant.

## II

## LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
Eh ! bonjour, monsieur du corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.  
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et, pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,  
Apprenez que tout flatteur

<sup>1</sup> Vieux mot français qui signifie *moisson*.



Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.  
Le corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

### III

#### LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenouille vit un bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille  
Pour égaler l'animal en grosseur :  
Disant : Regardez bien, ma sœur ;  
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? --  
Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà !  
Vous n'en approchez pas. La chétive pécore  
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.  
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
Tout petit prince a des ambassadeurs,  
Tout marquis veut avoir des pages.

## IV

## LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,

L'autre portant l'argent de la gabelle <sup>1</sup>.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,

Et faisait sonner sa sonnette ;

Quand l'ennemi se présentant,

Comme il en voulait à l'argent,

Sur le mulet du fisc une troupe se jette,

Le saisit au frein, et l'arrête.

Le mulet, en se défendant,

Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.

Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?

Ce mulet qui me suit du danger se retire ;

Et moi, j'y tombe, et je pérís !

Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,

Tu ne serais pas si malade.

## V

## LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,

Tant les chiens faisaient bonne garde :

<sup>1</sup> Nom donné anciennement à un impôt prélevé sur le sel.





Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli <sup>1</sup>, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,

Sire loup l'eût fait volontiers :

Mais il fallait livrer bataille ;

*moste* Et le matin était de taille

A se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement,

Entre en propos, et lui fait compliment *co*

Sur son embonpoint, qu'il admire. *je*

Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,

D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables,

*st* Cancres, hères, et pauvres diables, *lean*

Dont la condition est de mourir de faim. *p*

\* Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée ! *avec sajs*

Tout à la pointe de l'épée !

<sup>1</sup> Ici ce mot signifie luisant de graisse.

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?

Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens

Portant bâtons, et mendiants ;

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs <sup>1</sup> de toutes les façons,

Os de poulets, os de pigeons ;

Sans parler de mainte caresse. *many a caress*

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé. *with the hair rubbed off*

Qu'est-celà ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de chose. —

Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?

Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

## VI

*La fable*

### LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,

Avec un fier lion, seigneur du voisinage,

Firent société, dit-on, au temps jadis,

Et mirent en commun le gain et le dommage.

Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.

Vers ses associés aussitôt elle envoie.

Eux venus, le lion par ses ongles compta ;

Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.

<sup>1</sup> Débris de viandes provenant d'un repas.

Puis en autant de parts le cerf il dépeça ; *cut up*  
 Prit pour lui la première en qualité de sire.

Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,

C'est que je m'appelle lion :

A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor : *fall*

Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.

Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.

Si quelqu'une de vous touche à la quatrième

Je l'étranglerai tout d'abord.

## VII

LA BESACE<sup>1</sup>

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire

S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :

Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur ;

Je mettrai remède à la chose.

Venez singe ; parlez le premier, et pour cause :

Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? — Moi, dit-il ; pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ; *sketch*

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;

Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor *retouch*

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;

Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :

<sup>1</sup> Sac à deux poches, ouvert par le milieu.

Il jugea qu'à son appétit  
 Dame baleine était trop grosse.  
 Dame fourmi trouva le ciron<sup>\*</sup> trop petit,  
 Se croyant, pour elle, un colosse.  
 Jupin les renvoya s'étant censuré tous,  
 Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous  
 Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,  
 Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,  
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.  
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain  
 Nous créa besaciers<sup>1</sup> tous de même manière,  
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :  
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,  
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

## VIII

## L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une hirondelle en ses voyages  
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu  
 Peut avoir beaucoup retenu.  
 Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,  
 Et devant qu'ils fussent éclos,  
 Les annonçait aux matelots.  
 Il arriva qu'au temps que la chanvre<sup>2</sup> se sème,  
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons. *many furrows*  
 Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :  
 Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,  
 Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.  
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?  
 Un jour viendra, qui n'est pas loin,  
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

<sup>1</sup> Nom donné autrefois aux mendiants, parce qu'ils étaient porteurs de besaces.

<sup>2</sup> Ce mot s'employait autrefois au féminin comme au masculin.



De là naitront engins à vous envelopper,

*met* Et lacets pour vous attraper,  
Enfin mainte et mainte machine

Qui causera dans la saison

Votre mort ou votre prison :

Gare la cage ou le chaudron !

C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,

Mangez ce grain ; et croyez-moi.

Les oiseaux se moquèrent d'elle :

Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

Quand la chenevière fut verte, *herbe verte*

L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin *aparte*

Ce qu'a produit ce maudit grain,

Ou soyez sûrs de votre perte.

Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !

Il nous faudrait mille personnes

Pour éplucher tout ce canton.

La chanvre étant tout à fait crue,

L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;  
Mauvaise graine est tôt venue.

Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,  
Dès que vous verrez que la terre  
Sera couverte, et qu'à leurs blés  
Les gens n'étant plus occupés  
Feront aux oisillons la guerre ;  
Quand reginglettes <sup>1</sup> et réseaux *small nets*  
Attraperont petits oiseaux,

Ne volez plus de place en place,  
Demeurez au logis, ou changez de climat :  
Imitez le canard, la grue, et la bécasse. *woodcock*

Mais vous n'êtes pas en état  
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,  
Ni d'aller chercher d'autres mondes :  
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;  
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.

Les oisillons, las de l'entendre,  
Se mirent à jaser aussi confusément  
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre<sup>x</sup>  
Ouvrait la bouche seulement.

Il en prit aux uns comme aux autres :  
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,  
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

## IX

## LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville  
Invita le rat des champs,  
D'une façon fort civile,  
A des reliefs d'ortolans.

*fragments*

*ortolans. a delicate  
small bird.*

<sup>1</sup> Piège portatif, formé d'un bois flexible courbé en arc à l'aide d'une ficelle.



Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis.  
Je laisse à penser la vie  
Que firent ces deux amis.

*Laurent* Le régal fut fort honnête ;  
Rien ne manquait au festin :  
Mais quelqu'un troubla la fête  
Pendant qu'ils étaient en train :

A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit :  
Le rat de ville détale ; *runs away*  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :  
Rats en campagne aussitôt ;  
Et le citadin de dire :  
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :  
 Demain vous viendrez chez moi.  
 Ce n'est pas que je me pique  
 De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;  
 Je mange tout à loisir.  
 Adieu donc. Fi du plaisir  
 Que la crainte peut corrompre !



## X

## LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure <sup>1</sup> :  
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.

<sup>1</sup> Cette phrase est prise dans un sens ironique.



Un agneau se désaltérait *soy going to the she. & t*  
 Dans le courant d'une onde pure.  
 Un loup survient à jeun, *fasting not ha-* qui cherchait aventure, *satentaire*  
 Et que la faim en ces lieux attirait.  
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?  
 Dit cet animal plein de rage :  
 Tu seras châtié de ta témérité.  
 Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté  
 Ne se mette pas en colère ;  
 Mais plutôt qu'elle considère  
 Que je m'en vas désaltérant  
 Dans le courant,  
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;  
 Et que par conséquent, en aucune façon,  
 Je ne puis troubler sa boisson.  
 Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;  
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
 Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —  
 Si ce n'est toi c'est donc ton frère. —  
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;  
 Car vous ne m'épargnez guère,  
 Vous, vos bergers et vos chiens.  
 On me l'a dit : il faut que je me venge.  
 Là-dessus, au fond des forêts  
 Le loup l'emporte, et puis le mange,  
 Sans autre forme de procès.

## XI

## L'HOMME ET SON IMAGE

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD <sup>1</sup>

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux  
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :

<sup>1</sup> François, duc de la Rochefoucauld, né en 1613, et mort en 1680. Il est célèbre par son ouvrage des *Réflexions et maximes morales*.

Il accusait toujours les miroirs d'être faux,  
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.  
 Afin de le guérir, le sort officieux  
 Présentait partout à ses yeux  
 Les conseillers muets dont se servent nos dames :  
 Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,  
 Miroirs aux poches des galants,  
 Miroirs aux ceintures des femmes.  
 Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner  
 Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,  
 Nosant plus des miroirs éprouver l'aventure.  
 Mais un canal, formé par une source pure,  
 Se trouve en ces lieux écartés :  
 Il s'y voit, il se fâche, et ses yeux irrités  
 Pensent apercevoir une chimère vaine.  
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :  
 Mais quoi ! le canal est si beau  
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.  
 Je parle à tous ; et cette erreur extrême  
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.  
 Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :  
 Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,  
 Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;  
 Et quant au canal, c'est celui  
 Que chacun sait, le livre des Maximes.

## XII

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS  
QUEUES

Un envoyé du Grand Seigneur *sultan*  
 Préférerait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,  
 Les forces de son maître à celles de l'empire.

Un Allemand se mit à dire :

*a fable par le poète de la fontaine de la source de la vie*  
 of in a fountain died of a disease.

Notre prince a des dépendants  
 Qui, de leur chef, sont si puissants  
 Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée. *he keeps in pay*  
 Le chiaoux <sup>1</sup>, homme de sens, *Lambert's bailiff*  
 Lui dit : Je sais par renommée  
 Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;  
 Et cela me fait souvenir  
 D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.  
 J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer  
 Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.  
 Mon sang commence à se glacer ;  
 Et je crois qu'à moins on s'effraye.  
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :  
 Jamais le corps de l'animal  
 Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.  
 Je rêvais à cette aventure  
 Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,  
 Et bien plus d'une queue à passer se présente.  
 Me voilà saisi derechef *anew*  
 D'étonnement et d'épouvante.  
 Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :  
 Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.  
 Je soutiens qu'il en est ainsi  
 De votre empereur et du nôtre.

## XIII

## LES VOLEURS ET L'ÂNE

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :  
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.  
 Tandis que coups de poing trottaient,  
 Et que nos champions songeaient à se défendre,  
 Arrive un troisième larron  
 Qui saisit maître aliboron. *the ass*

<sup>1</sup> Fonctionnaire turc chargé de porter les ordres du sultan.



L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :  
 Les voleurs sont tel et tel prince,  
 Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois.  
 Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :  
 Il est assez de cette marchandise.  
 De nul d'eux n'est souvent la province conquise :  
 Un quart voleur survient, qui les accorde net  
 En se saisissant du baudet. *etc.*

#### XIV

SIMONIDE <sup>4</sup> PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :  
 Les dieux, sa maîtresse et son roi.  
 Malherbe<sup>5</sup> le disait : j'y souscris, quant à moi :  
 Ce sont maximes toujours bonnes.

<sup>4</sup> Poète grec qui vivait au sixième siècle avant J.-C.

La louange chatouille et gagne les esprits :  
 Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix :  
 Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris  
 L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,  
 Il trouva son sujet plein de récits tout nus.  
 Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;  
 Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :  
 Matière infertile et petite.

Le poète d'abord parla de son héros.  
 Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,  
 Il se jette à côté, se met sur le propos  
 De Castor<sup>+</sup> et Pollux<sup>\*</sup> ; ne manque pas d'écrire  
 Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;  
 Elève leurs combats, spécifiant les lieux  
 Où ces frères s'étaient signalés davantage :

Enfin l'éloge de ces dieux

Faisait les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlète avait promis d'en payer un talent :

Mais, quand il le vit, le galant

N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,

Que Castor et Pollux acquittassent le reste.

Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant :

Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie :

Les conviés sont gens choisis,

Mes parents, mes meilleurs amis ;

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur

De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

Il vient : l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

Deux hommes demandaient à le voir promptement.

Il sort de table ; et la cohorte *compagnie de soldats*

N'en perd pas un seul coup de dent. *monnaie*

+ god *agout* *trou* *parce* *le* *4* *l'athlète*  
 \* god *trou* *parce* *le* *4* *l'athlète*

Ces deux hommes étaient les géméaux de l'éloge,  
Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers.

Ils l'avertissent qu'il déluge,  
Et que cette maison va tomber à l'envers.

La prédiction en fut vraie.

Un pilier manque ; et le plafonds,

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,

Tombe sur le festin, brise plats et flacons, *decanters*

N'en fait pas moins aux échansons. *cup-bearers*

Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète

La vengeance due au poète,

Une poutre cassa les jambes à l'athlète,

Et renvoya les conviés

Pour la plupart estropiés. *maimed*

La renommée eut soin de publier l'affaire :

Chacun cria, Miracle ! On doubla le salaire

Que méritaient des vers d'un homme aimé des dieux.

Il n'était fils de bonne mère

Qui, les payant à qui mieux mieux,

Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement

Qu'on ne saurait manquer de louer largement

Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène

Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;

Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce :

Jadis l'Olympe et le Parnasse

Étaient frères et bons amis.

## XV

### LA MORT ET LE MALHEUREUX

Un malheureux appelait tous les jours

La mort à son secours.

O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !

Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !  
 La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.  
 Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.  
 Que vois-je ? cria-t-il : ôtez-moi cet objet !  
 Qu'il est hideux ! que sa rencontre  
 Me cause d'horreur et d'effroi !  
 N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécénas fut un galant homme ;  
 Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,  
 Cul-de-jatte<sup>x</sup>, goutteux, manchot,<sup>†</sup> pourvu qu'en somme  
 Je vive, c'est assez, je suis plus que content.  
 Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quel-qu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

## XVI

## LA MORT ET LE BUCHERON

Un bûcheron, tout couvert de ramée,  
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
 Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.  
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?  
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?  
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos :



Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,  
 Le créancier, et la corvée, *statute-labor*  
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.  
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder  
 Lui demander ce qu'il faut faire.  
 C'est, dit-il, afin de m'aider  
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;  
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :  
 PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,  
 C'est la devise des hommes.

## XVII

### L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAITRESSES

Un homme de moyen âge,  
 Et tirant sur le grison, *gray*



Jugea qu'il était saison  
De songer au mariage.

Il avait du comptant,

Et partant *∴ conseil*

De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire :

En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;

Bien adresser <sup>1</sup> n'est pas petite affaire.

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :

L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre,

Mais qui réparait par son art

Ce qu'avait détruit la nature.

Ces deux veuves, en badinant, *banquet*

En riant, en lui faisant fête,

L'allaient quelquefois tétonnant,

C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille, à tout moment, de sa part emportait

Un peu du poil noir qui restait,

Afin que son amant en fût plus à sa guise.

La jeune saccageait les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant, que notre tête grise

Demeura sans cheveux, et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,

Qui m'avez si bien tondu : *sheared*

J'ai plus gagné que perdu ;

Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon

Je vécusse, et non à la mienne.

Il n'est tête chauve qui tienne : *be d*

Je vous suis obligé, belles, de la façon.

## XVIII

## LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,

Et retint à dîner commère la cigogne.

<sup>1</sup> Pour s'adresser, choisir.



Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :

Le galant, pour toute besogne,  
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :  
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la cigogne le prie.  
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite, il courut au logis

De la cigogne son hôtesse ;

Loua très-fort sa politesse ;

Trouva le diner cuit à point :

Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;  
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,  
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
 Attendez-vous à la pareille.



## XIX

## L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Dans ce récit je prétends faire voir  
 D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir  
 En badinant sur les bords de la Seine.

Le ciel permit qu'un saule se trouva,  
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.  
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,  
 Par cet endroit passe un maître d'école ;  
 L'enfant lui crie : Au secours ! je pérís !

Le magister se tournant à ses cris,  
 D'un ton fort grave à contre-temps s'avise *unseasonably*  
 De le tancer : Ah ! le petit babouin !  
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !  
 Et puis, prenez de tels fripons le soin !  
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille  
 Toujours veiller à semblable canaille !  
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !  
 Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.  
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,  
 Se peut connaître au discours que j'avance.  
 Chacun des trois fait un peuple fort grand :  
 Le Créateur en a béni l'engeance. *progeny*  
 En toute affaire, ils ne font que songer

Au moyen d'exercer leur langue.  
 Eh ! mon ami, tire-moi de danger ;  
 Tu feras, après, ta harangue.

## XX

## LE COQ ET LA PERLE

Un jour un coq détourna  
 Une perle, qu'il donna  
 Au beau premier lapidaire.  
 Je la crois fine, dit-il ;  
 Mais le moindre grain de mil  
 Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita  
 D'un manuscrit qu'il porta

Chez son voisin le libraire.  
 Je crois, dit-il, qu'il est bon ;  
 Mais le moindre ducaton  
 Serait bien mieux mon affaire.



## XXI

*Les mites* LES FRÊLONS ET LES MOUCHES A MIEL

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent ;  
 Des frêlons les réclamèrent ;  
 Des abeilles s'opposant,  
 Devant certaine guêpe on traduisit la cause. *wasp*  
 Il était malaisé de décider la chose :  
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons  
 Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,  
Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frêlons  
Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,  
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,  
Entendit une fourmilière. *ant. 1. 111*

Le point n'en put être éclairci.

De grâce, à quoi bon tout ceci ?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,  
Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours <sup>1</sup> ?

Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,

Et de fatras, et de grimoires, *obscur discours*

Travaillons, les frêlons et nous :

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties.

Le refus des frêlons fit voir

Que cet art passait leur savoir ;

Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !

Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;

Il ne faudrait point tant de frais :

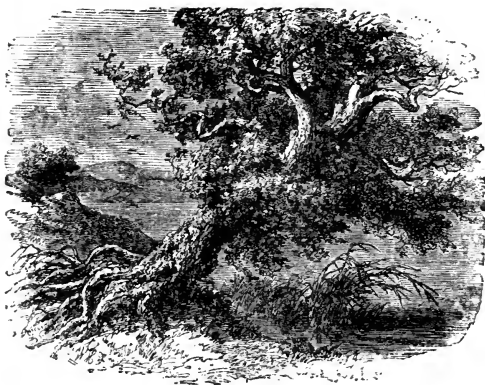
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ; *no. sume*

On nous mine par des longueurs :

On fait tant, à la fin, que l'huitre est pour le juge,

Les écailles pour les plaideurs.

<sup>1</sup> Expression proverbiale, fondée sur un préjugé populaire qui attribuait à l'ours l'habitude de lécher ses petits pour perfectionner leurs formes extérieures.



## XXII

### LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :  
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau : *vous*  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête ;  
Ce pendant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir,  
Je vous défendrais de l'orage :  
Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine,  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

FIN DU PREMIER LIVRE



## LIVRE SECOND

---

### 1

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope\*  
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,  
Je les consacrerai aux mensonges d'Esopé :  
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.  
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse  
Que de savoir orner toutes ces fictions.  
On peut donner du lustre à leurs inventions :  
On le peut ; je l'essaie ; un plus savant le fasse.  
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau  
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :  
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes  
Sont devenus chez moi créatures parlantes.  
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?  
Vraiment, me diront nos critiques,  
Vous parlez magnifiquement  
De cinq ou six contes d'enfant.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques  
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,  
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,  
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,

Par mille assauts, par cent batailles,  
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité;  
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,  
D'un rare et nouvel artifice,

Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,  
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,

Que ce colosse monstrueux  
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,  
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :  
Stratagème inouï, qui des fabricateurs

Paya la constance et la peine...  
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :  
La période est longue, il faut reprendre haleine ;  
Et puis, votre cheval de bois,

Vos héros avec leurs phalanges,  
Ce sont des contes plus étranges  
Qu'un renard qui caïole un corbeau sur sa voix :  
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.  
Eh bien ! baissions d'un ton. La jalouse Amarylle  
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins  
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.  
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;  
Il entend la bergère adressant ces paroles

Au doux zéphyr, et le priant  
De les porter à son amant...  
Je vous arrête à cette rime,  
Dira mon censeur à l'instant ;  
Je ne la tiens pas légitime,  
Ni d'une assez grande vertu :  
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.  
Maudit censeur ! te tairas-tu ?  
Ne saurais-je achever mon conte ?  
C'est un dessein très-dangereux  
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :  
Rien ne saurait les satisfaire.

## II

## CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un chat, nommé Rodilardus<sup>4</sup>,  
 Faisait de rats telle déconfiture  
 Que l'on n'en voyait presque plus ;  
 Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son frou,  
 Ne trouvait à manger que le quart de son soûl ; *sabichy*  
 Et Rodilard passait, chez la gent misérable,  
 Non pour un chat, mais pour un diable.  
 Or, un jour qu'au haut et au loin  
 Le galant alla chercher femme,  
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,  
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin  
 Sur la nécessité présente.  
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente, *dean*  
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ; *attach. second trait*  
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,  
 De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre ;  
 Qu'il n'y savait que ce moyen.  
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :  
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.  
 La difficulté fut d'attacher le grelot.  
 L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;  
 L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire  
 On se quitta.  
 J'ai maints chapitres vus,  
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;  
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
 Voire chapitres de chanoines.

<sup>4</sup> Rodilardus, nom latin forgé par Rabelais, signifiant Rongelard.

Ne faut-il que délibérer?  
 La cour en conseillers foisonne : *bonnes*  
 Est-il besoin d'exécuter?  
 L'on ne rencontre plus personne.

## III

## LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE

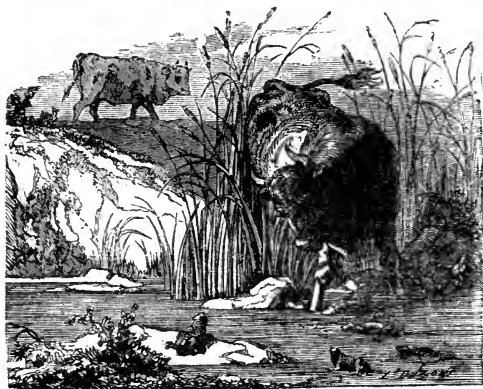
Un loup disait que l'on l'avait volé :  
 Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,  
 Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.  
 Devant le singe il fut plaidé,  
 Non point par avocats, mais par chaque partie.  
 Thémis n'avait point travaillé,  
 De mémoire de singe, à fait plus embrouillé. *juste*  
 Le magistrat suait en son lit de justice.  
 Après qu'on eut bien contesté,  
 Répliqué, crié, tempesté,  
 Le juge, instruit de leur malice,  
 Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;  
 Et tous deux vous paierez l'amende :  
 Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;  
 Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.  
 Le juge prétendait qu'à tort et à travers,  
 On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer ; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre, et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

## IV

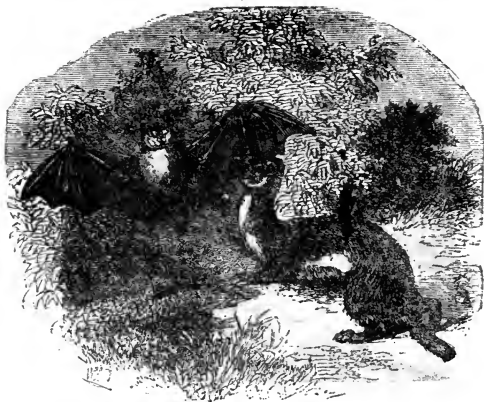
## LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE

Deux taureaux combattaient à qui posséderait  
*de fer* Une génisse avec l'empire.



Une grenouille en soupirait.  
Qu'avez-vous? se mit à lui dire  
Quelqu'un du peuple coassant.  
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,  
Que la fin de cette querelle  
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,  
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?  
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,  
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;  
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,  
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse  
Du combat qu'a causé madame la génisse.  
Cette crainte était de bon sens.  
L'un des taureaux en leur demeure  
S'alla cacher, à leurs dépens :  
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps  
Les petits ont pâti des sottises des grands.



V

LA CHAUVÉ-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une chauve-souris donna tête baissée  
Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,  
L'autre, envers la souris de longtemps courroucée,  
Pour la dévorer accourut.

Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire  
Après que votre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,

Ce n'est pas ma profession.

Moi, souris, des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'auteur de l'univers,

Je suis oiseau ; voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs !

Sa raison plut, et sembla bonne.

Elle fait si bien qu'on lui donne

Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie

Aveuglément va se fourrer  
 Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.  
 La voilà derechef en danger de sa vie. *une*  
 La dame du logis avec son long museau  
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,  
 Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :  
 Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.  
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.  
 Je suis souris ; vive les rats !  
 Jupiter confonde les chats !  
 Par cette adroite repartie  
 Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpes chargés,  
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la queue.<sup>1</sup>  
 Le sage dit, selon les gens :  
 Vive le roi ! vive la ligue !

## VI

## L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée<sup>2</sup>,  
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,  
 Et disait, en souffrant un surcroît de douleur : *malade*  
 Faut-il contribuer à son propre malheur !  
 Cruels humains ! vous tirez de nos ailes  
 De quoi faire voler ces machines mortelles !  
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié ; *raison*  
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.  
 Des enfants de Japet toujours une moitié  
 Fournira des armes à l'autre.

## VII

*af. male des*

## LA LICE ET SA COMPAGNE

Une lice étant sur son terme,  
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,

<sup>1</sup> S'en sont moqués.<sup>2</sup> Garnie de plumes.*x. son of the world*



Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent  
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.  
Au bout de quelque temps sa compagne revient.  
La lice lui demande encore une quinzaine ;  
Ses petits ne marchaient, disait-elle qu'à peine.

Pour faire court, elle l'obtient.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande  
Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois montre les dents, et dit :  
Je suis prête à sortir avec toute ma bande  
Si vous pouvez nous mettre hors.  
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :  
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,  
Il faut que l'on en vienne aux coups ;  
Il faut plaider ; il faut combattre.  
Laissez-leur prendre un pied chez vous :  
Ils en auront bientôt pris quatre.





# VIII

## L'AIGLE ET L'ESCARBOT<sup>1</sup> *beetle*

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,  
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite. *run*  
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte *st. here*  
Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit. *crow had don*  
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,

L'escarbot intercède et dit :

Princesse des oiseaux, il vous est fort facile  
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :  
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;  
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,  
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon compère.

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

Choque de l'aile l'escarbot,

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné,

<sup>1</sup> Coléoptère ayant quelque analogie avec le hanneton.

Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,  
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :

Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour, et voyant ce manège, *artful trick*  
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,  
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.

Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.

Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.

L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.

L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :

La mort de Jean lapin derechef est vengée.

Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois

N'en dormit de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganymède

Du monarque des dieux enfin implore l'aide,

Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix

Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,

Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardi qui les irait là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note,

Sur la robe du dieu fit tomber une crotte : *drove*

Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.

Quand l'aigle sut l'inadvertance,

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,

De quitter toute dépendance,

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut :

Devant son tribunal l'escarbot comparut,

Fit sa plainte et conta l'affaire.

On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.

Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,

Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,

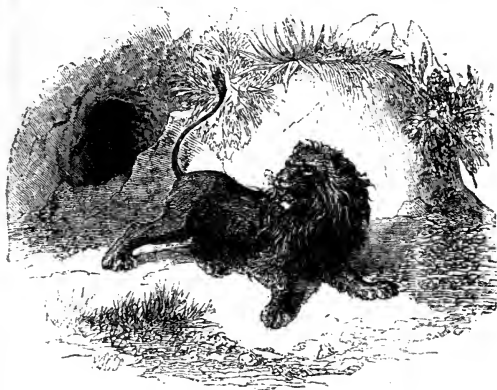
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,

En une autre saison, quand la race escarbote

Est en quartier d'hiver et, comme la marmote, *dormant*

Se cache et ne voit point le jour.

*the god*



## IX

### LE LION ET LE MOUCHERON

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre! *cont. p. 10*

C'est en ces mots que le lion  
Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie<sup>1</sup>?

Un bœuf est plus puissant que toi ;

Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevait ces mots

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume et son œil étincelle ;

Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ :

<sup>1</sup> Me cause du souci.

Et cette alarme universelle  
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;  
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,  
Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée. *highest pitch*  
L'invisible ennemi triomphe et rit de voir  
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée  
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,  
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême  
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents. *fresh out*

L'insecte, du combat, se retire avec gloire :  
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin  
L'embuscade d'une araignée :  
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis  
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;  
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire  
Qui périt pour la moindre affaire.

## X

## L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

Un ânier, son sceptre à la main,  
Menait, en empereur romain,  
Deux coursiers à longues oreilles.

L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;  
Et l'autre, se faisant prier, *differing in kind*  
Portait, comme on dit, les bouteilles<sup>1</sup> :

Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins, *quidley*  
*castles* Par monts, par vau<sup>x</sup> et par chemins,  
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,

<sup>1</sup> Marchait lentement.

*hindered* Et fort empêchés se trouvèrent.  
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,  
 Sur l'âne à l'éponge monta,  
 Chassant devant lui l'autre bête,  
 Qui, voulant en faire à sa tête,  
 Dans un trou se précipita,  
 Revint sur l'eau, puis échappa :  
 Car au bout de quelques nagées,  
 Tout son sel se fondit si bien  
*ss* Que le baudet ne sentit rien  
 Sur ses épaules soulagées. *lightened*  
 Camarade épongié prit exemple sur lui,  
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui. *upon*  
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,  
 Lui, le conducteur et l'éponge.  
 Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison *ss*  
 Firent à l'éponge raison. *remitted justice*  
 Celle-ci devint si pesante,  
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord, *load - immediate*  
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.  
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente  
 D'une prompte et certaine mort.  
 Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;  
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point  
 Agir chacun de même sorte.  
 J'en voulais venir à ce point.

## XI

## LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
 De cette vérité deux fables feront foi ;  
 Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion  
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie. *headless*  
 Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
 Ce bienfait ne fut pas perdu.  
 Quelqu'un aurait-il jamais cru  
 Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
 Cependant il advint qu'au sortir des forêts  
 Ce lion fut pris dans des rets *net*  
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
 Sire rat accourut, et fit tant par ses dents  
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps  
 Font plus que force ni que rage.



## XII

## LA COLOMBE ET LA FOURMI

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.  
 Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,  
 Quand, sur l'eau se penchant, une fourmis y tombe<sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> La Fontaine a ajouté une *sau* mot fourmi, pour éviter l'hiatus.

Et dans cet océan on eût vu la fourmis  
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.  
La colombe aussitôt usa de charité :  
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté, *spring*  
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.

Elle se sauve, Et là-dessus  
Passe un certain croquant<sup>1</sup> qui marchait les pieds nus :  
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète. *cross-bow*

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,  
Il le croit en son pot et déjà lui fait fête.  
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,  
La fourmi le pique au talon.

*wretch* Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part, et tire de long. *retires*

Le souper du croquant avec elle s'envole :

Point de pigeon pour une obole. *small sum of money*

## XIII

## L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUIIS

Un astrologue un jour se laissa choir *fall*  
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,  
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,  
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure, en soi, sans aller plus avant,  
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.  
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,

Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,

Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,

Et parmi nous la Providence?

Or, du hasard il n'est point de science :

S'il en était, on aurait tort

De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;

Toutes choses très-incertaines.

<sup>1</sup> Un inconnu, un aventurier.

Quant aux volontés souveraines  
 De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,  
 Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?  
 Aurait-il imprimé sur le front des étoiles  
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?  
 A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit  
 De ceux qui de la sphère ou du globe ont écrit ?  
 Pour nous faire éviter des maux inévitables ?  
 Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?  
 Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus, *par prévenance*  
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?  
 C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.  
 Le firmament se meut, les astres font leurs cours,  
 Le soleil nous luit tous les jours,  
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,  
 Sans que nous en puissions autre chose inférer  
 Que la nécessité de luire et d'éclairer,  
 D'amener les saisons, de mûrir les semences,  
 De verser sur les corps certaines influences.  
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers  
 Ce train toujours égal dont marche l'univers ?

*hors* Charlatans, faiseurs d'horoscopes,  
 Quittez les cours des princes de l'Europe :  
 Emmenez avec vous les souffleurs<sup>1</sup> tout d'un temps ;  
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.  
 Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire  
 De ce spéculateur qui fut contraint de boire.  
 Outre la vanité de son art mensonger,  
 C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères, *crave*  
 Ce pendant qu'ils sont en danger,  
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

## XIV

## LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un lièvre en son gîte songeait, *intéressé*  
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)

<sup>1</sup> Les alchimistes.





Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :  
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux *français*  
Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :  
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.  
Voilà comme je vis : cette crainte maudite  
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.  
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi.

Ainsi raisonnait notre lièvre,

Et cependant faisait le guet. *un d.*

Il était douteux, inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre,

Le mélancolique animal,

En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal

Pour s'enfuir devers sa tanière. *hole*

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang. *pond*  
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;  
 Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.  
 Oh ! dit-il, j'en fais faire autant  
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence  
 Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !  
 Et d'où me vient cette vaillance ?  
 Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !  
 Je suis donc un foudre de guerre ?  
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre, *coward*  
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.



## XV

## LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle .  
 Un vieux coq adroit et matois.  *cunning*  
 Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,  
 Nous ne sommes plus en querelle :  
 Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse :

Ne me retarde point, de grâce ;

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer, *give messag' up*

Sans nulle crainte, à vos affaires ; *occupy " with*

Nous vous y servirons en frères.

Faites-en les feux <sup>1</sup> dès ce soir,

Et cependant viens recevoir

Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais

Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle

Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux lévriers, *see " " "*

Qui, je m'assure, sont courriers

Que pour ce sujet on envoie :

Ils vont vite et seront dans un moment à nous.

Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.

Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire : *good-bye*

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le galant aussitôt

Tire ses grègues <sup>2</sup>, gagne au haut, *runs away*

Mal content de son stratagème.

Et notre vieux coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

## XVI

## LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,

Un corbeau, témoin de l'affaire,

Et plus faible des reins, mais non pas moins glouton,

En voulut sur l'heure autant faire.

Il tourne à l'entour du troupeau,

<sup>1</sup> Réjouissez-vous.

<sup>2</sup> Ses chausses.



Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,  
Un vrai mouton de sacrifice :

On l'avait réservé pour la bouche des dieux.

Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :

Je ne sais qui fut ta nourrice ;

Mais ton corps me paraît en merveilleux état :

Tu me serviras de pâture.

Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.

La moutonnière créature

Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison

Était d'une épaisseur extrême,

Et mêlée à peu près de la même façon

Que la barbe de Polyphème.

Elle impêtra si bien les serres du corbeau, *claus*  
Que le pauvre animal ne put faire retraite :

Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau.

Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

L'exemple est un dangereux leurre : *wait*  
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;  
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure. *wasp*

## XVII

## LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le paon se plaignait à Junon.  
 Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison  
 Que je me plains, que je murmure :  
 Le chant dont vous m'avez fait don  
 Deplaît à toute la nature ;  
 Au lieu qu'un rossignol, chétive créature, *nightingale*  
 Forme des sons aussi doux qu'éclatants,  
 Est lui seul l'honneur du printemps.  
 Junon répondit en colère :  
 Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,  
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,  
 Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col  
 Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ; *rainbow*  
 Qui te panades <sup>1</sup>, qui déploies *show*  
 Une si riche queue et qui semble à nos yeux  
 La boutique d'un lapidaire ? *dealer in gems*  
 Est-il quelque oiseau sous les cieux  
 Plus que toi capable de plaire ?  
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.  
 Nous vous avons donné diverses qualités :  
 Les uns ont la grandeur et la force en partage ;  
 Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,  
 Le corbeau sert pour le présage ; *omen*  
 La corneille avertit des malheurs à venir ; *crow*  
 Tous sont contents de leur ramage.  
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,  
 Je t'ôterai ton plumage.

<sup>1</sup> Qui te pavanés.



## XVIII

### LA CHATTE MÉTAMORHOSÉE EN FEMME.

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;  
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,  
Qui miaulait d'un ton fort doux :  
Il était plus fou que les fous.  
Cet homme donc, par prières, par larmes,  
Par sortilèges et par charmes,  
Fait tant qu'il obtient du Destin  
Que sa chatte, en un beau matin,  
Devient femme ; et, le matin même,  
Maitre sot en fait sa moitié.  
Le voilà fou d'amour extrême,  
De fou qu'il était d'amitié.  
Jamais la dame la plus belle  
Ne charma tant son favori  
Que fait cette épouse nouvelle  
Son hypocondre de mari.  
Il l'amadoue ; elle le flatte :

Il n'y trouve plus rien de chatte ;  
 Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,  
 La croit femme en tout et partout,  
 Lorsque quelques souris, qui rongeaient de la natte,  
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.

Aussitôt la femme est sur pieds.

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :

Pour cette fois elle accourut à point ;

Car, ayant changé de figure,

Les souris ne la craignaient point.

Ce lui fut toujours une amorce ; *baît*

Tant le naturel a de force !

Il se moque de tout : certain âge accompli,

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire

On le veut désaccoutumer :

Quelque chose qu'on puisse faire,

On ne saurait le réformer.

Coups de fourches ni d'étrivières

Ne lui font changer de manières ;

Et fussiez-vous embâtonnés <sup>1</sup>,

Jamais vous n'en serez les maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez,

Il reviendra par les fenêtres.

## XIX

### LE LION ET L'ÂNE CHASSANT.

Le roi des animaux se mit un jour en tête

De giboyer : il célébrait sa fête.

Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,

Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.

Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère

De l'âne à la voix de Stentor.

L'âne à messer lion fit office de cor.

<sup>1</sup> Pourvus de bâtons.



Le lion le posta, le couvrit de ramée,  
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son  
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.  
Leur troupe n'était pas encore accoutumée  
A la tempête de sa voix ;  
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :  
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;  
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable  
Où les attendait le lion.  
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?  
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.  
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :  
Si je ne connaissais ta personne et ta race,  
J'en serais moi-même effrayé.  
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,  
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;  
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?  
Ce n'est pas là leur caractère.



## XX

## TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,  
 C'était l'oracle de la Grèce :  
 Lui seul avait plus de sagesse  
 Que tout l'aréopage. En voici pour essai  
 Une histoire des plus gentilles,  
 Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,  
 Toutes trois de contraire humeur :  
 Une buveuse ; une coquette ;  
 La troisième, avare parfaite.  
 Cet homme, par son testament,  
 Selon les lois municipales,  
 Leur laissa tout son bien par portions égales,  
 En donnant à leur mère tant,  
 Payable quand chacune d'elles  
 Ne posséderait plus sa contingente part.  
 Le père mort, les trois femelles  
 Courent au testament, sans attendre plus tard.  
 On le lit, on tâche d'entendre  
 La volonté du testateur ;  
 Mais en vain : car comment comprendre  
 Qu'aussitôt que chacune sœur  
 Ne possédera plus sa part héréditaire,  
 Il lui faudra payer sa mère ?  
 Ce n'est pas un fort bon moyen  
 Pour payer, que d'être sans bien.  
 Que voulait donc dire le père ?  
 L'affaire est consultée ; et tous les avocats,  
 Après avoir tourné le cas  
 En cent et cent mille manières,  
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,  
 Et conseillent aux héritières  
 De partager le bien sans songer au surplus.

Quant à la somme de la veuve,  
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve <sup>1</sup>.  
Il faut que chaque sœur se charge par traité  
Du tiers, payable à volonté ;  
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,  
Dès le décès du mort courante.  
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :  
En l'un les maisons de bouteille,  
Les buffets dressés sous la treille,  
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,  
Les magasins de Malvoisie,  
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,  
L'attirail de la goinfreterie ;  
Dans un autre, celui de la coquetterie,  
La maison de la ville, et les meubles exquis,  
Les eunuques et les coiffeuses,  
Et les brodeuses,  
Les bijoux, les robes de prix ;  
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,  
Les troupeaux et le pâturage,  
Valets et bêtes de labour.  
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire  
Que peut-être pas une sœur  
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.  
Ainsi chacune prit son inclination ;  
Le tout à l'estimation.  
Ce fut dans la ville d'Athènes  
Que cette rencontre arriva.  
Petits et grands, tout approuva  
Le partage et le choix : Ésope seul trouva  
Qu'après bien du temps et des peines  
Les gens avaient pris justement  
Le contre-pied du testament.  
Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique  
Aurait de reproches de lui !  
Comment ! ce peuple, qui se pique

<sup>1</sup> Pour *trouve*.

D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,  
A si mal entendu la volonté suprême  
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,  
Il fait le partage lui-même,  
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;  
Rien qui pût être convenable,  
Partant rien aux sœurs d'agréable.  
A la coquette, l'attirail  
Qui suit les personnes buveuses ;  
La biberonne eut le bétail ;  
La ménagère eut les coiffeuses.  
Tel fut l'avis du Phrygien,  
Alléguant qu'il n'était moyen  
Plus sûr pour obliger ces filles  
A se défaire de leur bien ;  
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles  
Quand on leur verrait de l'argent ;  
Payeraient leur mère tout comptant ;  
Ne posséderaient plus les effets de leur père :  
Ce que disait le testament.  
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire  
Qu'un homme seul eût plus de sens  
Qu'une multitude de gens.



## LIVRE TROISIÈME

---

### I

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE.

A M. DE MAUCROIX <sup>1</sup>

L'invention des arts étant un droit d'ainesse,  
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :  
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.  
La feinte est un pays plein de terres désertes ;  
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.  
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :

<sup>1</sup> Chanoine de Reims, ami intime de la Fontaine, né en 1619, mort en 1708.

Autrefois à Racan <sup>1</sup> Malherbe <sup>2</sup> l'a conté.  
 Les deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,  
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,  
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins  
 Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),  
 Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,  
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,  
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,  
 Et que rien ne doit fuir <sup>3</sup> en cet âge avancé,  
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.  
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :  
 Dois-je dans la province établir mon séjour,  
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?  
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :  
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.  
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter <sup>4</sup> ;  
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.  
 Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !  
 Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,  
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,  
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,  
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.  
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,  
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;  
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.  
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !  
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :  
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.  
 Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance ;  
 Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.  
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,  
 Se plaint en son patois ; le meunier n'en a cure :

<sup>1</sup> Racan, poëte, né à la Roche-Racan en 1589.

<sup>2</sup> François de Malherbe, poëte, né en 1556, mort à Paris en 1628.

<sup>3</sup> Vous qui devez tout savoir.

<sup>4</sup> Aller.

Il fait monter son fils, il suit et, d'aventure,  
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.  
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :  
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,  
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !  
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.  
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.  
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;  
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte  
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,  
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,  
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.  
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :  
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.  
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,  
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.  
Au bout de trente pas, une troisième troupe  
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !  
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.  
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !  
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.  
Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau  
Qui prétend contenter tout le monde et son père.  
Essayons toutefois si par quelque manière  
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.  
L'âne se prélassant <sup>4</sup> marche seul devant eux.  
Un quidam les rencontre et dit : Est-ce la mode  
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?  
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?  
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.  
Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !  
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,  
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.  
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :  
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;

<sup>4</sup> Marchant comme un prélat.

Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,  
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;  
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;  
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :  
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

## 11

## LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Je devais par la royauté  
Avoir commencé mon ouvrage :  
A la voir d'un certain côté,  
Messer Gaster<sup>1</sup> en est l'image ;

S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.  
De travailler pour lui les membres se lassant,  
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,  
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.  
Il faudrait, disait-il, sans nous qu'il vécût d'air.  
Nous suons, nous peignons, comme bête de somme ;  
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;  
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.  
Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre,  
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher.  
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.  
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :  
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;  
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;  
Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent  
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,  
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

<sup>1</sup> L'estomac, en grec.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.  
 Elle reçoit et donne, et la chose est égale.  
 Tout travaille pour elle, et réciproquement  
 Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,  
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,  
 Maintient le laboureur, donne paye au soldat,  
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,  
 Entretient seule tout l'État.  
 Ménénus le sut bien dire.

La commune s'allait séparer du sénat.  
 Les mécontents disaient qu'ils avaient tout l'empire,  
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,  
 Au lieu que tout le mal était de leur côté,  
 Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.  
 Le peuple hors des murs était déjà posté,  
 La plupart s'en allaient chercher une autre terre,  
 Quand Ménénus leur fit voir  
 Qu'ils étaient aux membres semblables,  
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,  
 Les ramena dans leur devoir.

## III

## LE LOUP DEVENU BERGER.

Un loup qui commençait d'avoir petite part  
 Aux brebis de son voisinage,  
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,  
 Et faire un nouveau personnage.  
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,  
 Fait sa houlette d'un bâton,  
 Sans oublier la cornemuse.  
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :  
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »  
 Sa personne étant ainsi faite,  
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,





Guillot le sycophante<sup>1</sup> approche doucement.  
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,  
Dormait alors profondément ;  
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :  
La plupart des brebis dormaient pareillement.  
L'hypocrite les laissa faire,  
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,  
Il voulut ajouter la parole aux habits,  
Chose qu'il croyait nécessaire ;  
Mais cela gâta son affaire :  
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.  
Le ton dont il parla fit retentir les bois  
Et découvrit tout le mystère.  
Chacun se réveille à ce son,  
Les brebis, le chien, le garçon.  
Le pauvre loup, dans cet esclandre,  
Empêché par son hoqueton,  
Ne put ni fuir ni se défendre.

<sup>1</sup> Trompeur. (*Note de la Fontaine.*)

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre  
Quiconque est loup agisse en loup ;  
C'est le plus certain de beaucoup.

## IV

## LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les grenouilles se lassant  
De l'état démocratique,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.  
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :  
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,  
Que la gent marécageuse,  
Gent fort sotte et fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du marécage,  
Sans oser de longtemps regarder au visage  
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.  
Or, c'était un soliveau,  
De qui la gravité fit peur à la première  
Qui, de le voir s'aventurant,  
Osa bien quitter sa tanière.  
Elle approcha, mais en tremblant.  
Une autre la suivit, une autre en fit autant :  
Il en vint une fourmilière  
Et leur troupe à la fin se rendit familière  
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.  
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.  
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :  
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.  
Le monarque des dieux leur envoie une grue  
Qui les croque, qui les tue,  
Qui les gobe à son plaisir.  
Et grenouilles de se plaindre,  
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir

A ses lois croit-il nous astreindre ?  
 Vous avez dû premièrement  
 Garder votre gouvernement ;  
 Mais ne l'ayant pas fait, il devait vous suffire  
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux.  
 De celui-ci contentez-vous,  
 De peur d'en rencontrer un pire.



## V

## LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine renard allait de compagnie  
 Avec son ami bouc des plus haut encornés :  
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez :  
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
 La soif les obligea de descendre en un puits :

Là chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
 Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;  
Mets-les contre le mur : le long de ton échine  
Je grimperai premièrement ;  
Puis, sur tes cornes m'élevant  
A l'aide de cette machine,  
De ce lieu-ci je sortirai,  
Après quoi je t'en tirerai.  
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue  
Les gens bien sensés comme toi.  
Je n'aurais jamais, quant à moi,  
Trouvé ce secret, je l'avoue.  
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,  
Et vous lui fait un beau sermon  
Pour l'exhorter à patience.  
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence  
Autant de jugement que de barbe au menton,  
Tu n'aurais pas, à la légère,  
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :  
Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts ;  
Car, pour moi, j'ai certaine affaire  
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.  
En toute chose il faut considérer la fin.

## VI

## L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,  
La laie au pied, la chatte entre les deux,  
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,  
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.  
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;  
Elle grimpa chez l'aigle et lui dit : Notre mort  
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)  
Ne tardera possible guères.  
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment  
Cette maudite laie, et creuser une mine ?

C'est pour déraciner le chêne assurément  
 Et de nos nourrissons attirer la ruine :  
 L'arbre tombant, ils seront dévorés :  
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.  
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.  
 Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,  
 La perfide descend tout droit  
 A l'endroit  
 Où la laie était en gésine <sup>1</sup>.  
 Ma bonne amie et ma voisine,  
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :  
 L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.  
 Obligez-moi de n'en rien dire ;  
 Son courroux tomberait sur moi.  
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,  
 La chatte en son trou se retire.  
 L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins  
 De ses petits ; la laie encore moins :  
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins  
 Ce doit être celui d'éviter la famine.  
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,  
 Pour secourir les siens dedans l'occasion :  
 L'oiseau royal, en cas de mine ;  
 La laie, en cas d'irruption  
 La faim détruit tout ; il ne resta personne  
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne  
 Qui n'allât de vie à trépas :  
 Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse  
 Par sa pernicieuse adresse !  
 Des malheurs qui sont sortis  
 De la boîte de Pandore,  
 Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,  
 C'est la fourbe, à mon avis.

<sup>1</sup> Venait de mettre bas ses petits.



## VII

### L'IVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut où toujours il revient :

Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :

Je ne dis rien que je n'appuie

Sur quelque exemple. — Un suppôt de Bacchus

Altérait sa santé, son esprit et sa bourse :

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course

Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,

Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,

Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau

Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve

L'attirail de la mort à l'entour de son corps,

Un luminaire, un drap des morts.

Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?

Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> L'une des furies.

Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,  
 Vient au prétendu mort, approche de sa bière,  
 Lui présente un chaudeau <sup>4</sup> propre pour Lucifer.  
 L'époux alors ne doute en aucune manière

Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.

La cellerière du royaume

De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger  
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.

Le mari repart, sans songer :

Tu ne leur portes point à boire ?

## VIII

## LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,  
 Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter  
 D'être pour l'humaine lignée  
 Également à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étroites,

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?

Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes ;

Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins

De ces gens nommés médecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,

S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,

Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,

Ni que d'en déloger et faire mon paquet

Jamais Hippocrate me somme.

L'aragne cependant se campe en un lambris,

Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,

<sup>4</sup> Bouillon chaud.

Travaille à demeurer, voilà sa toile ourdie,

Voilà des mouchérons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tissue, autre coup de balai.

Le pauvre bestion tous les jours déménage.

Enfin, après un vain essai,

Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,

Plus malheureuse mille fois

Que la plus malheureuse aragne.

Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

Tantôt fouir, houer<sup>1</sup> : goutte bien tracassée

Est, dit-on, à demi pansée.

Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.

Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter.

Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :

Point de coup de balai qui l'oblige à changer.

La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

Chez un prélat, qu'elle condamne

A jamais du lit né bouger.

Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte

De faire aller toujours le mal de pis en pis.

L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,

Et fit très-sagement de changer de logis.

## IX

### LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Les loups mangent gloutonnement.

Un loup donc, étant de frairie,

Se pressa, dit-on, tellement

Qu'il en pensa perdre la vie :

Un os lui demeura bien avant au gosier.

De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,

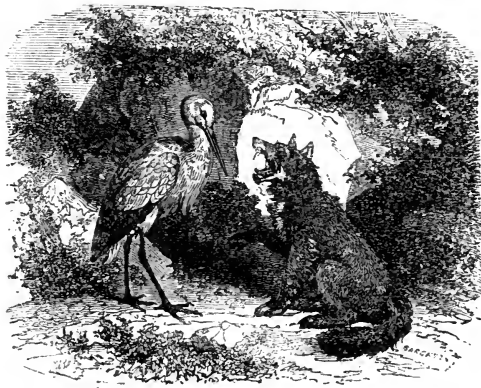
Près de là passe une cigogne.

Il lui fait signe ; elle accourt.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.

<sup>1</sup> Labourer la vigne, travail qui se fait avec la houe.





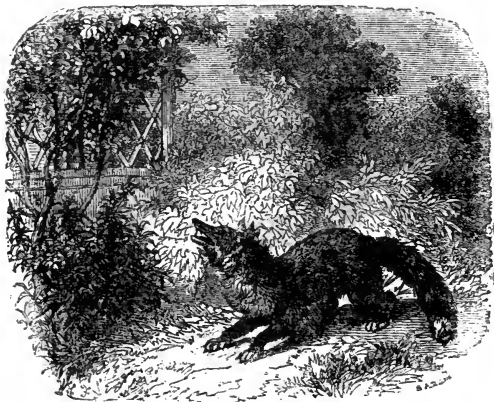
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,  
Elle demanda son salaire.  
Votre salaire ! dit le loup ;  
Vous riez, ma bonne commère !  
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup  
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !  
Allez, vous êtes une ingrate :  
Ne tombez jamais sous ma patte.

## X

### LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposait une peinture  
Où l'artisan avait tracé  
Un lion d'immense stature  
Par un seul homme terrassé.  
Les regardants en tiraient gloire.  
Un lion en passant rabattit leur caquet.  
Je vois bien, dit-il, qu'en effet  
On vous donne ici la victoire :  
Mais l'ouvrier vous a déçus ;

Il avait liberté de feindre.  
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,  
 Si mes confrères savaient peindre.



## XI

## LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d'autres disent normand,  
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
 Des raisins, mûrs apparemment <sup>1</sup>,  
 Et couverts d'une peau vermeille.  
 Le galant en eût fait volontiers un repas ;  
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :  
 Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

<sup>1</sup> Paraissant mûrs.

## XII

## LE CYGNE ET LE CUISINIER

Dans une ménagerie  
De volatiles remplie,  
Vivaient le cygne et l'oison :

Celui-là destiné pour les regards du maître ;  
Celui-là pour son goût : l'un qui se piquait d'être  
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.

Des fossés du château faisant leurs galeries,  
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,  
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,  
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.

Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,  
Prit pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,  
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.

L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.

Le cuisinier fut fort surpris,  
Et vit bien qu'il s'était mépris.

Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !

Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe  
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi, dans les dangers qui nous suivent en croupe,  
Le doux parler ne nuit de rien.

## XIII

## LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée,  
Les loups firent la paix avecque les brebis.  
C'était apparemment le bien des deux partis :  
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,  
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.

Jamais de liberté, ni pour les pâturages,  
Ni d'autre part pour les carnages :  
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.  
La paix se conclut donc : on donne des otages ;  
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.  
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,  
Et réglé par des commissaires,  
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats  
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,  
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie  
Messieurs les bergers n'étaient pas,  
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,  
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.  
Ils avaient averti leurs gens secrètement.  
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,  
Furent étranglés en dormant :  
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.  
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là  
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.  
La paix est fort bonne de soi ;  
J'en conviens : mais de quoi sert-elle  
Avec des ennemis sans foi ?

## XIV

## LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forêts,  
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,  
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,  
Devenus forts par sa faiblesse.  
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;  
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.  
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,  
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.  
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,



Quand voyant l'âne même à son antre accourir :  
Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir ;  
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

## XV

### PHILOMÈLE ET PROGNÉ

Autrefois Progné l'hirondelle  
De sa demeure s'écarta,  
Et loin des villes s'emporta  
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.  
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?  
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :  
Je ne me souviens point que vous soyez venue,  
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.  
Dites-moi, que pensez-vous faire ?  
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?  
Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?  
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette musique,  
Pour ne chanter qu'aux animaux,

Tout au plus à quelque rustique !  
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?  
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :  
Aussi bien, en voyant les bois,  
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,  
Parmi des demeures pareilles,  
Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
Eh ! c'est le souvenir d'un si cruel outrage  
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :  
En voyant les hommes, hélas !  
Il m'en souvient bien davantage.

## XVI

## LA FEMME NOYÉE

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,  
C'est une femme qui se noie.  
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien  
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.  
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,  
Puisqu'il s'agit, en cette fable,  
D'une femme qui dans les flots  
Avait fini ses jours par un sort déplorable.  
Son époux en cherchait le corps  
Pour lui rendre, en cette aventure,  
Les honneurs de la sépulture.  
Il arriva que, sur les bords  
Du fleuve auteur de sa disgrâce,  
Des gens se promenaient ignorant l'accident.  
Ce mari donc leur demandant  
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :  
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas :  
Suivez le fil de la rivière.  
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ;  
Rebroussez plutôt en arrière :  
Quelle que soit la pente et l'inclination  
Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction  
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.  
Quant à l'humeur contredisante,  
Je ne sais s'il avait raison ;  
Mais, que cette humeur soit ou non  
Le défaut du sexe et sa pente,  
Quiconque avec elle naîtra,  
Sans faute avec elle mourra,  
Et jusqu'au bout contredira,  
Et, s'il peut, encor par-delà.

## XVII

## LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER

Damoiselle belette, au corps long et fluet,  
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :

Elle sortait de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galande fit chère lie<sup>1</sup>,

Mangea, rongea : Dieu sait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion !

La voilà, pour conclusion,

Grasse, maflue<sup>2</sup> et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant diné son soûl,  
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,  
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,

C'est, dit-elle, l'endroit ; me voilà bien surprise :

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat, qui la voyait en peine,

Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

Vous êtes entrée maigre, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres.

<sup>1</sup> Bonne chère, chère joyeuse.

<sup>2</sup> Bouffie.

## XVIII

## LE CHAT ET LE VIEUX RAT

J'ai lu, chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,  
L'Attila, le fléau des rats,  
Rendait ces derniers misérables ;  
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
Que ce chat exterminateur,  
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :  
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
La mort aux rats, les souricières,  
N'étaient que jeux au prix de lui.  
Comme il voit que dans leurs tanières  
Les souris étaient prisonnières,  
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,  
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher  
Se pend la tête en l'as : la bête scélérate  
A de certains cordons se tenait par la patte.  
Le peuple des souris croit que c'est châtement,  
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,  
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;  
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.  
Toutes, dis-je, unanimement  
Se promettent de rire à son enterrement,  
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
Puis ressortant font quatre pas,  
Puis enfin se mettent en quête.  
Mais voici bien une autre fête :  
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,  
Attrape les plus paresseuses.  
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :  
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses  
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis ;  
Vous viendrez toutes au logis.



Il prophétisait vrai : notre maître Mitis  
Pour la seconde fois les trompe et les affine <sup>1</sup>,  
Blanchit sa robe et s'enfarine ;  
Et, de la sorte déguisé,  
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
Ce fut à lui bien avisé :  
La gent trotte-menu s'en vint chercher sa perte.  
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour ;  
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;  
Même il avait perdu sa queue à la bataille.  
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
S'écria-t-il de loin au général des chats :  
Je soupçonne dessous encor quelque machine :  
Rien ne te sert d'être farine ;  
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.  
C'était bien dit à lui , j'approuve sa prudence :  
Il était expérimenté  
Et savait que la méfiance  
Est mère de la sûreté.

Les trompe par finesse.

# LIVRE QUATRIÈME

---

## 1

### LE LION AMOUREUX

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ<sup>1</sup>

Sévigé, de qui les attraits  
Servent aux Grâces de modèle,  
Et qui naquites toute belle,  
A votre indifférence près,  
Pourriez-vous être favorable  
Aux jeux innocents d'une fable,  
Et voir, sans vous épouvanter,  
Un lion qu'Amour sut dompter ?

Amour est un étrange maître !  
Heureux qui peut ne le connaître  
Que par récit, lui ni ses coups !  
Quand on en parle devant vous,  
Si la vérité vous offense,  
La fable au moins se peut souffrir :  
Celle-ci prend bien l'assurance  
De venir à vos pieds s'offrir,  
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,  
Les lions entre autres voulaient

<sup>1</sup> Fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle épousa en 1669 M. de Grignan.

Être admis dans notre alliance.  
Pourquoi non? puisque leur engeance  
Valait la nôtre en ce temps-là,  
Ayant courage, intelligence,  
Et belle hure outre cela.  
Voici comment il en alla :

Un lion de haut parentage,  
En passant par un certain pré,  
Rencontra bergère à son gré :  
Il la demande en mariage.  
Le père aurait fort souhaité  
Quelque gendre un peu moins terrible.  
La donner lui semblait bien dur :  
La refuser n'était pas sûr ;  
Même un refus eût fait, possible,  
Qu'on eût vu quelque beau matin  
Un mariage clandestin :  
Car, outre qu'en toute manière  
La belle était pour les gens fiers,  
Fille se coiffe volontiers  
D'amoureux à longue crinière.  
Le père donc ouvertement  
N'osant renvoyer notre amant,  
Lui dit : Ma fille est délicate .  
Vos griffes la pourront blesser  
Quand vous voudrez la caresser.  
Permettez donc qu'à chaque patte  
On vous les rogne ; et, pour les dents,  
Qu'on vous les lime en même temps :  
Vos baisers en seront moins rudes,  
Et pour vous plus délicieux ;  
Car ma fille y répondra mieux,  
Étant sans ces inquiétudes.  
Le lion consent à cela,  
Tant son âme était aveuglée !  
Sans dents ni griffes le voilà,  
Comme place démantelée.

On lâcha sur lui quelques chiens :  
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,  
On peut bien dire : Adieu prudence !



## II

## LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,  
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite <sup>1</sup>.

Si sa fortune était petite,

Elle était sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage  
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,  
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis,

<sup>1</sup> Épouse de Neptune, dieu des mers.

Non plus berger en chef, comme il était jadis  
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :  
 Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis,

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,  
 Racheta des bêtes à laine ;

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,  
 Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !

Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :

Ma foi vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut se contenter de sa condition ;

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

### III

#### LA MOUCHE ET LA FOURMI

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.

O Jupiter ! dit la première,

Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière,

Qu'un vil et rampant animal

A la fille de l'air ose se dire égal !

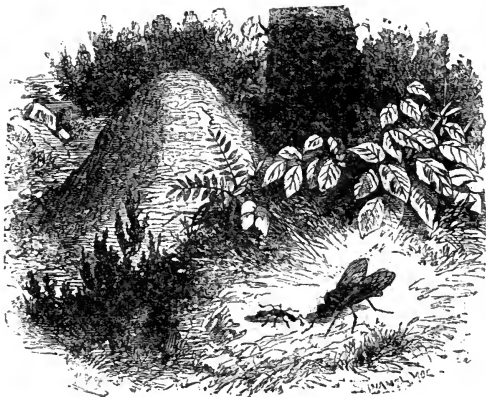
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;

Pendant que celle-ci, chétive et misérable,

Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,



Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,  
D'un empereur ou d'une belle?  
Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux;  
Je me joue entre des cheveux;  
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;  
Et la dernière main que met à sa beauté  
Une femme allant en conquête,  
C'est un ajustement des mouches emprunté.  
Puis allez-moi rompre la tête  
De vos greniers. — Avez-vous dit ?  
Lui répliqua la ménagère.  
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.  
Et quant à goûter la première  
De ce qu'on sert devant les dieux,  
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?  
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.  
Sur la tête des rois et sur celle des ânes  
Vous allez vous planter ; je n'en disconviens pas,  
Et je sais que d'un prompt trépas  
Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;  
 J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.  
 Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pour quoi  
     Vous fassiez sonner vos mérites ?  
 Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?  
 Cessez donc de tenir un langage si vain :  
     N'ayez plus ces hautes pensées.  
     Les mouches de cour sont chassées ;  
 Les mouchards sont pendus, et vous mourrez de faim,  
     De froid, de langueur, de misère,  
 Quand Phœbus régnera sur un autre hémisphère.  
 Alors je jouirai du fruit de mes travaux :  
     Je n'irai, par monts ni par vaux,  
     M'exposer au vent, à la pluie ;  
     Je vivrai sans mélancolie :  
 Le soin que j'aurai pris de soins m'exemptera.  
     Je vous enseignerai par là  
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.  
 Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;  
     Ni mon grenier, ni mon armoire  
     Ne se remplit à babiller.

## IV

## LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,  
 Demi-bourgeois, demi-manant,  
 Possédait en certain village  
 Un jardin assez propre et le clos attenant.  
 Il avait de plant vif fermé cette étendue ;  
 Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue,  
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,  
 Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet.  
 Cette félicité par un lièvre troublée  
 Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.  
 Ce maudit animal vient prendre sa goulée  
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;  
 Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :

Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! Je l'en défie,  
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,  
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.  
Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie. —  
Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.  
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.  
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?  
La fille du logis, qu'on vous voie ; approchez :  
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?  
Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,  
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.  
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,  
Auprès de lui la fait asseoir,  
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;  
Toutes sottises dont la belle  
Se défend avec un grand respect :  
Tant qu'au père, à la fin, cela devient suspect.  
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine. —  
De quand sont vos jambons ? Ils ont fort bonne mine. —  
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,  
Je les reçois, et de bon cœur.  
Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille,  
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés :  
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,  
Boit son vin, caresse sa fille.  
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.  
Chacun s'anime et se prépare :  
Les trompes et les cors font un tel tintamarre,  
Que le bonhomme est étonné.  
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage  
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;  
Adieu chicorée et poireaux ;  
Adieu de quoi mettre au potage.  
Le lièvre était gité dessous un maître chou.  
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,  
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie  
Que l'on fit à la pauvre haie  
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal



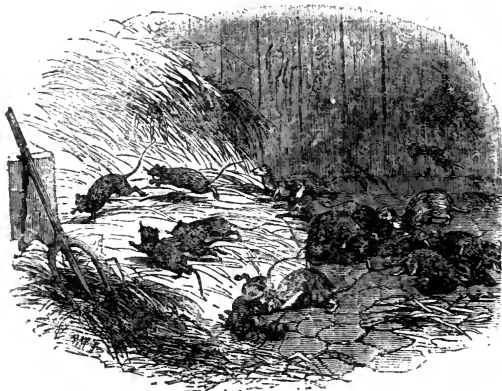
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.  
 Le bonhomme disait : Ce sont là jeux de prince.  
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens  
 Firent plus de dégât en une heure de temps  
     Que n'en auraient fait en cent ans  
     Tous les lièvres de la province.  
 Petits princes, videz vos débats entre vous :  
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.  
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,  
     Ni les faire entrer sur vos terres.

## V

## L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN

Ne forçons point notre talent ;  
 Nous ne ferions rien avec grâce :  
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,  
 Ne saurait passer pour galant.  
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,  
 Ont le don d'agréer infus avec la vie.  
     C'est un point qu'il leur faut laisser,  
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,  
     Qui, pour se rendre plus aimable  
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.  
     Comment ! disait-il en son âme,  
     Ce chien, parce qu'il est mignon,  
     Vivra de pair à compagnon  
     Avec monsieur, avec madame ;  
     Et j'aurai des coups de bâton !  
     Que fait-il ? Il donne la patte ;  
     Puis aussitôt il est baisé :  
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,  
     Cela n'est pas bien malaisé.  
     Dans cette admirable pensée,  
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,  
     Lève une corne toute usée,  
 La lui porte au menton fort amoureusement,  
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,

De son chant gracieux cette action hardie.  
 Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !  
 Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton !  
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.  
 Ainsi finit la comédie.



## VI

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES *weasels*

La nation des belettes,  
 Non plus que celle des c' ats,  
 Ne veut aucun bien aux rats ;  
 Et sans les portes étroites<sup>1</sup>  
 De leurs habitations,  
 L'animal à longue échine  
 En ferait, je m'imagine,  
 De grandes destructions.  
 Or, une certaine année

Étroites.

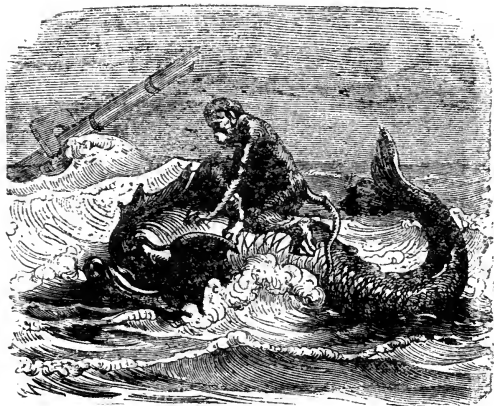
Digitized by Microsoft

Qu'il en était à foison,  
 Leur roi, nommé Ratapon,  
 Mit en campagne une armée.  
 Les belettes, de leur part,  
 Déployèrent l'étendard.  
 Si l'on croit la renommée,  
 La victoire balança :  
 Plus d'un guéret s'engraissa  
 Du sang de plus d'une bande.  
 Mais la perte la plus grande  
 Tomba presque en tous endroits  
 Sur le peuple souriquois.  
 Sa déroute fut entière,  
 Quoi que pût faire Artarpax,  
 Psicarpax, Méridarpax,  
 Qui, tout couverts de poussière,  
 Soutinrent assez longtemps  
 Les efforts des combattants.  
 Leur résistance fut vaine ;  
 Il fallut céder au sort :  
 Chacun s'enfuit au plus fort.  
 Tant soldat que capitaine.  
 Les princes périrent tous.  
 La racaille, dans des trous  
 Trouvant sa retraite prête,  
 Se sauva sans grand travail ;  
 Mais les seigneurs, sur leur tête  
 Ayant chacun un plumail<sup>1</sup>,  
 Des cornes ou des aigrettes,  
 Soit comme marques d'honneur,  
 Soit afin que les belettes  
 En conçussent plus de peur,  
 Cela causa leur malheur.  
 Trou, ni fente, ni crevasse,  
 Ne fut large assez pour eux ;  
 Au lieu que la populace  
 Entraît dans les moindres creux.

<sup>1</sup> Plumèt.

La principale jonchée  
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée  
N'est pas petit embarras.  
Le trop superbe équipage  
Peut souvent en un passage  
Causer du retardement.  
Les petits, en toute affaire,  
Esquivent<sup>1</sup> fort aisément :  
Les grands ne le peuvent faire.



## VII

## LE SINGE ET LE DAUPHIN

C'était chez les Grecs un usage  
Que sur la mer tous voyageurs  
Menaient avec eux en voyage

<sup>1</sup> S'esquivent.

Singes et chiens de bateleurs.  
Un navire en cet équipage  
Non loin d'Athènes fit naufrage.  
Sans les dauphins, tout eût péri.  
Cet animal est fort ami  
De notre espèce : en son histoire  
Plîne le dit ; il le faut croire.  
Il sauva donc tout ce qu'il put.  
Même un singe en cette occurrence,  
Profitant de sa ressemblance,  
Lui pensa devoir son salut :  
Un dauphin le prit pour un homme,  
Et sur son dos le fit asseoir  
Si gravement qu'on eût cru voir  
Ce chanteur que tant on renomme.  
Le dauphin l'allait mettre à bord  
Quand par hasard il lui demande :  
Êtes-vous d'Athènes la grande ?  
Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort.  
S'il vous y survient quelque affaire,  
Employez-moi ; car mes parents  
Y tiennent tous les premiers rangs :  
Un mien cousin est juge-maire.  
Le dauphin dit : Bien grand merci ;  
Et le Pirée <sup>1</sup> a part aussi  
A l'honneur de votre présence ?  
Vous le voyez souvent, je pense ?  
Tous les jours : il est mon ami ;  
C'est une vieille connaissance.  
Notre magot prit, pour le coup,  
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup  
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,  
Et qui, caquetant au plus dru,  
Parlent de tout et n'ont rien vu.

<sup>1</sup> Port d'Athènes.

Le dauphin rit, tourne la tête,  
 Et le magot considéré,  
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré  
 Du fond des eaux rien qu'une bête :  
 Il l'y replonge, et va trouver  
 Quelque homme afin de le sauver.

## VIII

## L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,  
 De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :  
 Le païen cependant s'en promettait merveilles.

Il lui coûtait autant que trois :

Ce n'était que vœux et qu'offrandes,  
 Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole, quel qu'il fût,

N'avait eu cuisine si grasse ;

Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût  
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit

S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait :

La pitance du dieu n'en était pas moins forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers et stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :

J'ai bien fait de changer de ton.

## IX

## LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON

Un paon muait : un geai prit son plumage,

Puis après se l'accommoda,

*Digitized by Google*

Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,  
 Croyant être un beau personnage.  
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,  
 Berné, sifflé, moqué, joué,  
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;  
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,  
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,  
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,  
 Et que l'on nomme plagiaires.  
 Je m'en tais et ne veux leur causer nul ennui :  
 Ce ne sont pas là mes affaires.

## X

## LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS

Le premier qui vit un chameau  
 S'enfuit à cet objet nouveau ;  
 Le second approcha ; le troisième osa faire  
 Un licou pour le dromadaire.  
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :  
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier  
 S'apprivoise avec notre vue  
 Quand ce vient à la continue.  
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :  
 On avait mis des gens au guet,  
 Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,  
 Ne purent s'empêcher de dire  
 Que c'était un puissant navire.  
 Quelques moments après, l'objet devint brûlot,  
 Et puis nacelle, et puis ballot,  
 Enfin bâtons flottant sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde  
 A qui ceci conviendrait bien :  
 De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.



## XI

### LA GRENOUILLE ET LE RAT

Tel, comme dit Merlin, cuide <sup>1</sup> engeigner <sup>2</sup> autrui,  
 Qui souvent s'engeigne soi-même.  
 J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;  
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.  
 Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :  
 Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,  
 Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,  
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.  
 Une grenouille approche et lui dit en sa langue .  
 Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.

Messire rat promet soudain :  
 Il n'était pas besoin de plus longue harangue.  
 Elle allégua pourtant les délices du bain,  
 La curiosité, le plaisir du voyage,  
 Cent raretés à voir le long du marécage :  
 Un jour il conterait à ses petits-enfants

<sup>1</sup> Pense.

<sup>2</sup> Tromper.



Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,  
Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenait le galant empêché :  
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.  
La grenouille à cela trouve un très-bon remède :  
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère  
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,  
Contraire le droit des gens, contre la foi jurée ;  
Elle prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée :  
C'était, à son avis, un excellent morceau.  
Déjà, dans son esprit, la galande le croque.  
Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :  
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,  
Un milan qui, dans l'air, planait, faisait la ronde,  
Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde,  
Au fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut, tant et si bien

Que de cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie,

Ayant, de cette façon,

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur ;

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur.

## XII.

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE

Une fable avait cours parmi l'antiquité ;

Et la raison ne m'en est pas connue.

Que le lecteur en tire une moralité ;

Voici la fable toute nue.

La renommée ayant dit en cent lieux  
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,  
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,  
    Commandait que, sans plus attendre,  
    Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,  
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,  
    Les républiques des oiseaux ;  
    La déesse aux cent bouches, dis-je,  
    Ayant mis partout la terreur  
Et publiant l'édit du nouvel empereur,  
    Les animaux, et toute espèce lige <sup>4</sup>  
De son seul appétit crurent que cette fois  
    Il fallait subir d'autres lois.  
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.  
Après divers avis, on résout, on conclut  
    D'envoyer hommage et tribut.  
    Pour l'hommage et pour la manière,  
Le singe en fut chargé : on lui mit par écrit  
    Ce que l'on voulait qui fût dit.  
    Le seul tribut les tint en peine :  
Car que donner ? Il fallait de l'argent.  
    On en prit d'un prince obligeant  
    Qui, possédant dans son domaine  
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.  
Comme il fut question de porter ce tribut,  
    Le mulet et l'âne s'offrirent,  
Assistés du cheval ainsi que du chameau.  
    Tous quatre en chemin ils se mirent  
Avec le singe, ambassadeur nouveau.  
La caravane enfin rencontre en un passage  
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.  
    Nous nous rencontrons tout à point,  
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.  
    J'allais offrir mon fait à part ;  
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.  
Obligez-moi de me faire la grâce

<sup>4</sup> Sujette, dépendante.

Que d'en porter chacun un quart :  
 Ce ne vous sera pas une charge trop grande,  
 Et j'en serai plus libre et bien plus en état  
 En cas que les voleurs attaquent notre bande,  
 Et que l'on en vienne au combat.

Conduire un lion rarement se pratique.  
 Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,  
 Et, malgré le héros de Jupiter issu,  
 Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré  
 Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,  
 Où maint mouton cherchait sa vie ;

Séjour du frais, véritable patrie  
 Des zéphyrus. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens  
 Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,  
 Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,  
 Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :  
 Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.  
 On déballe, et d'abord le lion s'écria,

D'un ton qui témoignait sa joie :  
 Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie  
 Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.  
 Je crois<sup>1</sup> m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;  
 Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les somniers<sup>2</sup> confus,  
 Sans oser répliquer, en chemin se remirent.  
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent,  
 Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;  
 Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,  
 L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

<sup>1</sup> L'accroissement, le produit.

<sup>2</sup> Les bêtes de somme.



### XIII

#### LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF

De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.  
Lorsque le genre humain de glands se contentait,  
Ane, cheval et mule, aux forêts habitait :  
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,  
Tant de selles et tant de bâts,  
Tant de harnais pour les combats,  
Tant de chaises, tant de carrosses ;  
Comme aussi ne voyait-on pas  
Tant de festins et tant de noces.  
Or, un cheval eut alors différend  
Avec un cerf plein de vitesse ;  
Et ne pouvant l'attraper en courant,  
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.  
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,  
Ne lui donna point de repos  
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.  
Et cela fait, le cheval remercie

L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;  
 Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.  
 Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :  
 Je vois trop quel est votre usage.  
 Demeurez donc, vous serez bien traité,  
 Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère  
 Quand on n'a pas de liberté !  
 Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;  
 Mais il n'était plus temps : déjà son écurie  
 Était prête et toute bâtie.  
 Il y mourut en trainant son lien :  
 Sage s'il eût remis une légère offense.  
 Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,  
 C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien  
 Sans qui les autres ne sont rien.

## XIV

## LE RENARD ET LE BUSTE

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;  
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.  
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :  
 Le renard, au contraire, à fond les examine,  
 Les tourne de tous sens, et, quand il s'aperçoit  
 Que leur fait n'est que bonne mine,  
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros  
 Lui fit dire fort à propos.  
 C'était un buste creux et plus grand que nature.  
 Le renard, en louant l'effort de la sculpture :  
 « Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point. »  
 Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

## XV

## LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

La bique, allant remplir sa trainante mamelle,  
 Et naître l'herbe nouvelle,



Ferma sa porte au loquet,  
Non sans dire à son biquet :  
Gardez-vous, sur votre vie,  
D'ouyrir que l'on ne vous die,  
Pour enseigne et mot du guet :  
Foin du loup et de sa race !  
Comme elle disait ces mots,  
Le loup, de fortune <sup>1</sup>, passe ;  
Il les recueille à propos,  
Et les garde en sa mémoire.  
La bique, comme on peut croire,  
N'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton

Et, d'une voix papelarde <sup>2</sup>,

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !

Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :

Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

<sup>1</sup> Par hasard.

<sup>2</sup> Hypocrite.

S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point  
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.  
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,  
Comme il était venu s'en retourna chez soi.

Où serait le biquet s'il eût ajouté foi  
Au mot du guet que, de fortune,  
Notre loup avait entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;  
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.



## XVI

## LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Ce loup me remet en mémoire  
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :  
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.  
Messer loup attendait chape-chute<sup>1</sup> à la porte ;

<sup>1</sup> Une bonne occasion.

Il avait vu sortir gibier de toute sorte,  
 Veaux de lait, agneaux et brebis,  
 Régiment de dindons, enfin bonne provende.  
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.  
 Il entend un enfant crier :  
 La mère aussitôt le gourmande,  
 Le menace, s'il ne se tait,  
 De le donner au loup. L'animal se tient prêt,  
 Remerciant les dieux d'une telle aventure,  
 Quand la mère, apaisant sa chère géniture,  
 Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.  
 Qu'est ceci ! s'écria le mangeur de moutons :  
 Dire d'un, puis d'un autre ! est-ce ainsi que l'on traite  
 Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?  
 Que, quelque jour, ce beau marmot  
 Vienne au bois cueillir la noisette...  
 Comme il disait ces mots, on sort de la maison :  
 Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières  
 L'ajustent de toutes manières.  
 Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.  
 Aussitôt il conta l'affaire.  
 Merci de moi ! lui dit la mère ;  
 Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein  
 Qu'il assouvisse un jour ta faim ?  
 On assomma la pauvre bête.  
 Un manant lui coupa le pied droit et la tête :  
 Le seigneur du village à sa porte les mit ;  
 Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :  
 « Biaux chires leups, n'écoutez mie <sup>1</sup>  
 « Mère tenchent chen fieux qui crie. »

## XVII

## PAROLE DE SOCRATE

Socrate un jour faisant bâtir,  
 Chacun censurait son ouvrage :

<sup>1</sup> « Beaux sires lous, n'écoutez pas mère tançant son fils qui crie. »



L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,  
Indignes d'un tel personnage ;  
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis  
Que les appartements en étaient trop petits.  
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.  
Plût au ciel que de vrais amis,  
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison  
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.  
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :  
Rien n'est plus commun que ce nom,  
Rien n'est plus rare que la chose.

## XVIII

## LE VIEILLARD ET SES ENFANTS

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :  
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.  
Si j'ajoute du mien à son invention,  
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;  
Je suis trop au-dessous de cette ambition.  
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;  
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.  
Mais venons à la fable ou plutôt à l'histoire  
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :  
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),  
Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble ;  
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.  
L'ainé les ayant pris, et fait tous ses efforts,  
Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.  
Un second lui succède et se met en posture,  
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.  
Tous perdirent leur temps : le faisceau résista ;  
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.  
Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre  
Ce que ma force peut en semblable rencontre.

On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort .  
 Il sépare les dards et les rompt sans effort.  
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :  
 Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.  
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.  
 Enfin se sentant près de terminer ses jours,  
 Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;  
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;  
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.  
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.  
 Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères  
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.  
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :  
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.  
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.  
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare :  
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,  
 Dans la succession entrent en même temps.  
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :  
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne ;  
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,  
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.  
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :  
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.  
 Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard  
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

## XIX

## L'ORACLE ET L'IMPIE

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.  
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme  
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :  
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,  
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot<sup>1</sup>,  
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,

<sup>1</sup> Quelque peu irréligieux.

Par bénéfice d'inventaire,  
 Alla consulter Apollon.  
 Dès qu'il fut en son sanctuaire :  
 Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?  
 Il tenait un moineau, dit-on,  
 Prêt d'étouffer la pauvre bête,  
 Ou de la lâcher aussitôt,  
 Pour mettre Apollon en défaut.  
 Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :  
 Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,  
 Et ne me tends plus de panneau :  
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.  
 Je vois de loin ; j'atteins de même.



## XX

## L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

L'usage seulement fait la possession.  
 Je demande à ces gens de qui la passion  
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.  
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,  
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.  
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,  
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait  
Pour jouir de son bien une seconde vie ;  
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.  
Il avait dans la terre une somme enfouie,  
Son cœur avec, n'ayant d'autre déduit<sup>1</sup>  
Que d'y ruminer jour et nuit,  
Et rendre sa chevance<sup>2</sup> à lui-même sacrée.  
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,  
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât  
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.  
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,  
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.  
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.  
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire.  
Il se tourmente, il se déchire.  
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —  
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —  
Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre. —  
Eh ! sommes-nous en temps de guerre  
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait  
De le laisser chez vous en votre cabinet  
Que de le changer de demeure ?  
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —  
A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?  
L'argent vient-il comme il s'en va ?  
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,  
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :  
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,  
Mettez une pierre à la place ;  
Elle vous vaudra tout autant.

<sup>1</sup> Plaisir.

<sup>2</sup> Son bien, sa fortune.

## XXI

## L'ŒIL DU MAÎTRE

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,  
 Fut d'abord averti par eux  
 Qu'il cherchât un meilleur asile.  
 Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :  
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;  
 Ce service vous peut quelque jour être utile,  
 Et vous n'en aurez point regret.  
 Les bœufs, à toute fin, promirent le secret.  
 Il se cache en un coin, respire et prend courage.  
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,  
 Comme l'on faisait tous les jours :  
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,  
 L'intendant même ; et pas un d'aventure  
 N'aperçut ni cor, ni ramure,  
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts  
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable  
 Que, chacun retournant au travail de Cérès,  
 Il trouve pour sortir un moment favorable.  
 L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien :  
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :  
 Je crains fort pour toi sa venue ;  
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.  
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.  
 Qu'est-ce ci ? dit-il à son monde ;  
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.  
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.  
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.  
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?  
 Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?  
 En regardant à tout, il voit une autre tête  
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.  
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;  
 Chacun donne un coup à la bête.  
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,  
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.

Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.



## XXII

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.  
Voici comme Ésope le mit  
En crédit :

Les alouettes font leur nid  
Dans les blés quand ils sont en herbe,  
C'est-à-dire environ le temps  
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,  
Monstres marins au fond de l'onde,  
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

*Digitized by Google*

Une pourtant de ces dernières  
 Avait laissé passer la moitié d'un printemps  
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.  
 A toute force enfin elle se résolut  
 D'imiter la nature, et d'être mère encore.  
 Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore  
 A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.  
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée<sup>1</sup>  
     Se trouvât assez forte encor  
     Pour voler et prendre l'essor,  
 De mille soins divers l'alouette agitée  
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
 D'être toujours au guet et faire sentinelle.  
     Si le possesseur de ces champs  
 Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,  
     Écoutez bien : selon ce qu'il dira,  
     Chacun de nous décampera.  
 Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,  
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
 Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis  
 Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.  
     Notre alouette de retour  
     Trouve en alarme sa couvée.  
 L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,  
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
 S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,  
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;  
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
 Cependant soyez gais, voilà de quoi manger.  
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
 L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire  
     Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.  
 Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.  
 Nos amis ont grand tort ; et tort qui se repose

<sup>1</sup> La nichée.

Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

— Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...

— Non, mes enfants ; dormez en paix :

Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison, car personne ne vint.

Pour la troisième fois, le maître se souvint

De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille

Nous prenions dès demain chacun une faucille :

C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons.

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :

C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !

Et les petits, en même temps,

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.



# LIVRE CINQUIÈME

---

## I

LE BUCHERON ET MERCURE

A M. L. C. D. B.<sup>1</sup>

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :  
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.  
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,  
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;  
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.  
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.  
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :  
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.  
Quant au principal but qu'Ésope se propose,

J'y tombe au moins mal que je puis.

Enfin si dans ces vers je ne plais et n'instruis,  
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.

Comme la force est un point

Dont je ne me pique point,

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,  
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.  
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit

La sotte vanité jointe avecque l'envie,

Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :

Tel est ce chétif animal

<sup>1</sup> A M. le chevalier de Bouillon.

Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.  
J'oppose quelquefois par une double image  
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,

Les agneaux aux loups ravissants,  
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage  
Une ample comédie à cent actes divers,  
Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle.  
Jupiter comme un autre. Introduisons celui  
Qui porte de sa part aux belles la parole :  
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,  
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,  
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.

Il n'avait pas des outils à revendre :  
Sur celui-ci roulait tout son avoir.

Ne sachant donc où mettre son espoir,  
Sa face était de pleurs toute baignée :

O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !

S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;

Je tiendrai l'être encore un coup de toi.

Sa plainte fut de l'Olympe entendue.

Mercure vient. Elle n'est pas perdue,

Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.

Lors une d'or à l'homme étant montrée,

Il répondit : Je n'y demande rien.

Une d'argent succède à la première ;

Il la refuse. Enfin une de bois.

Voilà, dit-il, la mienne cette fois !

Je suis content si j'ai cette dernière.

Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :

Ta bonne foi sera récompensée.

En ce cas-là je les prendrai, dit-il.

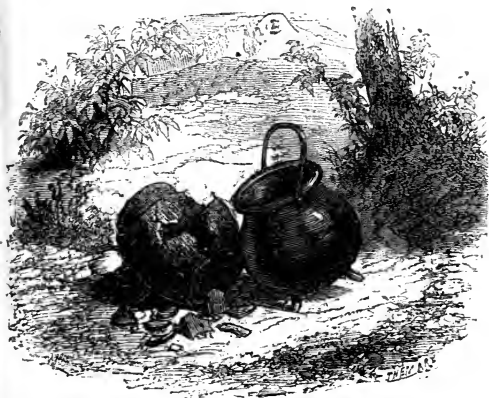
L'histoire en est aussitôt dispersée ;

Et boquillons<sup>4</sup> de perdre leur outil,

<sup>4</sup> Bûcherons.

Et de crier pour se le faire rendre.  
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre.  
 Son fils Mercure aux criards vient encor ;  
 A chacun d'eux il en montre une d'or.  
 Chacun eût cru passer pour une bête  
 De ne pas dire aussitôt : La voilà !  
 Mercure, au lieu de donner celle-là,  
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,  
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe  
 A dire faux pour attraper du bien.  
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.



## II

## LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

Le pot de fer proposa  
 Au pot de terre un voyage.  
 Celui-ci s'en expliqua,

Disant qu'il ferait que sage  
 De garder le coin du feu :  
 Car il lui fallait si peu,  
 Si peu que la moindre chose  
 De son débris serait cause :  
 Il n'en reviendrait morceau.  
 Pour vous, dit-il, dont la peau  
 Est plus dure que la mienne,  
 Je ne vois rien qui vous tienne.  
 Nous vous mettrons à couvert,  
 Repartit le pot de fer :  
 Si quelque matière dure  
 Vous menace d'aventure<sup>1</sup>,  
 Entre deux je passerai,  
 Et du coup vous sauverai.  
 Cette offre le persuade.  
 Pot de fer son camarade  
 Se met droit à ses côtés.  
 Mes gens s'en vont à trois pieds,  
 Clopin clopant comme ils peuvent,  
 L'un contre l'autre jetés  
 Au moindre hoquet<sup>2</sup> qu'ils treuvent.  
 Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,  
 Que par son compagnon il fut mis en éclats.  
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;  
 Ou bien il nous faudra craindre  
 Le destin d'un de ces pots.

## III

## LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR

Petit poisson deviendra grand,  
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;  
 Mais le lâcher en attendant,

<sup>1</sup> Accident.<sup>2</sup> Choc.

Je tiens pour moi que c'est folie,  
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin,  
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.  
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;  
Voilà commencement de chère et de festin :

Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :  
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
Au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan<sup>1</sup> m'achètera bien cher :

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Pent-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,

Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

## IV

## LES OREILLES DU LIÈVRE

Un animal cornu blessa de quelques coups

Le lion qui, plein de courroux,

Pour ne plus tomber en la peine,

Bannit des lieux de son domaine

Toute bête portant des cornes à son front.

Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;

Daims et cerfs de climat changèrent :

Chacun à s'en aller fut prompt.

Un lièvre apercevant l'ombre de ses oreilles,

Craignit que quelque inquisiteur

<sup>1</sup> Financier.



N'allât interpréter à cornes leur longueur,  
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.  
Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici :  
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;  
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,  
Je craindrais même encor. Le grillon repartit :  
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !  
Ce sont oreilles que Dieu fit.  
On les fera passer pour cornes,  
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.  
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons  
Iront aux Petites-Maisons<sup>1</sup>.

## V

### LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE

Un vieux renard, mais des plus fins,  
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,  
Sentant son renard d'une lieue,  
Fut enfin au piège attrapé.

<sup>1</sup> Hôpital des fous, situé rue de Sèvres, à Paris, qui est devenu l'hospice des Ménages.



Par grand hasard en étant échappé,  
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;  
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,  
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),  
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :  
 Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,  
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?  
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe  
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.  
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :  
 Mais tournez-vous, de grâce ; et l'on vous répondra.  
 A ces mots il se fit une telle huée  
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.  
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :  
 La mode en fut continuée.

## VI

### LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES

Il était une vieille ayant deux chambrières :  
 Elles filaient si bien que les sœurs filandières <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les trois Parques.

Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.  
La vieille n'avait point de plus pressant souci  
Que de distribuer aux servantes leur tâche.  
Dès que Téthys chassait Phœbus aux crins dorés,  
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;

De ça, de là, vous en aurez :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,  
Un misérable coq à point nommé chantait ;  
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,  
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,  
Allumait une lampe et courait droit au lit  
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormaient les deux pauvres servantes.

L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;

Et toutes deux, très-mal contentes,

Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !

Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :

Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :

Notre couple, au contraire, à peine était couché

Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,

Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,

Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant :

Témoin ce couple et son salaire.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là

De Charybde en Scylla.

## VII

### LE SATYRE ET LE PASSANT

Au fond d'un antre sauvage,

Un satyre et ses enfants

Allaient manger leur potage

Et prendre l'écuelle aux dents.



On les eût vus sur la mousse,  
Lui, sa femme et maint petit :  
Ils n'avaient tapis ni housse,  
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie  
Entre un passant morfondu.  
Au brouet on le convie :  
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine  
De le semondre<sup>1</sup> deux fois.  
D'abord avec son haleine  
Il se réchauffe les doigts :

Puis sur le mets qu'on lui donne,  
Délicat, il souffle aussi.  
Le ~~satyre~~ s'en étonne :  
— Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage :  
L'autre réchauffe ma main.  
— Vous pouvez, dit le sauvage,  
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche  
Avec vous sous même toit !  
Arrière ceux dont la bouche  
Souffle le chaud et le froid<sup>2</sup>.

## VIII

## LE CHEVAL ET LE LOUP

Un certain loup, dans la saison  
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,  
Et que les animaux quittent tous la maison  
Pour s'en aller chercher leur vie,  
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,

<sup>1</sup> De l'inviter.

<sup>2</sup> Parle suivant l'intérêt du moment.



Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert ;  
Je laisse à penser quelle joie.  
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !  
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc<sup>1</sup> ;  
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.  
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;  
Se dit écolier d'Ippocrate ;  
Qu'il connaît les vertus et les propriétés  
De tous les simples de ces prés ;  
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,  
Toutes sortes de maux. Si don coursier voulait  
Ne point céler sa maladie,  
Lui, loup, gratis le guérirait ;  
Car le voir en cette prairie  
Paître ainsi sans être lié  
Témoignait quelque mal, selon la médecine.  
J'ai, dit la bête chevaline,  
Une apostume sous le pied.  
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie

<sup>1</sup> Tu serais à ~~hoc~~.

Susceptible de tant de maux.  
 J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,  
 Et fais aussi la chirurgie.  
 Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,  
 Afin de happer son malade.  
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade  
 Qui vous lui met en marmelade  
 Les mandibules et les dents.  
 C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste;  
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.  
 Tu veux faire ici l'arboriste<sup>1</sup>,  
 Et ne fus jamais que boucher.

## IX

## LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :  
 C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
 Que nous ont laissé nos parents :  
 Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
 Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.  
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût<sup>2</sup> :  
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
 Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
 De çà, de là, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
 Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
 De leur montrer, avant sa mort,  
 Que le travail est un trésor.

<sup>1</sup> L'herboriste, voulant désigner par là le médecin.

<sup>2</sup> La moisson.

## X

## LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une montagne en mal d'enfant  
 Jetait une clameur si haute  
 Que chacun, au bruit accourant,  
 Crut qu'elle accoucherait sans faute  
 D'une cité plus grosse que Paris :  
 Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,  
 Dont le récit est menteur  
 Et le sens est véritable,  
 Je me figure un auteur  
 Qui dit : Je chanterai la guerre  
 Que firent les Titans au maître du tonnerre.  
 C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?  
 Du vent.

## XI

## LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT

Sur le bord d'un puits très-profond  
 Dormait, étendu de son long,  
 Un enfant alors dans ses classes :  
 Tout est aux écoliers couchette et matelas.  
 Un honnête homme, en pareil cas,  
 Aurait fait un saut de vingt brasses.  
 Près de là tout heureusement  
 La Fortune passa, l'éveilla doucement,  
 Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;  
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.  
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;  
 Cependant c'était votre faute.  
 Je vous demande, en bonne foi,  
 Si cette imprudence si haute  
 Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.



Pour moi, j'approuve son propos.  
Il n'arrive rien dans le monde  
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :  
Nous la faisons de tous écots ;  
Elle est prise à garant de toutes aventures.  
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;  
On pense en être quitte en accusant son sort :  
Bref, la Fortune a toujours tort.

## XII

### LES MÉDECINS

Le médecin Tant-pis allait voir un malade  
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.  
Ce dernier espérait, quoique son camarade  
Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.  
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,  
Leur malade paya le tribut à nature,  
Après qu'en ses conseils Tant-pis eût été cru.  
Ils triomphaient encor sur cette maladie.  
L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.  
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

## XIII

## LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.  
Je ne veux, pour le témoigner,  
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,  
Pondait tous les jours un œuf d'or.  
Il crut que dans son corps elle avait un trésor ;  
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable  
À celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,  
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !  
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus  
Qui du soir au matin sont pauvres devenus  
Pour vouloir trop tôt être riches !



## XIV

## L'ANE PORTANT DES RELIQUES

Un baudet chargé de reliques  
S'imagina qu'on l'adorait :

Dans ce penser il se carrait,  
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :  
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit

Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole

A qui cet honneur se rend,

Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant

C'est la robe qu'on salue.



## XV

## LE CERF ET LA VIGNE

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,  
Et telle qu'on en voit en de certains climats,  
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,  
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute.  
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,  
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !

On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :

Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.

La meute en fait curée : il lui fut inutile

De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile

Qui les a conservés.

## XVI

### LE SERPENT ET LA LIME

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger,

(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),

Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage

Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant, eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprais toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,

Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

## XVII

### LE LIÈVRE ET LA PERDRIX

Il ne se faut jamais moquer des misérables :

Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

Le sage Ésope dans ses fables



Nous en donne un exemple ou deux.  
Celui qu'en ces vers je propose  
Et les siens ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,  
Vivaient dans un état, ce semble assez tranquille,  
Quand une meute s'approchant

Oblige le premier à chercher un asile :

Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,  
Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même

Par les esprits sortant de son corps échauffé.

Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,

Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême

Il le pousse ; et Rustaud, qui n'a jamais menti,

Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La perdrix le raille et lui dit :

Tu te vantais d'être si vite !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,

Son tour vient : on la trouve. Elle croit que ses ailes.

La sauront garantir à toute extrémité ;

Mais la pauvrete avait compté

Sans l'autour aux serres cruelles.

## XVIII

## L'AIGLE ET LE HIBOU

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,

Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,

Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou<sup>1</sup>,

Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve<sup>2</sup>.

Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :

Je crains en ce cas pour leur peau ;

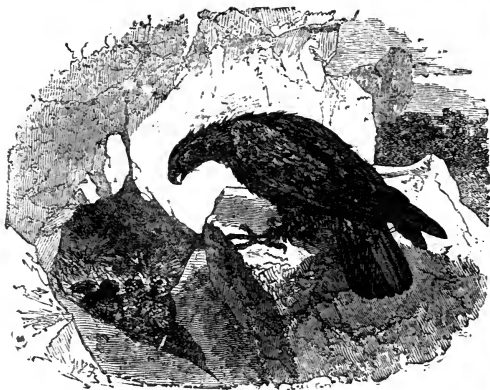
C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez

Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,

<sup>1</sup> Ni beaucoup.

<sup>2</sup> Le hibou était autrefois consacré à Minerve.



Tout en même catégorie  
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.  
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;  
Je n'y toucherai de ma vie.  
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,  
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :  
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.  
N'allez pas l'oublier, retenez-la si bien  
Que chez moi la maudite Parque  
N'entre point par votre moyen.  
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture ;  
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,  
Notre aigle aperçut, d'aventure,  
Dans les coins d'une roche dure,  
Ou dans les trous d'une masure  
(Je ne sais pas lequel des deux),  
De petits monstres fort hideux,  
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.  
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :  
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :  
Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds  
 De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.  
 Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés  
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.  
 Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,  
     Ou plutôt la commune loi  
     Qui veut qu'on trouve son semblable  
     Beau, bien fait, et sur tous aimable.  
 Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :  
     En avaient-ils le moindre trait ?

## XIX

## LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Le lion dans sa tête avait une entreprise .  
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,  
     Fit avertir les animaux.  
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :  
     L'éléphant devait sur son dos  
     Porter l'attirail nécessaire,  
     Et combattre à son ordinaire ;  
     L'ours s'apprêter pour les assauts ;  
 Le renard, ménager de secrètes pratiques ;  
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.  
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,  
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.  
 Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :  
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.  
 L'âne effrayera les gens, nous servant de trompette ;  
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage  
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,  
     Et connaît les divers talents.  
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

## XX

## L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux compagnons, pressés d'argent,  
 A leur voisin fourreur vendirent



La peau d'un ours encor vivant.  
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent,  
C'était le roi des ours, au compte de ces gens.  
Le marchand à sa peau devait faire fortune :  
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;  
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.  
Dindenaut <sup>1</sup> prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :  
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.  
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,  
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,  
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot,  
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.  
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :  
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.  
L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre,  
L'autre, plus froid que n'est un marbre,  
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,  
Ayant quelque part ouï dire  
Que l'ours s'acharne peu souvent

<sup>1</sup> Marchand de moutons cité par Rabelais.

Sur un corps qui ne vit, ne meut ni ne respire.  
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :  
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,  
 Et, de peur de supercherie,  
 Le tourne, le retourne, approche son museau,  
 Flaire aux passages de l'haleine.  
 C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.  
 A ces mots l'ours s'en va dans la forêt prochaine.  
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,  
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille  
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.  
 Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal !  
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?  
 Car il t'approchait de bien près,  
 Te retournant avec sa serre.  
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais  
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

## XXI

## L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,  
 Était craint partout à la ronde ;  
 Et, bien qu'animal sans vertu,  
 Il faisait trembler tout le monde.  
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur  
 Découvrit la fourbe et l'erreur :  
 Martin<sup>1</sup> fit alors son office.  
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice  
 S'étonnaient de voir que Martin  
 Chassât les lions au moulin.  
 Force gens font du bruit en France  
 Par qui cet apologue est rendu familier.  
 Un équipage cavalier  
 Fait les trois quarts de leur vaillance.

<sup>1</sup> Martin-bâton.

## LIVRE SIXIÈME

---

### I

#### LE PATRE ET LE LION

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;  
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.  
Une morale nue apporte de l'ennui :  
Le conte fait passer le précepte avec lui.  
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire;  
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.  
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit  
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.  
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;  
On ne voit point chez eux de parole perdue.  
Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;  
Esopé en moins de mots s'est encore exprimé.  
Mais sur tous certain Grec <sup>1</sup> renchérit et se pique  
D'une élégance laconique ;  
Il renferme toujours son conte en quatre vers :  
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.  
Voyons-le avec Esopé en un sujet semblable.  
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.  
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,  
Y cousant en chemin quelque trait seulement.  
Voici comme, à peu près, Esopé le raconte :

<sup>1</sup> Gabrias. (*Note de la Fontaine*.)

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,  
 Voulut à toute force attraper le larron.  
 Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ  
 Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que partir de ces lieux,  
 Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,  
 Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,

Et que je goûte ce plaisir,  
 Parmi vingt veaux je veux choisir  
 Le plus gras, et t'en faire offrande !

A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort ;  
 Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :  
 Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !  
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,  
 Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,  
 O monarque des dieux, je t'ai promis un veau ;  
 Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :  
 Passons à son imitateur.

## II

## LE LION ET LE CHASSEUR

Un fanfaron, amateur de la chasse,  
 Venant de perdre un chien de bonne race  
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,  
 Vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,  
 De mon voleur, lui dit-il, la maison ;  
 Que de ce pas je me fasse raison.  
 Le berger dit : C'est vers cette montagne.  
 En lui payant de tribut un mouton  
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne  
 Comme il me plaît ; et je suis en repos.  
 Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,  
 Le lion sort et vient d'un pas agile.  
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver ;  
 O Jupiter, montre-moi quelque asile,  
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage  
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :  
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,  
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

## III

## PHÉBUS ET BORÉE

Borée et le soleil virent un voyageur  
Qui s'était muni par bonheur  
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,  
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :  
Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris  
Rend ceux qui sortent avertis  
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :  
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.  
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :  
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.  
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu  
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu  
Que je saurai souffler de sorte  
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,  
Que le manteau s'en aille au diable.  
L'ébattement pourrait nous en être agréable :  
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,  
Dit Phœbus, sans tant de paroles,  
A qui plus tôt aura dégarni les épaules  
Du cavalier que nous voyons.  
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.  
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage  
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,  
Fait un vacarme de démon,  
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage  
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :  
Le tout au sujet d'un manteau.  
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage  
Ne se pût engouffrer dedans.  
Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;



Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :  
Il eut beau faire agir le collet et les plis.

Sitôt qu'il fut au bout du terme

Qu'à la gageure on avait mis,

Le Soleil dissipa la nue,

Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,

Sous son balandras <sup>1</sup> fait qu'il sue,

Le contraint de s'en dépouiller :

Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

## IV

## JUPITER ET LE MÉTAYER

Jupiter eut jadis une ferme à donner.

Mercure en fit l'annonce et gens se présentèrent,

Firent des offres, écoutèrent :

Ce ne fut pas sans bien tourner ;

L'un alléguait que l'héritage

Était frayant<sup>2</sup> et rude, et l'autre un autre si.

Pendant qu'ils marchandaient ainsi,

Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,

Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter

Le laissât disposer de l'air,

Lui donnât saison à sa guise,

Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,

Enfin du sec et du mouillé,

Aussitôt qu'il aurait bâillé.

Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme

Tran hé du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme

Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins

Ne s'en sentaient non plus que les Américains.

Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,

Pleine moisson, pleine vinée.

Monsieur le receveur fut très-mal partagé.

<sup>1</sup> Sorte de manteau.

<sup>2</sup> Occasionnait beaucoup de frais.

L'an suivant, voilà tout changé :  
 Il ajuste d'une autre sorte  
 La température des cieux.  
 Son champ ne s'en trouve pas mieux ;  
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.  
 Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;  
 Il confesse son imprudence.  
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.  
 Concluons que la Providence  
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

## V

LE COCHET<sup>1</sup>, LE CHAT ET LE SOURICEAU

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,  
 Fut presque pris au dépourvu.  
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :  
 J'avais franchi les monts qui bornent cet État,  
 Et trottais comme un jeune rat  
 Qui cherche à se donner carrière.  
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :  
 L'un doux, benin et gracieux,  
 Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;  
 Il a la voix perçante et rude,  
 Sur la tête un morceau de chair,  
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,  
 Comme pour prendre sa volée,  
 La queue en panache étalée.  
 Or, c'était un cochet dont notre souriceau  
 Fit à sa mère le tableau  
 Comme d'un animal venu de l'Amérique ;  
 Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,  
 Faisant tel bruit et tel fracas,  
 Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,  
 En ai pris la fuite de peur,  
 Le maudissant de très-bon cœur.

<sup>1</sup> Jeune coq.

Sans lui j'aurais fait connaissance  
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :  
 Il est velouté comme nous,  
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,  
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.  
 Je le crois fort sympathisant  
 Avec messieurs les rats : car il a des oreilles  
 En figure aux nôtres pareilles.  
 Je l'allais aborder quand, d'un son plein d'éclat,  
 L'autre m'a fait prendre la fuite.  
 Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat  
 Qui, sous son minois hypocrite,  
 Contre toute ta parenté,  
 D'un malin vouloir est porté.  
 L'autre animal, tout au contraire,  
 Bien éloigné de nous mal faire,  
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.  
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,  
 De juger des gens sur la mine.

## VI

## LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX

Les animaux, au décès d'un lion,  
 En son vivant prince de la contrée,  
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on,  
 De son étui la couronne est tirée :  
 Dans une chartre<sup>1</sup> un dragon la gardait.  
 Il se trouva que, sur tous essayée,  
 A pas un d'eux elle ne convenait :  
 Plusieurs avaient la tête trop menue,  
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.  
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;  
 Et par plaisir la tiare<sup>2</sup> essayant,

<sup>1</sup> Prison, caverne.

<sup>2</sup> Mot employé ici pour *couronne*.

Il fit autour force grimaceries,  
 Tours de souplesse, et mille singeries,  
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.  
 Aux animaux cela sembla si beau,  
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.  
 Le renard seul regretta<sup>1</sup> son suffrage,  
 Sans toutefois montrer son sentiment.  
 Quand il eut fait son petit compliment,  
 Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,  
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.  
 Or tout trésor, par droit de royauté,  
 Appartient, sire, à votre majesté.  
 Le nouveau roi bâille après la finance<sup>2</sup> ;  
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.  
 C'était un piège : il y fut attrapé.  
 Le renard dit, au nom de l'assistance :  
 Prétendrais-tu nous gouverner encor,  
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?  
 Il fut démis ; et l'on tomba d'accord  
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

## VII

## LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,  
 Et ne parlait incessamment  
 Que de sa mère la jument,  
 Dont il contait mainte prouesse.  
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.  
 Son fils prétendait pour cela  
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.  
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.  
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin :  
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.  
 Quand le malheur ne serait bon  
 Qu'à mettre un sot à la raison,

<sup>1</sup> Donna à regret.<sup>2</sup> Aspire après l'argent.

Toujours serait-ce à juste cause  
Qu'on le dit bon à quelque chose.



## VIII

## LE VIEILLARD ET L'ÂNE.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant  
Un pré plein d'herbe et fleurissant :  
Il y lâche sa bête ; et le grison se rue  
Au travers de l'herbe menue,  
Se vautrant, grattant et frottant,  
Gambadant, chantant, et broutant,  
Et faisant mainte place nette.  
L'ennemi vient sur l'entrefaite.  
Fuyons, dit alors le vieillard.  
Pourquoi, répondit le paillard ;  
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?  
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.  
Eh ! que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?  
Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître :  
Je vous le dis en bon français.



## IX

## LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Dans le cristal d'une fontaine  
Un cerf se mirant autrefois  
Louait la beauté de son bois,  
Et ne pouvait qu'avecque peine  
Souffrir ses jambes de fuseaux,  
Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.  
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !  
Disait-il en voyant leur ombre avec douleur .  
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;  
Mes pieds ne me font point d'honneur.  
Tout en parlant de la sorte,  
Un limier le fait partir.  
Il tâche à se garantir :

Dans les forêts il s'emporte :  
 Son bois, dommageable ornement,  
 L'arrêtant à chaque moment,  
 Nuit à l'office que lui rendent  
 Ses pieds de qui ses jours dépendent.  
 Il se dédit alors et maudit les présents  
 Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile :  
 Et le beau souvent nous détruit.  
 Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;  
 Il estime un bois qui lui nuit.

## X

## LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point ;  
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.  
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
 Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :  
 Ma commère, il vous faut purger  
 Avec quatre grains d'ellébore<sup>1</sup>  
 — Sage ou non, je parie encore.  
 Ainsi fut fait ; et de tous deux  
 On mit près du but les enjeux.  
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
 Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;  
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,  
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,  
 Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
 Pour dormir, et pour écouter  
 D'où vient le vent, il laisse la tortue  
 Aller son train de sénateur.  
 Elle part, elle s'évertue ;

<sup>1</sup> Plante que les anciens croyaient propre à combattre la folie.

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose ;

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la tortue arriva la première.

Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ?

## XI

### L'ÂNE ET SES MAÎTRES

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin

De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.

Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,

Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.

Belle nécessité d'interrompre mon somme !

Le Sort, de sa plainte touché,

Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme

Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.

La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur

Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.

J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur :

Encor, quand il tournait la tête,

J'attrapais, s'il m'en souvient bien,

Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :

Mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelque une :

C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;

Et sur l'état d'un charbonnier

Il fut couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,



Ce baudet-ci m'occupe autant  
 Que cent monarques pourraient faire !  
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?  
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :  
 Notre condition jamais ne nous contente ;  
 La pire est toujours la présente.  
 Nous fatiguons le ciel à force de placets.  
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,  
 Nous lui romprons encor la tête.

## XII

## LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse <sup>1</sup>  
 Noyait son souci dans les pots.  
 Ésope seul trouvait que les gens étaient sots  
 De témoigner tant d'allégresse.  
 Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois  
 De songer à l'hyménée.  
 Aussitôt on ouït, d'une commune voix,  
 Se plaindre de leur destinée  
 Les citoyennes des étangs.  
 Que ferons-nous s'il lui vient des enfants ?  
 Dirent-elles au Sort ; un seul Soleil à peine  
 Se peut souffrir : une demi-douzaine  
 Mettra la mer à sec et tous ses habitants.  
 Adieu jones et marais : notre race est détruite,  
 Bientôt on la verra réduite  
 A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,  
 Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

## XIII

## LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Ésope conte qu'un manant,  
 Charitable autant que peu sage,

<sup>1</sup> Réjouissance.



Un jour d'hiver se promenant  
A l'entour de son héritage,  
Aperçut un serpent sur la neige étendu,  
Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,  
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.  
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure  
Et sans considérer quel sera le loyer <sup>1</sup>  
D'une action de ce mérite,  
Il l'étend le long du foyer,  
Le réchauffe, le ressuscite.  
L'animal engourdi sent à peine le chaud,  
Que l'âme lui revient avecque la colère.  
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;  
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut  
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.  
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!  
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,  
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;  
Il fait trois serpents de deux coups,

<sup>1</sup>La récompense.

Un tronçon, la queue et la tête.  
 L'insecte, sautillant, cherche à se réunir :  
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :  
 Mais envers qui ? C'est là le point.  
 Quant aux ingrats, il n'en est point  
 Qui ne meure enfin misérable.

## XIV

## LE LION MALADE ET LE RENARD

De par le roi des animaux,  
 Qui dans son antre était malade,  
 Fut fait savoir à ses vassaux  
 Que chaque espèce en ambassade  
 Envoyât gens le visiter ;  
 Sous promesse de bien traiter  
 Les députés, eux et leur suite,  
 Foi de lion, très-bien écrite :  
 Bon passe-port contre la dent,  
 Contre la griffe tout autant.  
 L'édit du prince s'exécute :  
 De chaque espèce on lui députe.  
 Les renards gardent la maison ;  
 Un d'eux en dit cette raison :  
 Les pas empreints sur la poussière  
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour  
 Tous, sans exception, regardent sa tanière .  
 Pas un ne marque de retour :  
 Cela nous met en méfiance.  
 Que sa majesté nous dispense :  
 Grand merci de son passe-port.  
 Je le crois bon : mais dans cet antre  
 Je vois fort bien comme l'on entre,  
 Et ne vois pas comme on en sort.

## XV

## L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE

Les injustices des pervers  
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.  
 Telle est la loi de l'univers :

*Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.*

Un manant au miroir prenait des oisillons.  
 Le fantôme brillant attire une alouette :  
 Aussitôt un autour, planant sur les sillons,  
     Descend des airs, fond et se jette  
 Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.  
 Elle avait évité la perfide machine,  
 Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,  
     Elle sent son ongle maline<sup>2</sup>.  
 Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,  
     Lui-même sous les rets demeure enveloppé :  
 Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;  
     Je ne t'ai jamais fait de mal.  
 L'oiseleur repartit : Ce petit animal  
     T'en avait-il fait davantage ?

## XVI

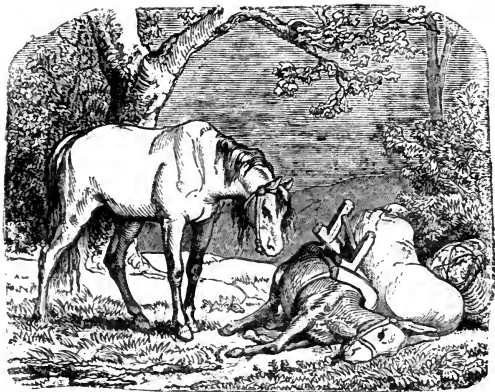
## LE CHEVAL ET L'ÂNE

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :  
 Si ton voisin vient à mourir,  
 C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,  
 Celui-ci ne portant que son simple harnais,  
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.  
 Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;  
 Autrement il mourrait devant qu'être<sup>1</sup> à la ville.

<sup>1</sup> *Ongle*, dans les divers patois de l'est de la France, est féminin. *Maline* pour *Maligne* est ici une licence poétique.

<sup>2</sup> Avant d'être.



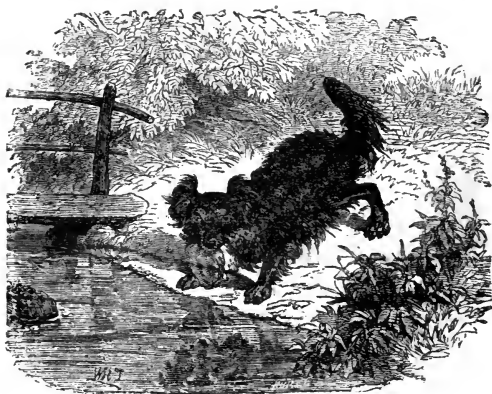
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :  
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.  
 Le cheval refusa, fit une pétarade<sup>1</sup> ;  
 Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,  
 Et reconnut qu'il avait tort :  
 Du baudet en cette aventure  
 On lui fit porter la voiture,  
 Et la peau par-dessus encor.

## XVII

### LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Chacun se trompe ici-bas :  
 On voit courir après l'ombre  
 Tant de fous, qu'on n'en sait pas,  
 La plupart du temps, le nombre.  
 Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.  
 Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée  
 La quitta pour l'image, et pensa se noyer :

<sup>1</sup> Saut.



La rivière devint tout d'un coup agitée ;  
A toute peine il regagna les bords,  
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

## XVIII

### LE CHARRETIER EMBOURBÉ

Le phaéton <sup>1</sup> d'une voiture à foin  
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin  
De tout humain secours : c'était à la campagne,  
Dans un certain canton de la basse Bretagne,  
Appelé Quimper-Corentin.  
On sait assez que le Destin  
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.  
Dieu nous préserve du voyage !  
Pour venir au chartier <sup>2</sup> embourbé dans ces lieux,  
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,  
Pestant, en sa fureur extrême,

<sup>1</sup> Par allusion à Phaéton, fils du Soleil.

<sup>2</sup> Pour *charretier* : licence poétique.



Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,  
Contre son char, contre lui-même.  
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux  
Sont si célèbres dans le monde :  
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos  
A porté la machine ronde,  
Ton bras peut me tirer d'ici.  
Sa prière étant faite, il entend dans la nue  
Une voix qui lui parle ainsi :  
Hercule veut qu'on se remue ;  
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient  
L'achoppement qui te retient ;  
Ote d'autour de chaque roue  
Ce malheureux mortier, cette maudite boue  
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;  
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;  
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.  
Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.  
Je l'ai pris... Qu'est-ce ci ! mon char marche à souhait !

Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme  
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

## XIX

## LE CHARLATAN

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :

Cette science, de tout temps,

Fut en professeurs très-fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,

Et l'autre affiche par la ville

Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être

En éloquence si grand maître,

Qu'il rendrait disert un badaud,

Un manant, un rustre, un lourdaud ;

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,

Je le rendrai maître passé,

Et veux qu'il porte la soutane.

Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.

J'ai, dit-il, en mon écurie

Un fort beau roussin d'Arcadie ;

J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devait au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs ;

Sinon il consentait d'être en place publique

Guindé la hart au col, étranglé court et net,

Ayant au dos sa rhétorique

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :

Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance



Un discours où son art fût au long étendu ;  
 Un discours pathétique, et dont le formulaire  
 Servît à certains Cicérons  
 Vulgairement nommés larrons.  
 L'autre reprit : Avant l'affaire,  
 Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie  
 De compter sur dix ans de vie.  
 Soyez bien buvants, bien mangeants,  
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

## XX

## LA DISCORDE

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux  
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,  
 On la fit déloger des cieux.  
 Chez l'animal qu'on appelle homme  
 On la reçut à bras ouverts,  
 Elle et Que-si-que-non son frère,  
 Avecque Tien-et-mien son père,  
 Elle nous fit l'honneur en ce bas univers  
 De préférer notre hémisphère  
 A celui des mortels qui nous sont opposés,  
 Gens grossiers, peu civilisés,  
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,  
 De la Discorde n'ont que faire.  
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin  
 Demandait qu'elle fût présente,  
 La Renommée avait le soin  
 De l'avertir ; et l'autre, diligente,  
 Courait vite aux débats et prévenait la Paix ;  
 Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.  
 La Renommée enfin commença de se plaindre  
 Que l'on ne lui trouvait jamais  
 De demeure fixe et certaine ;  
 Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :  
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,

Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles  
 L'envoyer à jour arrêté.  
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,  
 On y trouva difficulté.  
 L'auberge enfin de l'hyménée  
 Lui fut pour maison assinée<sup>1</sup>.

## XXI

## LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :  
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.  
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :  
 Le Temps ramène les plaisirs.  
 Entre la veuve d'une année  
 Et la veuve d'une journée  
 La différence est grande : on ne croirait jamais  
 Que ce fût la même personne ;  
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :  
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;  
 C'est toujours même note et pareil entretien.  
 On dit qu'on est inconsolable :  
 On le dit, mais il n'en est rien,  
 Comme on verra par cette fable,  
 Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté  
 Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme  
 Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,  
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.  
 La belle avait un père, homme prudent et sage ;  
 Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :  
 Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;  
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?  
 Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

<sup>1</sup> Pour *assignée*, licence poétique.

Je ne dis pas que tout à l'heure  
Une condition meilleure  
Change en des noces ces transports ;  
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose  
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose  
Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,  
Un cloître est l'époux qu'il me faut.  
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.  
Un mois de la sorte se passe ;  
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours  
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :  
Le deuil sert enfin de parure,  
En attendant d'autres atours.  
Toute la bande des Amours  
Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,  
Ont aussi leur tour à la fin ;  
On se plonge soir et matin  
Dans la fontaine de Jouvence.  
Le père ne craint plus ce défaut tant chéri :  
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :  
Où donc est le jeune mari  
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

---

## ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :  
Les longs ouvrages me font peur.  
Loin d'épuiser une matière,  
On n'en doit prendre que la fleur.  
Il s'en va temps que je reprenne  
Un peu de forces et d'haleine.  
Pour fournir à d'autres projets.  
Amour, ce tyran de ma vie,

Veut que je change de sujets :

Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez

A peindre ses malheurs et ses félicités :

J'y consens ; peut-être ma veine

En sa faveur s'échauffera.

Heureux si ce travail est la dernière peine

Que son époux me causera !

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

## LIVRE SEPTIÈME

---

### AVERTISSEMENT

Voici un second recueil de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent que celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties, convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata ; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture

de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

---

## A MADAME DE MONTESPAN<sup>1</sup>

L'apologue est un don qui vient des immortels ;  
Ou, si c'est un présent des hommes,  
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :  
Nous devons tous, tant que nous sommes,  
Ériger en divinité  
Le sage par qui fut ce bel art inventé.  
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,  
Ou plutôt il la tient captive,  
Nous attachant à des récits  
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.  
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse  
A quelquefois pris place à la table des dieux,  
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;  
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse !  
Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,  
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :  
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui  
Doit s'acquérir votre suffrage.  
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :  
Il n'est beauté dans nos écrits  
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.  
Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces !  
Paroles et regards, tout est charmes dans vous.  
Ma muse, en un sujet si doux,  
Voudrait s'étendre davantage :  
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;  
Et d'un plus grand maître que moi

<sup>1</sup> Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1644, morte le 28 mai 1707.

Votre louange est le partage<sup>1</sup>.  
 Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage  
 Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;  
 Protégez désormais le livre favori  
 Par qui j'ose espérer une seconde vie :  
 Sous vos seuls auspices ces vers  
 Seront jugés, malgré l'envie,  
 Dignes des yeux de l'univers.  
 Je ne mérite pas une faveur si grande ;  
 La fable en son nom la demande :  
 Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.  
 S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,  
 Je croirai lui devoir un temple pour salaire :  
 Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

## I

## LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,  
 Mal que le ciel en sa fureur  
 Inventa pour punir les crimes de la terre,  
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),  
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
 Faisait aux animaux la guerre.  
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
 On n'en voyait point d'occupés  
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
 Nul mets n'excitait leur envie ;  
 Ni loups ni renards n'épiaient  
 La douce et l'innocente proie ;  
 Les tourterelles se fuyaient :  
 Plus d'amour, partant plus de joie.  
 Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,  
 Je crois que le ciel a permis  
 Pour nos péchés cette infortune.  
 Que le plus coupable de nous  
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;

<sup>1</sup> Louis XIV.

Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements.  
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,  
J'ai dévoré force moutons.  
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;  
Car on doit souhaiter, selon toute justice,  
Que le plus coupable périsse.  
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;  
Vos scrupules font voir votre délicatesse.  
Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,  
En les croquant, beaucoup d'honneur ;  
Et quant au berger, l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Étant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire.  
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir  
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses :  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,  
Au dire de chacun étaient de petits saints.  
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance  
Qu'en un pré de moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.  
A ces mots, on cria haro sur le baudet.  
Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,



Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'était capable  
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,  
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

## II

## LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,  
 Dès demain je chercherai femme ;  
 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,  
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,  
 Assemblent l'un et l'autre point,  
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.  
 J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent ;  
 Cependant des humains presque les quatre parts  
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;  
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.  
 J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,  
 Ne put trouver d'autre parti  
 Que de renvoyer son épouse,  
 Querelleuse, avare et jalouse.  
 Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut .  
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;  
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.  
 Les valets enrageaient, l'époux était à bout :  
 Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,  
 Monsieur court, monsieur se repose.  
 Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,  
 Lassé d'entendre un tel lutin,  
 Vous la renvoie à la campagne,  
 Chez ses parents. La voilà donc compagne  
 De certaines Philis qui gardent les dindons,  
 Avec les gardeurs de cochons.  
 Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,

Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

Comment passiez-vous votre vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?

Assez, dit-elle : mais ma peine

Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :

Ils n'ont des troupeaux nul souci.

Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine

De tous ces gens si peu soigneux.

Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure<sup>1</sup>,

Si votre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure

Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,

Est déjà lassé de vous voir,

Que feront les valets qui, toute la journée,

Vous verront contre eux déchaînée ?

Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?

Retournez au village : adieu. Si de ma vie

Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,

Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,

Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !

### III

#### LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur légende

Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,

Dans un fromage de Hollande

Se retira loin du tracas.

La solitude était profonde,

S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.

Il fit tant, de pieds et de dents,

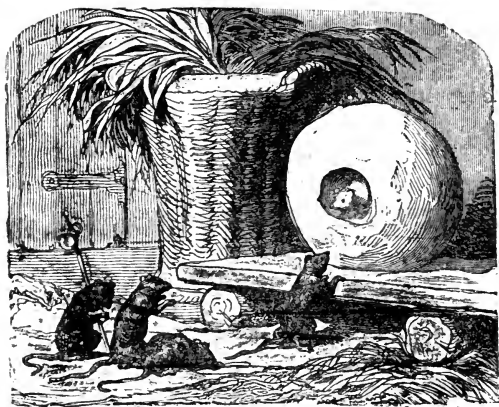
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage

Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?

Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'être siens.

<sup>1</sup> Sur-le-champ.



Un jour, au dévot personnage  
Des députés du peuple rat  
S'en vinrent demander quelque aumône légère .  
Ils allaient en terre étrangère  
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;  
Ratopolis<sup>1</sup> était bloquée :  
On les avait contraints de partir sans argent,  
Attendu l'état indigent  
De la république attaquée.  
Ils demandaient fort peu, certains que le secours  
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.  
Mes amis, dit le solitaire,  
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :  
En quoi peut un pauvre reclus  
Vous assister? que peut-il faire,  
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?  
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.  
Ayant parlé de cette sorte,  
Le nouveau saint ferma sa porte.

<sup>1</sup> Nom comique donné à la prétendue capitale des rats.

Qui désigné-je, à votre avis,  
 Par ce rat si peu secourable ?  
 Un moine ? Non, mais un dervis :  
 Je suppose qu'un moine est toujours charitable.



## IV

## LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où  
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :  
 Il côtoyait une rivière.  
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;  
 Ma commère la carpe y faisait mille tours  
 Avec le brochet son compère.  
 Le héron en eût fait aisément son profit :  
 Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.  
 Mais il crut mieux faire d'attendre  
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :  
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.  
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,

S'approchant du bord, vit sur l'eau  
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.  
Le mets ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,  
Et montrait un goût dédaigneux,  
Comme le rat du bon Horace.

Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse  
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?  
La tanche rebutée, il trouva du goujon.  
Du goujon ! C'est bien là le dîner d'un héron !  
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !  
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon  
Qu'il ne vit plus aucun poisson.  
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise  
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :  
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;  
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,  
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.  
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons  
Que je parle : écoutez, humains un autre conte :  
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

## V

## LA FILLE

Certaine fille, un peu trop fière,  
Prétendait trouver un mari  
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,  
Point froid et point jaloux ; notez ces deux points-  
Celle fille voulait aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance,  
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?  
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance.  
La belle les trouva trop chétifs de moitié :  
Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense.  
A moi les proposer ! hélas. ils font pitié ;

Voyez un peu la belle espèce !  
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;  
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :  
C'était ceci, c'était cela ;  
C'était tout, car les précieuses  
Font dessus tout les dédaigneuses.  
Après les bons partis, les médiocres gens  
Vinrent se mettre sur les rangs.  
Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne  
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis  
Fort en peine de ma personne :  
Grâce à Dieu, je passe les nuits  
Sans chagrin, quoique en solitude.  
La belle se sut gré de tous ces sentiments.  
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.  
Un an se passe, et deux avec inquiétude :  
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour  
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;  
Puis ses traits choquer et déplaire ;  
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire  
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.  
Les ruines d'une maison  
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage  
Pour les ruines du visage !  
Sa préciosité changea lors de langage.  
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.  
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :  
Le désir peut loger chez une précieuse.  
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,  
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse  
De rencontrer un malotru.

## VI

## LES SOUHAITS

Il est au Mogol des follets <sup>1</sup>  
Qui font office de valets,

Génies, lutins.

Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,  
Et quelquefois du jardinage.

Si vous touchez à leur ouvrage,  
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois  
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.

Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,  
Aimait le maître et la maîtresse,  
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,  
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !  
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,  
Comblait ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques de son zèle,  
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,  
Nonobstant la légèreté

A ses pareils si naturelle ;  
Mais ses confrères les esprits  
Firent tant que le chef de cette république,  
Par caprice ou par politique,  
Le changea bientôt de logis.

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége  
Prendre le soin d'une maison  
En tout temps couverte de neige ;

Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.  
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :

On m'oblige de vous quitter ;  
Je ne sais pas pour quelles fautes :

Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter  
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine ;  
Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis

Rendre trois souhaits accomplis ;  
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine  
Étrange et nouvelle aux humains.

Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;  
Et l'abondance à pleines mains

Verse en leurs coffres la finance,  
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :  
Tout en crève. Comment ranger cette chevance<sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> Ces biens, cette fortune.

Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !  
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.

Les voleurs contre eux complotèrent ;

Les grands seigneurs leur empruntèrent ;

Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens

Malheureux par trop de fortune.

Otez-nous de ces biens l'affluence importune,

Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.

Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,

Mère du bon esprit, compagne du repos,

O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots

La Médiocrité revient. On lui fait place :

Avec elle ils rentrent en grâce,

Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux

Qu'ils étaient, et que tous ceux

Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères

Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires :

Le follet en rit avec eux.

Pour profiter de sa largesse,

Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,

Ils demandèrent la sagesse :

C'est un trésor qui n'embarrasse point.

## VII

### LA COUR DU LION

Sa majesté lionne un jour voulut connaître  
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.

Il manda donc par députés

Ses vassaux de toute nature,

Envoyant de tous les côtés

Une circulaire écriture

Avec son sceau. L'écrit portait

Qu'un mois durant le roi tiendrait

Cour plénière, dont l'ouverture

Devait être un fort grand festin



Suivi des tours de Fagotin<sup>1</sup>.  
 Par ce trait de magnificence,  
 Le prince à ses sujets étalait sa puissance.  
 En son Louvre il les invita.  
 Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta  
 D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :  
 Il se fût bien passé de faire cette mine ;  
 Sa grimace déplut : le monarque irrité  
 L'envoya chez Pluton faire  
 Le dégoûté.  
 Le singe approuva fort cette sévérité ;  
 Et, flatteur excessif, il loua la colère  
 Et la griffe du prince, et l'autre, et cette odeur :  
 Il n'était ambre, il n'était fleur  
 Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie  
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie :  
 Ce monseigneur du lion-là  
 Fut parent de Caligula.  
 Le renard étant proche : Or ça, lui dit le sire,  
 Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.  
 L'autre aussitôt de s'excuser,  
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire,  
 Sans odorat. Bref, il s'en tire.  
 Ceci vous sert d'enseignement :  
 Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,  
 Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,  
 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand<sup>2</sup>.

## VIII

## LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émeute<sup>3</sup>.  
 Certain sujet fit naître la dispute  
 Chez les oiseaux ; non ceux que le Printemps  
 Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,  
 Par leur exemple et leurs sons éclatants,

<sup>1</sup> Nom d'un singe.<sup>2</sup> C'est-à-dire d'une façon équivoque.<sup>3</sup> Emeute.

Font que Vénus est en nous réveillée,  
Ni ceux encor que la mère d'Amour  
Met à son char ; mais le peuple Vautour,  
Au bec retors, à la tranchante serre,  
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.  
Il plut du sang : je n'exagère point.  
Si je voulais conter de point en point  
Tout le détail, je manquerais d'haleine.  
Maint chef périt, maint héros expira ;  
Et sur son roc Prométhée espéra  
De voir bientôt une fin à sa peine.  
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;  
C'était pitié de voir tomber les morts.  
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,  
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises  
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens  
De peupler l'air que respirent les ombres :  
Tout élément remplit de citoyens  
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.  
Cette fureur mit la compassion  
Dans les esprits d'une autre nation  
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.  
Elle employa sa médiation  
Pour accorder une telle querelle :  
Ambassadeurs par le peuple pigeon  
Furent choisis, et si bien travaillèrent  
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.  
Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.  
Hélas ! ce fut aux dépens de la race  
A qui la leur aurait dû rendre grâce.  
La gent maudite aussitôt poursuivit  
Tous les pigeons, en fit ample carnage,  
En dépeupla les bourgades, les champs.  
Peu de prudence eurent les pauvres gens  
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :  
La sûreté du reste de la terre

Dépend de là. Semez entre eux la guerre,  
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.  
 Ceci soit dit en passant : je me tais.

## IX

## LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
 Et de tous les côtés au soleil exposé,  
 Six forts chevaux tiraient un coche.  
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :  
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.  
 Une mouche survient et des chevaux s'approche,  
 Prétend les animer par son bourdonnement,  
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment  
 Qu'elle fait aller la machine,  
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,  
 Et qu'elle voit les gens marcher,  
 Elle s'en attribue uniquement la gloire,  
 Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit  
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit  
 Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,  
 Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin ;  
 Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :  
 Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :  
 C'était bien de chansons alors qu'il s'agissait !  
 Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.  
 Après bien du travail, le coche arrive au haut.  
 Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :  
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.  
 Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,  
 S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés.



## X

## LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait  
Bien posé sur un coussinet,  
Prétendait arriver sans encombre à la ville.  
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,  
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,  
Cotillon simple et souliers plats.  
Notre laitière ainsi troussée  
Comptait déjà dans sa pensée  
Tout le prix de son lait, en employait l'argent :  
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée;  
La chose allait à bien par son soin diligent.  
Il m'est, disait-elle, facile  
D'élever des poulets autour de ma maison;  
Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.  
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;  
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :  
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.  
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,  
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,  
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?  
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :  
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.  
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri <sup>1</sup>

Sa fortune ainsi répandue,  
 Va s'excuser à son mari,  
 En grand danger d'être battue.  
 Le récit en farce en fut fait ;  
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?  
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,  
 Autant les sages que les fous.

Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :  
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;

Tout le bien du monde est à nous,  
 Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;  
 Je m'écarte, je vais détrôner le sophi ;

On m'élit roi, mon peuple m'aime ;  
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :  
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,  
 Je suis Gros-Jean <sup>2</sup> comme devant.

## XI

## LE CURÉ ET LA MORT

Un mort s'en allait tristement  
 S'emparer de son dernier gîte ;  
 Un curé s'en allait gaïment

<sup>1</sup> Triste, fâché.

<sup>2</sup> Homme sans valeur.

Enterrer ce mort au plus vite.  
Notre défunt était en carrosse porté,  
Bien et dûment empaqueté,  
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,  
Robe d'hiver, robe d'été,  
Que les morts ne dépouillent guère.  
Le pasteur était à côté  
Et récitait, à l'ordinaire,  
Maintes dévotes oraisons,  
Et des psaumes et des leçons,  
Et des versets et des répons :  
Monsieur le mort, laissez-nous faire,  
On vous en donnera de toutes les façons ;  
Il ne s'agit que du salaire.  
Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,  
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;  
Et des regards semblait lui dire :  
Monsieur le mort, j'aurai de vous  
Tant en argent et tant en cire,  
Et tant en autres menus coûts.  
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette  
Du meilleur vin des environs :  
Certaine nièce assez proprette  
Et sa chambrière Pàquette  
Devaient avoir des cotillons.  
Sur cette agréable pensée  
Un heurt survient : adieu le char.  
Voilà messire Jean Chouart  
Qui du choc de son mort a la tête cassée :  
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;  
Notre curé suit son seigneur ;  
Tous deux s'en vont de compagnie.  
  
Proprement toute notre vie  
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,  
Et la fable du Pot au lait.



## XII

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI  
L'ATTEND DANS SON LIT

Qui ne court après la fortune ?  
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément  
Contempler la foule importune  
De ceux qui cherchent vainement  
Cette fille du Sort de royaume en royaume,  
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.  
Quand ils sont près du bon moment,  
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.  
Pauvres gens ! je les plains ; car on a pour les fous  
Plus de pitié que de courroux.  
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;  
Et le voilà devenu pape !  
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :  
Mais que vous sert votre mérite ?  
La Fortune a-t-elle des yeux ?  
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,  
Le repos ? le repos, trésor si précieux

Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !  
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse,  
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,  
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse  
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :

Si nous quitions notre séjour ?

Vous savez que nul n'est prophète  
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.  
Cherchez, dit l'autre ami ; pour moi, je ne souhaite  
Ni climats, ni destins meilleurs.

Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :  
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant  
De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,  
S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devait la déesse bizarre  
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.  
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,  
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ;

Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.

Qu'est-ce ci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.

La Fortune pourtant habite ces demeures,  
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi

Je ne puis héberger cette capricieuse ?

On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.

La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :

Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant, qui tenta cette route,



Et le premier osa l'abîme défier !  
 Celui-ci, pendant son voyage,  
 Tourna les yeux vers son village  
 Plus d'une fois, essayant les dangers  
 Des pirates, des vents, du calme et des rochers,  
 Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines  
 On s'en va la chercher en des rives lointaines,  
 La trouvant assez tôt sans quitter la maison.  
 L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon  
 La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

Il y court. Les mers étaient lassées  
 De le porter ; et tout le fruit  
 Qu'il tira de ses longs voyages,  
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :  
 Demeure en ton pays, par la nature instruit.  
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme  
 Que le Mogol l'avait été :

Ce qui lui fit conclure en somme  
 Qu'il avait à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates,  
 Revient en son pays, voit de loin ses pénates,  
 Pleure de joie et dit : Heureux qui vit chez soi,  
 De régler ses désirs faisant tout son emploi !

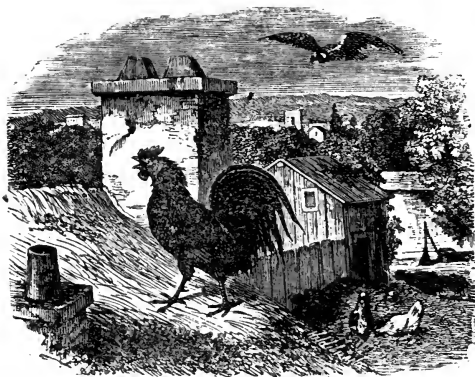
Il ne sait que par ouï-dire  
 Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,  
 Fortune, qui nous fais passer devant les yeux  
 Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde  
 On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.  
 Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.

En raisonnant de cette sorte,  
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,  
 Il la trouve assise à la porte  
 De son ami plongé dans un profond sommeil.

## XIII

## LES DEUX COQS

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,  
 Et voilà la guerre allumée.



Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint  
Cette querelle envenimée  
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint !  
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.  
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :  
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;  
Plus d'une Hélène au beau plumage  
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :  
Il alla se cacher au fond de sa retraite  
Pleura sa gloire et ses amours,  
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,  
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours  
Cet objet ranimer sa haine et son courage ;  
Il aiguissait son bec, battait l'air et ses flancs,  
Et, s'exerçant contre les vents,  
S'armait d'une jalouse rage.  
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits  
S'alla percher et chanter sa victoire.  
Un vautour entendit sa voix :  
Adieu les amours et la gloire ;  
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.

Enfin, par un fatal retour,  
 Son rival autour de la poule  
 S'en revint faire le coquet.  
 Je laisse à penser quel caquet ;  
 Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :  
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.  
 Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous  
 Après le gain d'une bataille.

## V. 1 V

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES  
ENVERS LA FORTUNE

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.  
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :  
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage  
 D'aucun de ses ballots ; le Sort l'en affranchit.  
 Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune  
 Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune  
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.  
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.  
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,  
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :  
 Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;  
 Bref, il plut dans son escarcelle.  
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats ;  
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;  
 Ses jours de jeûne étaient des noces.  
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,  
 Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? —  
 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?  
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent  
 De risquer à propos et bien placer l'argent.  
 Le profit lui semblant une fort douce chose,  
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;  
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.  
 Son imprudence en fut la cause :

Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;  
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,  
Fut enlevé par les corsaires ;  
Un troisième au port arrivant,  
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie  
N'étaient plus tels qu'auparavant.  
Enfin, ses facteurs le trompant,  
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,  
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,  
Il devint pauvre tout d'un coup.  
Son ami, le voyant en mauvais équipage,  
Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !  
Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas  
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ;  
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,  
Son bonheur à son industrie ;  
Et si de quelque échec notre faute est suivie,  
Nous disons injures au Sort.  
Chose n'est ici plus commune :  
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune ;  
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

## XV

## LES DEVINERESSES

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;  
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.  
Je pourrais fonder ce prologue  
Sur gens de tous états : tout est prévention.  
Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.  
C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours.  
Cela fut, et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse ;  
On l'allait consulter sur chaque événement ;  
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,  
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,  
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,



Chez la devineuse <sup>1</sup> on courait  
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.  
 Son fait consistait en adresse :  
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,  
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait,  
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.  
 Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,  
 Elle passait pour un oracle.  
 L'oracle était logé dedans un galetas :  
 Là cette femme emplît sa bourse,  
 Et, sans avoir d'autre ressource,  
 Gagne de quoi donner un rang à son mari :  
 Elle achète un office, une maison aussi.  
 Voilà le galetas rempli  
 D'une nouvelle hôtesse à qui toute la ville,  
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin  
 Allait, comme autrefois, demander son destin ;  
 Le galetas devint l'ancre de la Sibylle :  
 L'autre femelle avait achalandé ce lieu.

<sup>1</sup> Pour devineresse.

Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,  
 Moi devine<sup>1</sup>, on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?  
 Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.  
 Point de raisons : fallut deviner et prédire,

Mettre à part force bons ducats,  
 Et gagner malgré soi plus que deux avocats.  
 Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :  
 Quatre sièges boiteux, un manche de balai,  
 Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.

Quand cette femme aurait dit vrai  
 Dans une chambre tapissée,  
 On s'en serait moqué : la vogue était passée  
 Au galetas ; il avait le crédit.

L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise<sup>2</sup>.  
 J'ai vu dans le palais une robe mal mise  
 Gagner gros : les gens l'avaient prise  
 Pour maître tel, qui trainait après soi  
 Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

## XVI

## LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin,  
 Dame belette, un beau matin,  
 S'empara : c'est une rusée.  
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.  
 Elle porta chez lui ses pénates, un jour  
 Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour  
 Parmi le thym et la rosée.  
 Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours.  
 Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.  
 La belette avait mis le nez à la fenêtre.  
 O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?  
 Dit l'animal chassé du paternel logis.  
 Holà ! madame la belette,

<sup>1</sup> Pour *devineresse*.

<sup>2</sup> Clientèle.



Que l'on déloge sans trompette,  
Ou je vais avertir tous les rats du pays.  
La dame au nez pointu répondit que la terre  
Était au premier occupant.  
C'était un beau sujet de guerre,  
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !  
Et quand ce serait un royaume,  
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi  
En a pour toujours fait l'octroi  
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,  
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.  
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :  
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis  
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,  
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.  
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?  
Or bien, sans crier davantage,  
Rapportons-nous, dit-elle à Raminagrobis.  
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,  
Un chat faisant la chattemite <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Le mielleux.

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,  
 Arbitre expert sur tous les cas.  
 Jean lapin pour juge l'agréa.  
 Les voilà tous deux arrivés  
 Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,  
 Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.  
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.  
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,  
 Grippeminaud le bon apôtre,  
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,  
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois  
 Les petits souverains se rapportant aux rois.

## XVII

## LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Le serpent a deux parties  
 Du genre humain ennemies,  
 Tête et queue ; et toutes deux  
 Ont acquis un nom fameux  
 Au près des Parques cruelles :  
 Si bien qu'autrefois entre elles  
 Il survint de grands débats  
 Pour le pas,

La tête avait toujours marché devant la queue.

La queue au ciel se plaignit,

Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue  
 Comme il plaît à celle-ci :

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,

Sa sœur et non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Traitez-nous de même sorte :

Aussi bien qu'elle je porte





Un poison prompt et puissant.  
Enfin, voilà ma requête :  
C'est à vous de commander  
Qu'on me laisse précéder,  
A mon tour, ma sœur la tête.  
Je la conduirai si bien  
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.  
Souvent sa complaisance a de méchants effets.  
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.  
Il ne le fut pas lors <sup>1</sup> ; et la guide <sup>2</sup> nouvelle,  
Qui ne voyait, au grand jour,  
Pas plus clair que dans un four,  
Donnait tantôt contre un marbre,  
Contre un passant, contre un arbre :  
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Pour *alors*.

<sup>2</sup> Le mot *guide* était autrefois féminin.

## XVIII

## UN ANIMAL DANS LA LUNE

Pendant qu'un philosophe assure  
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,  
Un autre philosophe jure  
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.  
Tous les deux ont raison ; et la philosophie  
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont  
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;  
Mais aussi, si l'on rectifie  
L'image de l'objet sur son éloignement,  
Sur le milieu qui l'environne,  
Sur l'organe et sur l'instrument,  
Les sens ne tromperont personne.  
La nature ordonna ces choses sagement :  
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.  
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?  
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :  
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,  
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?  
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;  
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.  
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :  
Je le rends immobile, et la terre chemine.  
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :  
Ce sens ne me nuit point par son illusion.  
Mon âme, en toute occasion,  
Développe le vrai caché sous l'apparence ;  
Je ne suis point d'intelligence  
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,  
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.  
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :  
La raison décide en maîtresse.  
Mes yeux, moyennant ce secours,  
Ne me trompent jamais en me mentant toujours,  
Si je crois leur rapport, erreur assez commune :  
Une tête de femme est au corps de la lune.

Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?  
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La lune nulle part n'a sa surface unie :

Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme, un bœuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement

Qui présageait sans doute un grand événement.

Savait-on si la guerre entre tant de puissances

N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connaissances.

Le monstre dans la lune à son tour lui parut.

C'était une souris cachée entre les verres :

Dans la lunette était la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François

Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la Victoire,

Amante de Louis, suivra partout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les filles de Mémoire

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs ;

La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.

Charles<sup>1</sup> en sait jouir : il saurait dans la guerre

Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.

Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,

Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?

La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle

Que les fameux exploits du premier des Césars ?

O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle

Nous rendre, comme vous, tout entier aux beaux-arts ?

<sup>1</sup> Charles II, roi d'Angleterre.

# LIVRE HUITIÈME

---

## I

### LA MORT ET LE MOURANT

La Mort ne surprend point le sage,  
Il est toujours prêt à partir,  
S'étant su lui-même avertir  
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.  
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :  
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,  
Il n'en est point qu'il ne comprenne  
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine,  
Et le premier instant où les enfants des rois  
Ouvrent les yeux à la lumière  
Est celui qui vient quelquefois  
Fermer pour toujours leur paupière.  
Défendez-vous par la grandeur ;  
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;  
La Mort ravit tout sans pudeur ;  
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.  
Il n'est rien de moins ignoré ;  
Et, puisqu'il faut que je le die,  
Rien où l'on soit moins préparé.  
Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,  
Se plaignait à la Mort que précipitamment  
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,  
Sans qu'il eût fait son testament,

Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure  
 Au pied levé? dit-il ; attendez quelque peu :  
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;  
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;  
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.  
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !  
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;  
 Tu te plains sans raison de mon impatience :  
 Eh ! n'as-tu pas cet ans? Trouve-moi dans Paris  
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.  
 Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,  
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.  
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause  
 Du marcher et du mouvement,  
 Quand les esprits, le sentiment,  
 Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;  
 Toute chose pour toi semble être évanouie :  
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus ;  
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades :

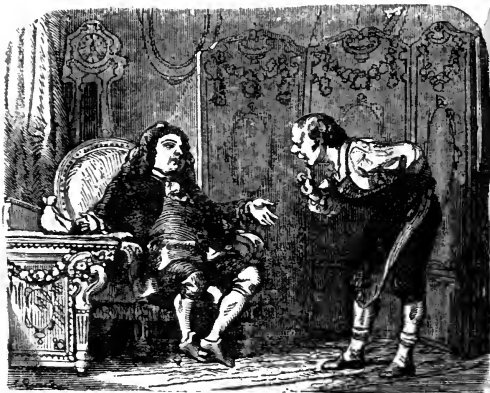
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la république

Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison ; je voudrais qu'à cet âge  
 On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,  
 Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :  
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?  
 Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;  
 Vois-les marcher, vois-les courir  
 A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,  
 Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.  
 J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :  
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.



LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir .  
 C'était merveille de le voir,  
 Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages<sup>1</sup> .  
 Plus content qu'aucun des sept sages.  
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,  
 Chantait peu, dormait moins encor :  
 C'était un homme de finance.  
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,  
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;  
 Et le financier se plaignait  
 Que les soins de la Providence  
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
 Comme le manger et le boire.  
 En son hôtel il fait venir  
 Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,  
 Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,

<sup>1</sup> Mot employé anciennement dans le sens de *roulades*.

Dit avec un ton de rieur

Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

J'attrape le bout de l'année ;

Chaque jour amène son pain. —

Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?

Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours

(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :

L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Le financier, riant de sa naïveté,

Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,

Pour vous en servir au besoin.

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avait, depuis plus de cent ans,

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre

L'argent, et sa joie à la fois.

Plus de chant : il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis :

Il eut pour hôtes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,

Si quelque chat faisait du bruit,

Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;

Et reprenez vos cent écus.

## III

## LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,

Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.

Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce  
Manda des médecins : il en est de tous arts.  
Médecins au lion viennent de toutes parts ;  
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites  
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.  
Le loup en fait sa cour, daube <sup>1</sup>, au coucher du roi,  
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure  
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,  
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;  
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :  
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé  
D'avoir différé cet hommage ;  
Mais j'étais en pèlerinage,  
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage  
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur  
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ;  
Le long âge en vous l'a détruite :  
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau  
Toute chaude et toute fumante :  
Le secret sans doute en est beau  
Pour la nature défaillante.  
Messire loup vous servira,  
S'il vous plaît, de robe de chambre.  
Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre  
Messire loup. Le monarque en soupa  
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;  
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :  
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.

<sup>1</sup> Mot qui équivaut à une locution actuellement en usage : *toquer sur quelqu'un, pour : médire de quelqu'un.*



Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :  
 Vous êtes dans une carrière  
 Où l'on ne se pardonne rien.

## IV

## LE POUVOIR DES FABLES

A M. DE BARILLON<sup>1</sup>

La qualité d'ambassadeur .  
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?  
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?  
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,  
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?  
 Vous avez bien d'autres affaires  
 A démêler que les débats  
 Du lapin et de la belette.  
 Lisez-les ; ne les lisez pas :  
 Mais empêchez qu'on ne nous mette  
 Toute l'Europe sur les bras.  
 Que de mille endroits de la terre  
 Il nous vienne des ennemis,  
 J'y consens ; mais que l'Angleterre  
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,  
 J'ai peine à digérer la chose.  
 N'est-il point encor temps que Louis se repose ?  
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las  
 De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose  
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?  
 Si votre esprit plein de souplesse,  
 Par éloquence et par adresse,  
 Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,  
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup  
 Pour un habitant du Parnasse.  
 Cependant faites-moi la grâce  
 De prendre en don ce peu d'encens :  
 Prenez en gré mes vœux ardents

<sup>1</sup> Ambassadeur en Angleterre.

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.  
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :  
Sur les éloges que l'envie  
Doit avouer qui vous sont dus  
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,  
Un orateur, voyant sa patrie en danger,  
Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,  
Voulant forcer les cœurs dans une république,  
Il parla fortement sur le commun salut.  
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut  
A ces figures violentes

Qui savent exciter les âmes les plus lentes :  
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put,  
Le vent emporta tout, personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles <sup>1</sup>,  
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;  
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter  
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.  
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.  
Cérès, commençait-il, faisait voyage un jour

Avec l'anguille et l'hirondelle :  
Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,  
Comme l'hirondelle en volant,  
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant  
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ! un prompt courroux  
L'anima d'abord contre vous.  
Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ;  
Et du péril qui le menace

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !  
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?  
A ce reproche l'assemblée,  
Par l'apologue réveillée,  
Se donne entière à l'orateur.  
Un trait de fable en eut l'honneur.

<sup>1</sup> Expression pittoresque qui désigne le peuple.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-même,  
 Au moment que je fais cette moralité,  
 Si Peau-d'Ane m'était conté <sup>1</sup>,  
 J'y prendrais un plaisir extrême.  
 Le monde est vieux, dit-on ; je le crois : cependant  
 Il le faut amuser encor comme un enfant.

## V

## L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,  
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes :  
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes  
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,  
 Et que le plus petit de la race mortelle,  
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,  
 Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,  
 Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.  
 Dans les plis de ses draps elle alla se loger.  
 Hercule, se dit-il, tu devrais bien purger  
 La terre de cette hydre au printemps revenue !  
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue  
 Tu n'en perdes la race afin de me venger !  
 Pour tuer une puce, il voulait obliger  
 Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

## VI

## LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret :  
 Le porter loin est difficile aux dames ;  
 Et je sais même sur ce fait  
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,  
 La nuit, étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?

<sup>1</sup> Allusion au conte de Perrault portant ce titre.



Je n'en puis plus ! on me déchire !  
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà  
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;  
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme neuve sur ce cas,  
Ainsi que sur mainte autre affaire,  
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;  
Mais ce serment s'évanouit  
Avec les ombres de la nuit.

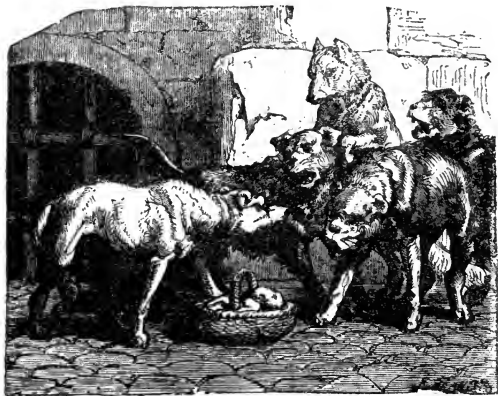
L'épouse, indiscrete et peu fine,  
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;  
Et de courir chez sa voisine :

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;  
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :  
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien  
D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère  
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.  
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle :  
 Elle va la répandre en plus de dix endroits :  
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.  
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère  
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :  
 Précaution peu nécessaire,  
 Car ce n'était plus un secret.  
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,  
 De bouche en bouche allait croissant,  
 Avant la fin de la journée  
 Ils se montaient à plus d'un cent.



## VII

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINÉ DE SON MAÎTRE

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,  
 Ni les mains à celle de l'or :  
 Peu de gens gardent un trésor  
 Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance au logis,  
S'était fait un collier du diné de son maître.  
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être

Quand il voyait un mets exquis ;

Mais enfin il l'était ; et, tous tant que nous sommes,  
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !

Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,  
Un matin passe, et veut lui prendre le diné.

Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie,  
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.

Grand combat, d'autres chiens arrivent :

Ils étaient de ceux-là qui vivent

Sur le public, et craignent peu les coups.

Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,

Et que la chair courait un danger manifeste,

Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :

Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :

Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier il vous happe un morceau,

Et chacun de tirer, le matin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;

Chacun d'eux eut une part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville

Où l'on met les deniers à la merci des gens.

Echevins, prévôt des marchands,

Tout fait sa main : le plus habile

Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps

De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.

Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,

Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,

On lui fait voir qu'il est un sot.

Il n'a pas de peine à se rendre :

C'est bientôt le premier à prendre.

## VIII

## LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les rieurs, et moi je les évite.  
 Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :  
 Dieu ne créa que pour les sots  
 Les méchants diseurs de bons mots.  
 J'en vais peut-être en une fable  
 Introduire un ; peut-être aussi  
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table  
 D'un financier, et n'avait en son coin  
 Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.  
 Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;  
 Et puis il feint, à la pareille <sup>1</sup>,  
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;  
 Cela suspendit les esprits.  
 Le rieur alors, d'un ton sage,  
 Dit qu'il craignait qu'un sien ami,  
 Pour les grandes Indes parti,  
 N'eût depuis un an fait naufrage.  
 Il s'en informait donc à ce menu fretin :  
 Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge  
 A savoir au vrai son destin ;  
 Les gros en sauraient davantage.  
 N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?  
 De dire si la compagnie  
 Prit goût à sa plaisanterie,  
 J'en doute ; mais enfin il les sut engager  
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire  
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus  
 Qui n'en étaient pas revenus,  
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus  
 Les anciens du vaste empire.

<sup>1</sup> A son tour.



## IX

### LE RAT ET L'HUITRE

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,  
Des lares paternels un jour se trouva souï.  
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,  
Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case :

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !  
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !  
La moindre taupinée était mont à ses yeux.  
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive  
En un certain canton où Téthys sur la rive  
Avait laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord  
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.  
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !  
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.  
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :  
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.  
D'un certain magister le rat tenait ces choses,



Et les disait à travers champs <sup>1</sup>,  
 N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,  
 Se font savants jusques aux dents.  
 Parmi tant d'huitres toutes closes,  
 Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,  
 Par un doux zéphyr réjouie,  
 Humait l'air, respirait, était épanouie,  
 Planche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.  
 D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille :  
 Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !  
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,  
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.  
 Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,  
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,  
 Se sent pris comme aux laes ; car l'huitre tout d'un coup  
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

Nous y voyons premièrement  
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience  
 Sont, aux moindres objets frappés d'étonnement ;  
 Et puis nous y pouvons apprendre  
 Que tel est pris qui croyait prendre.

## X

## L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain ours montagnard, ours à demi léché,  
 Confiné par le Sort dans un bois solitaire,  
 Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.  
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire  
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.  
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;  
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.  
 Nul animal n'avait affaire  
 Dans les lieux que l'ours habitait ;  
 Si bien que, tout ours qu'il était,

<sup>1</sup> Sans en comprendre la valeur.



Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.  
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,  
Non loin de là certain vieillard  
S'ennuyait aussi de sa part.  
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore ;  
Il l'était de Pomone encore.  
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parini  
Quelque doux et discret ami.  
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :  
De façon que, lassé de vivre  
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,  
Va chercher compagnie, et se met en campagne.  
L'ours, porté d'un même dessein,  
Venait de quitter sa montagne,  
Tous deux, par un cas surprenant,  
Se rencontrent en un tournant.  
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?  
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire  
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.  
L'ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,  
 Vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire  
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,  
 J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas  
 De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;  
 Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte ; et d'aller.  
 Les voilà bons amis avant que d'arriver :  
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,  
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,  
 Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,  
 L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.  
 L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;

Faisait son principal métier  
 D'être bon émoucheur, écartait du visage  
 De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,  
 Sur le bout de son nez une allant se placer  
 Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.  
 Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.  
 Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur  
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,  
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;  
 Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,  
 Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;  
 Mieux vaudrait un sage ennemi.

## XI

### LES DEUX AMIS

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :  
 L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.  
 Les amis de ce pays-là  
 Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,  
 Et mettait à profit l'absence du soleil,  
 Un de nos deux amis sort du lit en alarme,  
 Il court chez son intime, éveille les valets ;  
 Morphée avait touché le seuil de ce palais.  
 L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,  
 Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu  
 De courir quand on dort ; vous me paraissez homme  
 A mieux user du temps destiné pour le somme :  
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?  
 En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
 J'ai mon épée ; allons. Vous ennuyez-vous point  
 De coucher toujours seul ? une esclave assez belle  
 Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?  
 Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
     Je vous rends grâce de ce zèle.  
 Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;  
 J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.  
     Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?  
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
 Qu'un ami véritable est une douce chose !  
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
     Il vous épargne la pudeur  
     De les lui découvrir vous-même :  
 Un songe, un rien, tout lui fait peur  
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

## XII

## LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,  
 Montés sur même char, s'en allaient à la foire.  
 Leur divertissement ne les y portait pas :  
 On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire.  
     Le charton<sup>1</sup> n'avait pas dessein

<sup>1</sup> Vieux mot qui signifie *charretier*.



De les mener voir Tabarin <sup>4</sup>.

Dom pourceau criait en chemin

Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :

C'était une clameur à rendre les gens sourds.

Les autres animaux, créatures plus douces,

Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyaient nul mal à craindre.

Le charbon dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?

Tu nous étourdis tous ; que ne te tiens-tu coi ?

Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,

Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :

Regarde ce mouton : a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. — Il est un sot,

Repartit le cochon ; s'il savait son affaire,

Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;

Et cette autre personne honnête

Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,

<sup>4</sup> Bouffon célèbre qui vivait au commencement du dix-septième siècle.

La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :  
 Je ne sais pas s'ils ont raison ;  
 Mais quant à moi, qui ne suis bon  
 Qu'à manger, ma mort est certaine.  
 Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage.  
 Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,  
 La plainte ni la peur ne changent le destin ;  
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

## XIII

TIRCIS ET AMARANTE

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY<sup>1</sup>

J'avais Ésope quitté  
 Pour être tout à Boccace ;  
 Mais une divinité  
 Veut revoir sur le Parnasse  
 Des fables de ma façon.  
 Or, d'aller lui dire : Non,  
 Sans quelque valable excuse,  
 Ce n'est pas comme on en use  
 Avec des Divinités,  
 Surtout quand ce sont de celles  
 Que la qualité de Belles  
 Fait reines des volontés.  
 Car, afin que l'on le sache,  
 C'est Sillery qui s'attache  
 A vouloir que, de nouveau,  
 Sire loup, sire corbeau,  
 Chez moi se parlent en rime.  
 Qui dit Sillery dit tout :  
 Peu de gens en leur estime  
 Lui refusent le haut bout ;  
 Comment le pourrait-on faire ?

<sup>1</sup> Gabrielle-Françoise Brulard de Sillery, nièce du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*.

Pour venir à notre affaire,  
 Mes contes, à son avis,  
 Sont obscurs ; les beaux esprits  
 N'entendent pas toute chose.  
 Faisons donc quelques récits  
 Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers ; et puis nous rimerons  
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :  
 Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal  
 Qui nous plaît et qui nous enchante,  
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !  
 Souffrez qu'on vous le communique ;  
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :  
 Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique  
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?

Amarante aussitôt réplique :  
 Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —  
 L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques  
 A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —  
 Des peines près de qui le plaisir des monarques  
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît  
 Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage,  
 Ce n'est pas soi qu'on voit : on ne voit qu'une image  
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :  
 Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village  
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :  
 On soupire à son souvenir ;  
 On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;  
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.

Amarante dit à l'instant :  
 Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !  
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.

Tircis à son but croyait être,  
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant.  
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,  
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,  
Et qui font le marché d'autrui.

## XIV

## LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut ;  
Aussitôt chacun accourut  
Pour s'acquitter envers le prince  
De certains compliments de consolation,  
Qui sont surcroît d'affliction.  
Il fit avertir sa province  
Que les obsèques se feraient  
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient  
Pour régler la cérémonie  
Et pour placer la compagnie.  
Jugez si chacun s'y trouva.  
Le prince aux cris s'abandonna,  
Et tout son antre en résonna :  
Les lions n'ont point d'autre temple.  
On entendit, à son exemple,  
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,  
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
Sont ce qu'il plait au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le paraître.  
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
On dirait qu'un esprit anime mille corps :  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,  
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?  
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis  
Etranglé sa femme et son fils.



Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
Et soutint qu'il l'avait vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon,  
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;  
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.  
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,  
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !  
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes  
Nos sacrés ongles ! Venez, loups,  
Vengez la reine ; immolez, tous,  
Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs  
Est passé ; la douleur est ici superflue.  
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,  
Tout près d'ici m'est apparue ;  
Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,  
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.  
Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,  
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.  
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.  
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,  
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !  
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,  
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :  
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,  
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

## XV

## LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France :  
On y fait l'homme d'importance,  
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.  
C'est proprement le mal françois :  
La sotte vanité nous est particulière.  
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :



Leur orgueil me semble, en un mot,  
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.  
Donnons quelque image du nôtre,  
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant  
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent  
De la bête de haut parage,  
Qui marchait à gros équipage.  
Sur l'animal à triple étage  
Une sultane de renom,  
Son chien, son chat et sa guenon,  
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,  
S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens  
Fussent touchés de voir cette pesante masse :  
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place  
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !  
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?  
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?  
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les éléphants.  
 Il en aurait dit davantage ;  
 Mais le chat, sortant de sa cage,  
 Lui fit voir en moins d'un instant  
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

## XVI

## L'HOROSCOPE

On rencontre sa destinée  
 Souvent pas des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée  
 Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter  
 Sur le sort de sa géniture  
 Les diseurs de bonne aventure.  
 Un de ces gens lui dit que des lions surtout  
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;  
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.  
 Le père, pour venir à bout,  
 D'une précaution sur qui roulait la vie  
 De celui qu'il aimait, défendit que jamais  
 On lui laissât passer le seuil de son palais.  
 Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,  
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,  
 Sauter, courir, se promener.  
 Quand il fut en l'âge où la chasse  
 Plait le plus aux jeunes esprits,  
 Cet exercice avec mépris  
 Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,  
 Propos, conseil, enseignement,  
 Rien ne change un tempérament.  
 Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,  
 A peine se sentit des bouillons d'un tel âge  
 Qu'il soupira pour ce plaisir.  
 Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.  
 Il savait le sujet des fatales défenses ;  
 Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondait partout en tableaux,  
Et que la laine et les pinceaux  
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,  
En cet endroit des animaux,  
En cet autre des personnages,  
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :  
Ah, monstre ! cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre  
Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre  
Aux transports violents de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.  
Sous la tapisserie un clou se rencontra :  
Ce clou le blesse ; il pénétra  
Jusqu'aux ressorts de l'âme, et cette chère tête,  
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,  
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuit au poète Eschyle.

Quelque devin le menaça, dit-on,  
De la chute d'une maison.  
Aussitôt il quitta la ville,  
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux  
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,  
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,  
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,  
Étant de cheveux dépourvue,  
Laissa tomber sa proie afin de la casser :  
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte  
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux  
Que craint celui qui le consulte ;  
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.  
Je ne crois point que la Nature  
Se soit lié les mains, et nous les lie encore  
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :  
Il dépend d'une conjoncture  
De lieux, de personnes, de temps ;  
Non des conjonctions de tous ces charlatans.  
Ce berger et ce roi sont sous même planète ;

L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.

Jupiter <sup>1</sup> le voulait ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.

D'où vient donc que son influence

Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?

Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?

Comment percer des airs la campagne profonde ?

Percer Mars, le Soleil et des vides sans fin ?

Un atome la peut détourner en chemin :

Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?

L'état où nous voyons l'Europe

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :

Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.

L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur faiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?

Notre sort en dépend : sa course entresuivie

Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;

Et ces gens veulent au compas

Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,

N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,

Il peut frapper au but une fois entre mille ;

Ce sont des effets du hasard.

## XVII

### L'ÂNE ET LE CHIEN

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

L'âne un jour pourtant s'en moqua ;

Et ne sais comme il y manqua,

Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du chien,

<sup>1</sup> Planète de ce nom.



Gravement, sans songer à rien ;  
Tous deux suivis d'un commun maître.  
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :  
Il était alors dans un pré  
Dont l'herbe était fort à son gré.  
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure  
Il ne faut pas toujours être si délicat ;  
Rarement un festin demeure.  
Notre baudet s'en sut enfin  
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,  
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :  
Je prendrai mon diné dans le panier au pain.  
Point de réponse ; mot <sup>1</sup> : le roussin d'Arcadie  
Craignit qu'en perdant un moment  
Il ne perdît un coup de dent.  
Il fit longtemps la sourde oreille.  
Enfin il répondit : Ami, je te conseille  
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;  
Car il te donnera sans faute à son réveil ;  
Ta portion accoutumée :

<sup>1</sup> Pas un mot .

Il ne saurait tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup

Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.

L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;

Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :

On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,

Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.



# XVIII

## LE BASSA ET LE MARCHAND

Un marchand grec en certaine contrée  
Faisait trafic. Un bassa<sup>1</sup> l'appuyait ;

Un pacha.

De quoi le Grec en bassa le payait,  
Non en marchand : tant c'est chère denrée  
Qu'un protecteur ! celui-ci coûtait tant  
Que notre Grec s'allait partout plaignant.  
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,  
Lui vont offrir leur support en commun.  
Eux trois voulaient moins de reconnaissance  
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.  
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;  
Et le bassa du tout est averti :  
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,  
A ces gens-là quelque méchant parti,  
Les prévenant, les chargeant d'un message  
Pour Mahomet, droit en son paradis,  
Et sans tarder ; sinon ces gens unis  
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde  
Il a des gens tout prêts pour le venger :  
Quelque poison l'enverra protéger  
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.  
Sur cet avis le Turc se comporta  
Comme Alexandre, et, plein de confiance,  
Chez le marchand tout droit il s'en alla,  
Se mit à table. On vit tant d'assurance  
En ses discours et dans tout son maintien,  
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.  
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;  
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;  
Mais je te crois un trop homme de bien :  
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.  
Je n'en dis pas là-dessus davantage.  
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,  
Écoute-moi : sans tant de dialogue  
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,  
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien et son troupeau.  
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire  
D'un dogue de qui l'ordinaire



Était un pain entier. Il fallait bien et beau  
 Donner cet animal au seigneur du village.  
 Lui, berger, pour plus de ménage,  
 Aurait deux ou trois mâtimeaux,  
 Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux  
 Bien mieux que cette bête seule.  
 Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas  
 Qu'il avait aussi triple gueule  
 Quand les loups livraient des combats.  
 Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille  
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.  
 Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras  
 Du choix de semblable canaille.  
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.  
 Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces  
 Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi  
 S'abandonner à quelque puissant roi  
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

## XIX

## L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux bourgeois d'une ville  
 S'émut jadis un différend :  
 L'un était pauvre, mais habile,  
 L'autre riche, mais ignorant.  
 Celui-ci sur son concurrent  
 Voulait emporter l'avantage ;  
 Prétendait que tout homme sage  
 Était tenu de l'honorer.  
 C'était tout homme sot : car pourquoi révéler  
 Des biens dépourvus de mérite ?  
 La raison m'en semble petite.  
 Mon ami, disait-il souvent  
 Au savant,  
 Vous vous croyez considérable ;  
 Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment?  
Ils sont toujours logés à la troisième chambre <sup>1</sup>,  
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,  
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire  
De gens qui ne dépensent rien !  
Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.  
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe  
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,  
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez  
A messieurs les gens de finance  
De mauvais livres bien payés.  
Ces mots remplis d'impertinence  
Eurent le sort qu'ils méritaient.

L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.  
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.  
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :  
L'un et l'autre quitta sa ville.  
L'ignorant resta sans asile :  
Il reçut partout des mépris ;  
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.  
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.

## XX

## JUPITER ET LE TONNERRE

Jupiter, voyant nos fautes,  
Dit un jour du haut des airs :  
Remplissons de nouveaux hôtes  
Les cantons de l'univers  
Habités par cette race  
Qui m'importune et me lasse.  
Va-t'en, Mercure, aux enfers :  
Amène-moi la Furie  
La plus cruelle des trois.

<sup>1</sup> Au troisième étage.

Race que j'ai trop chérie,  
Tu périras cette fois !  
Jupiter ne tarda guère  
À modérer son transport.  
O vous, rois, qu'il voulut faire  
Arbitres de notre sort,  
Laissez, entre la colère  
Et l'orage qui la suit,  
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,  
Et la langue a des douceurs,  
Alla voir les noires sœurs.  
À Tisiphone et Mégère  
Il préféra, ce dit-on,  
L'impitoyable Alecton.  
Ce choix la rendit si fière  
Qu'elle jura par Pluton  
Que toute l'engeance humaine  
Serait bientôt du domaine  
Des déités de là-bas.  
Jupiter n'approuva pas  
Le serment de l'Euménide.  
Il la renvoie ; et pourtant  
Il lance un foudre à l'instant  
Sur certain peuple perfide.  
Le tonnerre ayant pour guide  
Le père même de ceux  
Qu'il menaçait de ses feux,  
Se contenta de leur crainte ;  
Il n'embrassa que l'enceinte  
D'un désert inhabité ;  
Tout père frappe à côté.  
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance  
Prit sur pied cette indulgence.  
Tout l'Olympe s'en plaint ;  
Et l'assembleur de nuages<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Jupiter.

Jura le Styx, et promit  
 De former d'autres orages :  
 Ils seraient sûrs. On sourit ;  
 On lui dit qu'il était père,  
 Et qu'il laissât pour le mieux  
 A quelqu'un des autres dieux  
 D'autres tonnerres à faire.  
 Vulcain entreprit l'affaire.  
 Ce dieu remplit ses fourneaux  
 De deux sortes de carreaux <sup>1</sup> :  
 L'un jamais ne se fourvoie ;  
 Et c'est celui que toujours  
 L'Olympe en corps nous envoie ;  
 L'autre s'écarte en son cours :  
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;  
 Bien souvent même il se perd ;  
 Et ce dernier en sa route  
 Nous vient du seul Jupiter.

## XXI

## LE FAUCON ET LE CHAPON

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;  
 Ne vous pressez donc nullement :  
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,  
 Que le chien de Jean de Nivelle <sup>2</sup>.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,  
 Était sommé de comparaître  
 Par devant les lares du maître.  
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer,  
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose :  
 Petit, petit, petit ! mais loin de s'y fier,  
 Le Normand et demi <sup>3</sup> laissait les gens crier.

<sup>1</sup> Flèches à fer triangulaire.

<sup>2</sup> Allusion au proverbe qui dit : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.*

<sup>3</sup> Le denier du Maine valait moitié plus que le denier de Normandie ; de là l'origine du quolibet employé par la Fontaine et dont on trouve les analogues dans les diverses provinces de France.

Serviteur, disait-il, votre appât est grossier :

On ne m'y tient pas, et pour cause.

Cependant un faucon, sur sa perche, voyait

Notre Manseau qui s'enfuyait.

Les chapons ont en nous fort peu de confiance,

Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,

Devait le lendemain être d'un grand soupé,

Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille

Se serait passée aisément.

L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement

Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.

Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre?

Il t'attend : es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,

Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire?

Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?

Reviendrais-tu pour cet appeau?

Laisse-moi fuir ; cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler

Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

Si tu voyais mettre à la broche

Tous les jours autant de faucons

Que j'y vois mettre de chapons,

Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

## XXII

## LE CHAT ET LE RAT

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,

Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,

Dame belette au long corsage,

Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.

Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin

L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêche qu'il ne voie  
Le filet : il y tombe, en danger de mourir :  
Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir :  
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;  
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : Cher ami,  
Les marques de ta bienveillance  
Sont communes en mon endroit ;  
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance  
M'a fait tomber. C'est à bon droit  
Que seul entre les tiens, par amour singulière,  
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.  
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.

J'allais leur faire ma prière,  
Comme tout dévot chat en use les matins.  
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;  
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je ? reprit le rat.  
Je jure éternelle alliance  
Avec toi, repartit le chat.

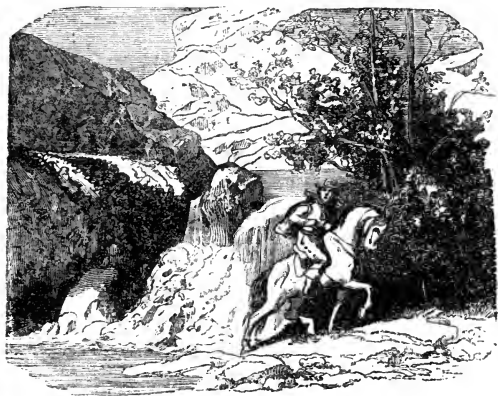
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :  
Envers et contre tous je te protégerai ;

Et la belette mangerai,  
Avec l'époux de la chouette :  
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !  
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.  
La belette était près du trou.  
Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.  
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.  
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte  
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant  
Qu'il détache enfin l'hypocrite.

L'homme paraît en cet instant :  
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.  
A quelque temps de là, notre chat vit de loin  
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :  
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin

Me fait injure : tu regardes  
 Comme ennemi ton allié.  
 Penses-tu que j'aie oublié  
 Qu'après Dieu je te dois la vie !  
 Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie  
 Ton naturel ? Aucun traité  
 Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?  
 S'assure-t-on sur l'alliance  
 Qu'a faite la nécessité ?



## XXIII

## LE TORRENT ET LA RIVIÈRE

Avec grand bruit et grand fracas  
 Un torrent tombait des montagnes :  
 Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;  
 Il faisait trembler les campagnes.  
 Nul voyageur n'osait passer  
 Une barrière si puissante :  
 Un seul vit des volcurs ; et, se sentant presser,

Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.  
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :  
     Notre homme enfin n'eut que la peur.  
     Ce succès lui donnant courage,  
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,  
     Il rencontra sur son passage  
     Une rivière dont le cours,  
 Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,  
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :  
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.  
     Il entre ; et son cheval le met  
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :  
     Tous deux au Styx allèrent boire ;  
     Tous deux, à nager malheureux,  
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,  
     Bien d'autres fleuves que les nôtres.  
  
 Les gens sans bruit sont dangereux ;  
 Il n'en est pas ainsi des autres.

## XXIV

## L'ÉDUCATION

Laridon et César, frères dont l'origine  
 Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,  
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,  
 Hantaient l'un les forêts, et l'autre la cuisine.  
 Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;  
     Mais la diverse nourriture <sup>1</sup>  
 Fortifiant en l'un cette heureuse nature,  
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton  
     Nomma celui-ci Laridon.  
 Son frère, ayant couru mainte haute aventure,  
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,  
 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.  
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse  
 Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.

<sup>1</sup> Ce mot était autrefois synonyme d'alimentation et d'éducation.



Laridon, négligé, témoignait sa tendresse  
A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches par lui rendus communs en France

Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,

Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :

Le peu de soins, le temps, tout fait qu'on dégénère,

Faute de cultiver la nature et ses dons,

Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

## XXV

## LES DEUX CHIENS ET L'ÂNE MORT

Les vertus devraient être sœurs,

Ainsi que les vices sont frères.

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,

Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :

J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,

Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit

Toutes en un sujet éminemment placées

Se tenir par la main sans être dispersées.

L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais

Parmi les animaux, le chien se pique d'être [froid.

Soigneux et fidèle à son maître ;

Mais il est sot, il est gourmand ;

Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,

Virent un âne mort qui flottait sur les ondes,

Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.

Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :

Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes :

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?

Eh ! qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.

Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;

Et de plus il nous faut nager contre le vent.

Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée  
 En viendra bien à bout : ce corps demeurera  
 Bientôt à sec ; et ce sera  
 Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,  
 Et puis la vie ; ils firent tant  
 Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,  
 L'impossibilité disparaît à son âme.

Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,  
 S'outrant<sup>2</sup> pour acquérir des biens ou de la gloire !

Si j'arrondissais mes États !

Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !

Tout cela, c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit

Il faudrait quatre corps : encor, loin d'y suffire,

A mi-chemin je crois que tous demeureraient :

Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient

Mettre à fin ce qu'un seul désire.

## XXVI

### DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !  
 Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,  
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,  
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.

Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.

L'erreur alla si loin qu'Abdère députa

Vers Hippocrate, et l'invita,

<sup>1</sup> S'excédant.

Par lettres et par ambassade,  
 A venir rétablir la raison du malade.  
 Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,  
 Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.  
 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.  
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :  
 Peut-être même ils sont remplis  
 De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,  
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;  
 Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,  
 Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.  
 Un temps fut qu'il savait accorder les débats :  
 Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.  
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;  
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie  
 Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps  
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens  
 Cherchait, dans l'homme et dans la bête,  
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.  
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,  
 Les labyrinthes d'un cerveau  
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,  
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,  
 Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :  
 Le sage est ménager du temps et des paroles.  
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,  
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,  
 Ils tombèrent sur la morale.  
 Il n'est pas besoin que j'étale  
 Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit  
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.  
 En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu,  
Que sa voix est la voix de Dieu?

## XXVII

## LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux  
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,  
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage !  
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?  
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,  
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?  
Ilâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.  
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :  
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain. —  
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :  
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable  
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.  
Un faon de biche passe, et le voilà soudain  
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.  
La proie était honnête, un daim avec un faon ;  
Tout modeste chasseur en eût été content :  
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,  
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.  
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux  
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale  
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.  
De la force du coup pourtant il s'abattit.  
C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit  
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.  
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer  
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;  
Surcroit chétif aux autres têtes :  
De son arc toutefois il bande les ressorts.  
Le sanglier rappelant les restes de sa vie,

Vient à lui, le découd<sup>1</sup>, meurt vengé sur son corps ;  
Et la perdrix le remercie.

Ce'te part du récit s'adresse au convoiteux :  
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :  
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.  
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant  
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :  
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,  
Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant  
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite  
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez,

En disant ces mots, il se jette  
Sur l'arc qui se détend et fait de la sagette<sup>2</sup>  
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;  
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :  
La convoitise perdit l'un ;  
L'autre périt par l'avarice.

<sup>1</sup> Le déchire avec ses défenses.

<sup>2</sup> Flèche.

# LIVRE NEUVIÈME

---

## I

### LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

Grâce aux filles de mémoire,  
J'ai chanté des animaux ;  
Peut-être d'autres héros  
M'auraient acquis moins de gloire.  
Le loup, en langue des dieux,  
Parle au chien dans mes ouvrages :  
Les bêtes, à qui mieux mieux,  
Y font divers personnages,  
Les uns fous, les autres sages ;  
De telle sorte pourtant  
Que les fous vont l'emportant :  
La mesure en est plus pleine.  
Je mets aussi sur la scène  
Des trompeurs, des scélérats,  
Des tyrans et des ingrats,  
Mainte imprudente pécore,  
Force sots, force flatteurs ;  
Je pourrais y joindre encore  
Des légions de menteurs :  
Tout homme ment, dit le sage.  
S'il n'y mettait seulement  
Que les gens du bas étage,

On pourrait aucunement  
 Souffrir ce défaut aux hommes ;  
 Mais que tous, tant que nous sommes,  
 Nous mentionns, grand et petit,  
 Si quelque autre l'avait dit,  
 Je soutiendrais le contraire.  
 Et même qui mentirait  
 Comme Ésope et comme Homère  
 Un vrai menteur ne serait :  
 Le doux charme de maint songe  
 Par leur bel art inventé  
 Sous les habits du mensonge  
 Nous offre la vérité.  
 L'un et l'autre a fait un livre  
 Que je tiens digne de vivre  
 Sans fin, et plus, s'il se peut.  
 Comme eux ne ment pas qui veut :  
 Mais mentir comme sut faire  
 Un certain dépositaire,  
 Payé par son propre mot,  
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,  
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,  
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.  
 Mon fer? dit-il quand il fut de retour. —  
 Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire  
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.  
 J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire? un grenier  
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire  
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.  
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant  
 Du perfide voisin, puis à souper convie  
 Le père, qui s'excuse et lui dit en pleurant :  
 Dispensez-moi, je vous supplie ;  
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.  
 J'aimais un fils plus que ma vie :

Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus !  
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.  
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,  
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;  
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.  
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie  
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie :  
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.  
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :  
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;  
Et ne vois rien qui vous oblige  
D'en douter un moment après ce que je dis.  
Faut-il que vous trouviez étrange  
Que les chats-huants d'un pays  
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,  
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?  
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :  
Il rendit le fer au marchand,  
Qui lui rendit sa géniture<sup>1</sup>.

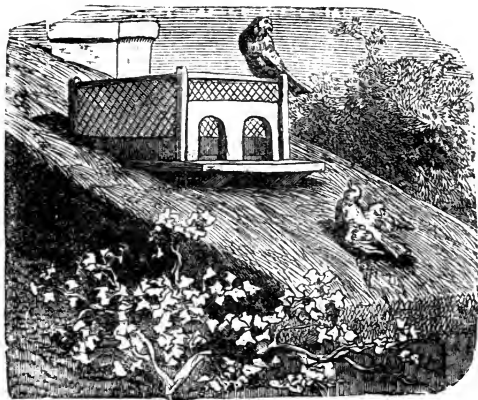
Même dispute advint entre deux voyageurs.

L'un d'eux était de ces conteurs  
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;  
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,  
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.  
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :  
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.  
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.  
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;  
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.  
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur  
De vouloir, par raison, combattre son erreur :  
Enchérir est plus court sans s'échauffer la bile.

<sup>1</sup> Son fils.





## II

### LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous quitter votre frère ?

L'absence est le plus grand des maux :

Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,

Changent un peu votre courage.

Encor, si la saison s'avanceit davantage !

Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau

Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau,

Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon gîte, et le reste ?

Ce discours ébranla le cœur  
De notre imprudent voyageur :  
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète  
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;  
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :  
Je reviendrai dans peu conter de point en point  
Mes aventures à mon frère ;  
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère  
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint  
Vous sera d'un plaisir extrême.  
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :  
Vous y croirez être vous-même.  
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.  
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage  
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.  
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.  
L'air devenu serein, il part tout morfondu,  
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;  
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,  
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;  
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs  
Les menteurs et traîtres appâts.  
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,  
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :  
Quelque plume y périt ; et le pis du destin  
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle  
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle  
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,  
Semblait un forçat échappé.  
Le vautour s'en allait le lier<sup>1</sup>, quand des nues  
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.  
Le pigeon profita du conflit des voleurs,  
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,  
Crut pour ce coup que ses malheurs  
Finiraient par cette aventure ;

<sup>1</sup> Terme de fauconnerie pour indiquer l'action de l'oiseau de proie saisissant sa victime.

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)  
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,

Trainant l'aile et tirant le pied,

Demi-morte et demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien, que mal, elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger

De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau ;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste,

Changé les bois, changé les lieux

Honorés par les pas, éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas ! quand reviendront de semblables moments !

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

# III

## LE SINGE ET LE LÉOPARD

Le singe avec le léopard

Gagnaient de l'argent à la foire.

Ils affichaient chacun à part.

L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire  
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;

Et si je meurs, il veut avoir

Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,

Pleine de taches, marquetée,

Et vergetée, et mouchetée !

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.

Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit

Le singe, de sa part, disait : Venez, de grâce ;

Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin léopard l'a sur soi seulement ;

Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,

Cousin et gendre de Bertrand,

Singe du pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux<sup>1</sup>, exprès pour vous parler ;

Car il parle : on l'entend ; il sait danser, baller,

Faire des tours de toute sorte,

Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :

Non, messieurs : pour un sou ; si vous n'êtes contents,

Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit

Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :

L'une fournit toujours des choses agréables ;

L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.

Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,

N'ont que l'habit pour tous talents.

#### IV

##### LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve

En tout cet univers, et l'aller parcourant,

Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige est menue :

<sup>1</sup> Locution proverbiale qui signifie : *arriver en grand équipage.*



A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Eh parbleu ! je l'aurais pendue

A l'un des chênes que voilà ;

C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton curé ;

Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,

Le gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme :

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ;

Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,

Il trouve encor le gland pris aux poils du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage.

Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc  
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,  
Et que ce gland eût été gourde ?  
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;  
J'en vois bien à présent la cause.

En louant Dieu de toute chose  
Garo retourne à la maison.

## V

## L'ÉCOLIER, LE PÉDANT ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN

Certain enfant qui sentait son collège,  
Doublement sot et doublement fripon  
Par le jeune âge et par le privilège  
Qu'ont les pédants de gâter la raison,  
Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,  
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,  
Des plus beaux dons que nous offre Pomone  
Avait la fleur, les autres le rebut.  
Chaque saison apportait son tribut ;  
Car au printemps il jouissait encore  
Des plus beaux dons que nous présente Flore.  
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,  
Qui, grimpant sans égards sur un arbre fruitier,  
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,  
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :  
Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin  
Que le possesseur du jardin  
Envoya faire plainte au maître de la classe.  
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :  
Voilà le verger plein de gens  
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,  
Accrut le mal en amenant  
Cette jeunesse mal instruite :  
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment  
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite  
Se souvint à jamais comme d'une leçon.  
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance  
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence

Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;

Et ne sais bête au monde pire

Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,  
Ne me plairait aucunement.

## VI

## LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre était si beau  
Qu'un statuaire en fit l'emplette,  
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?  
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux  
Qu'il ait en sa main un tonnerre.  
Tremblez, humains ! faites des vœux :  
Voilà le maître de la terre !

L'artisan exprima si bien  
Le caractère de l'idole  
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien  
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier  
Eut à peine achevé l'image,  
Qu'on le vit frémir le premier,  
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur  
Le poëte autrefois n'en dut guère<sup>1</sup>,  
Des dieux dont il fut l'inventeur  
Craignant la haine et la colère,

<sup>1</sup> Ne le céda pas.

Il était enfant en ceci ;  
 Les enfants n'ont l'âme occupée  
 Que du continuel souci  
 Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :  
 De cette source est descendue  
 L'erreur païenne, qui se vit  
 Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment  
 Les intérêts de leur chimère :  
 Pygmalion devint amant  
 De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,  
 Autant qu'il peut, ses propres songes :  
 L'homme est de glace aux vérités,  
 Il est de feu pour les mensonges.

## VII

## LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :  
 Je ne l'eusse pas ramassée  
 Mais un bramin<sup>1</sup> le fit : je le crois aisément ;  
 Chaque pays a sa pensée.  
 La souris était fort froissée.  
 De cette sorte de prochain  
 Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin  
 Le traite en frère. Ils ont en tête  
 Que notre âme, au sortir d'un roi,  
 Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête  
 Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.  
 Pythagore chez eux a puisé ce mystère.  
 Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire  
 De prier un sorcier qu'il logeât la souris  
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.

<sup>1</sup> Prêtre de Brahma.



Le sorcier en fit une fille  
 De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille  
 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté  
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.  
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux  
 De l'honneur d'être votre époux.

En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,

C'est toi qui seras notre gendre.

Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits,

Je vous conseille de le prendre.

Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent

Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;

Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

Le bramin fâché s'écria :

O vent donc, puisque vent y a,

Viens dans les bras de notre belle !

Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.

L'éteuf<sup>4</sup> passant à celui-là.

Il le renvoie et dit : J'aurais une querelle

Avec le rat ; et l'offenser

Ce serait être fou, lui qui peut me percer.

Au mot de rat, la demoiselle

Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.

Un rat ! un rat : c'est de ces coups

Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.

Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable  
 Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,  
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :  
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable

<sup>4</sup> La balle.

En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant  
 Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.  
 Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,  
     La belle au chat, le chat au chien,  
     Le chien au loup. Par le moyen  
     De cet argument circulaire,  
 Pilpay, jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;  
 Le Soleil eût joui de la jeune beauté.  
 Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :  
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose  
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.  
 Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;  
     Car il faut, selon son système,  
 Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun  
 Aille puiser son âme en un trésor commun :  
     Toutes sont donc de même trempe ;  
     Mais, agissant diversement  
     Selon l'organe seulement,  
     L'une s'élève, et l'autre rampe.  
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé  
     Ne put obliger son hôtesse  
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.

    Tout débattu, tout bien pesé,  
 Les âmes des souris et les âmes des belles  
     Sont très-différentes entre elles ;  
 Il en faut revenir toujours à son destin,  
 C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :  
     Parlez au diable, employez la magie,  
 Vous ne détournerez nul être de sa fin.

## VIII

## LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :  
 Je ne te puis donner un plus sage conseil.  
     Il n'est enseignement pareil  
 A celui-là de fuir une tête éventée.  
     On en voit souvent dans les cours :

Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours  
 Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol allait criant par tous les carrefours  
 Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules  
 De courir à l'achat : chacun fut diligent.

On essayait force grimaces ;

Puis on avait pour son argent,

Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.

La plupart s'en fâchaient : mais que leur servait-il ?

C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

Avec son soufflet et son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage

Qui, sans hésiter davantage,

Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,

Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs

De quelque semblable caressé.

Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la sagesse.

## IX

### L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent

Une huitre que le flot y venait d'apporter :

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;

A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissait déjà pour amasser<sup>1</sup> la proie ;

L'autre le pousse et dit : Il est bon de savoir

<sup>1</sup> Ramasser.



Qui de nous en aura la joie.  
Celui qui le premier a pu l'apercevoir  
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.  
Si par là l'on juge l'affaire,  
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.  
Je ne l'ai pas mauvais aussi,  
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.  
Ilé bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.  
Pendant tout ce bel incident,  
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.  
Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre et la gruge,  
Nos deux messieurs le regardant.  
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :  
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,  
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.  
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;  
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :  
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,  
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ne leur laisse rien.

## X

## LE LOUP ET LE CHIEN MAÎTRE

Autrefois carpillon fretin  
 Ent beau prêcher, il eut beau dire,  
 On le mit dans la poêle à frire.

Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,  
 Sous espoir de grosse aventure,  
 Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison, Carpillon n'eut pas tort :  
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie  
 Ce que j'avancai lors<sup>1</sup> de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,  
 Trouvant un chien hors du village,

S'en allait l'emporter. Le chien représenta  
 Sa maigreur : Jà<sup>2</sup> ne plaise à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là :

Attendez : mon maître marie

Sa fille unique, et vous jugez

Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.

Le loup le croit, le loup le laisse.

Le loup, quelques jours écoulés,

Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;  
 Mais le drôle était au logis.

Il dit au loup par un treillis :

Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,  
 Le portier du logis et moi,

Nous serons tout à l'heure à toi.

Ce portier du logis était un chien énorme,  
 Expédiant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,  
 Dit-il. Et de courir : il était fort agile ;

Mais il n'était pas fort habile.

Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

<sup>1</sup> Alors.

<sup>2</sup> Déjà.

## XI

## RIEN DE TROP

Je ne vois point de créature  
Se comporter modérément.  
Il est certain tempérament  
Que le maître de la nature  
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :  
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.  
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,  
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :  
En superfluités s'épandant d'ordinaire,  
Et poussant trop abondamment,  
Il ôte à son fruit l'aliment.  
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !  
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons  
De retrancher l'excès des prodigues moissons.  
Tout au travers ils se jetèrent,  
Gâtèrent tout et tout broutèrent ;  
Tant que le ciel permit aux loups  
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;  
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.  
Puis le ciel permit aux humains  
De punir ces derniers : les humains abusèrent,  
A leur tour, des ordres divins.  
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente  
A se porter dedans l'excès.  
Il faudrait faire le procès  
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante  
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point  
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point.

## XII

## LE CIERGE

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.  
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont Hymette <sup>1</sup>, et se gorger  
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.  
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel  
 Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,  
 Ou, pour dire en français la chose,  
 Après que les ruches sans miel  
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;  
 Maint cierge aussi fut façonné.  
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie  
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie,  
 Et, nouvel Empédocle <sup>2</sup> aux flammes condamné  
 Par sa propre et pure folie,  
 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :  
 Ce cierge ne savait grain de philosophie.  
 Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit  
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.  
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit :  
 Il n'était pas plus fou que l'autre.

## XIII

## JUPITER ET LE PASSAGER

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,  
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !  
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère  
 De ce qu'on a promis aux cieux ;  
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.  
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;  
 Il ne se sert jamais d'huissier.  
 Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?  
 Comment appelez-vous ses avertissements ?

<sup>1</sup> Hymette était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel.  
 (Note de la Fontaine.)

<sup>2</sup> Empédocle était un philosophe ancien qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (Note de la Fontaine.)

Un passager, pendant l'orage,  
 Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.  
 Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants  
 N'aurait pas coûté davantage.  
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage :  
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.  
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :  
 C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.  
 La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.  
 Jupiter fit semblant de rire :  
 Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,  
 Envoyant un songe lui dire  
 Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu  
 Courut au trésor comme au feu.  
 Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse  
 Qu'un écu pour toute ressource,  
 Il leur promit cent talents d'or <sup>1</sup>,  
 Bien comptés, et d'un tel trésor :  
 On l'avait enterré dedans telle bourgade.  
 L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon  
 Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,  
 Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton  
 Porter tes cent talents en don.

## XIV

## LE CHAT ET LE RENARD

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,  
 S'en allaient en pèlerinage.  
 C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,  
 Deux francs patte-pelus<sup>2</sup> qui, des frais du voyage,  
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
 S'indemnisait à qui mieux mieux.  
 Le chemin était long, et partant ennuyeux :  
 Pour l'accourcir ils disputèrent.  
 La dispute est d'un grand secours :

<sup>1</sup> Environ 500,000 fr. de notre monnaie.

<sup>2</sup> Traîtres dont les griffes sont cachées par les poils des pat-



Sans elle on dormirait toujours.  
Nos pèlerins s'égosillèrent.  
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.  
Le renard au chat dit enfin :  
Tu prétends être fort habile ;  
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.  
Non, dit l'autre ; je n'ai qu'un tour dans mon bissac :  
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.  
Eux de recommencer la dispute à l'envi.  
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,  
Une meute apaisa la noise.  
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami :  
Cherche en ta cervelle matoise  
Un stratagème sûr ; pour moi, voici le mien.  
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.  
L'autre fit cent tours inutiles,  
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut  
Tous les confrères de Brifaut.  
Partout il tenta des asiles ;  
Et ce fut partout sans succès ;  
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.  
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles  
L'étranglèrent du premier bond.  
Le trop d'expédients peut gâter une affaire :  
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :  
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

## XV

## LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR

Un mari fort amoureux,  
Fort amoureux de sa femme,  
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.  
Jamais œillade de la dame,  
Propos flatteur et gracieux,  
Mot d'amitié ni doux sourire,  
Défiant le pauvre sire,  
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.

Je le crois ; c'était un mari.  
 Il ne tint point à l'hyménée  
 Que, content de sa destinée,  
 Il n'en remerciât les dieux.  
 Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne  
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,  
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.  
 Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,  
 Et n'ayant caressé son mari de sa vie,  
 Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur  
 Interrompt la doléance.  
 La pauvre femme eut si grand'peur  
 Qu'elle chercha quelque assurance  
 Entre les bras de son époux.  
 Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux  
 Me serait inconnu ! Prends donc en récompense  
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;  
 Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas  
 Gens honteux ni fort délicats :  
 Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte  
 Que la plus forte passion  
 C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion,  
 Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte :  
 J'en ai pour preuve cet amant  
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,  
 L'emportant à travers la flamme.  
 J'aime assez cet emportement ;  
 Le conte m'en a plu toujours infiniment :  
 Il est bien d'une âme espagnole,  
 Et plus grande encore que folle <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Elisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais : puis, profitant du désordre causé par les flammes qui s'élevaient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfît

## XVI

## LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,  
 Et logeant le diable en sa bourse<sup>1</sup>,  
 C'est-à-dire n'y logeant rien,  
 S'imagina qu'il ferait bien  
 De se pendre et finir lui-même sa misère,  
 Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :  
 Genre de mort qui ne duit<sup>2</sup> pas  
 A gens peu curieux de goûter le trépas.  
 Dans cette intention, une vieille mesure  
 Fut la scène où devait se passer l'aventure :  
 Il y porte une corde, et veut avec un clou  
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille, vieille et peu forte,  
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.  
 Notre désespéré le ramasse et l'emporte,  
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,  
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.  
 Tandis que le galant à grands pas se retire,  
 L'homme au trésor arrive et trouve son argent  
 Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir, je perdrai cette somme !  
 Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,  
 Ou de corde je manquerai.  
 Le laçs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :  
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.

Ce qui le consola, peut-être,  
 Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.  
 Aussi bien que l'argent, le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;  
 Il a le moins de part aux trésors qu'il enserre :

ainsi le désir qu'il avait de la posséder quelques instants dans  
 ses bras.

<sup>1</sup> Sans argent.

<sup>2</sup> Qui ne plaît pas.

Thésaurisant pour les voleurs,  
Pour ses parents ou pour la terre.  
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?  
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :  
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.  
Cette déesse inconstante  
Se mit alors en l'esprit  
De voir un homme se pendre ;  
Et celui qui se pendit  
S'y devait le moins attendre.



## XVI.

## LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,  
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.  
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat :  
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.  
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,

L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :  
 Bertrand dérobaît tout ; Raton, de son côté,  
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons  
 Regardaient rôtir des marrons.

Les escroquer était une très-bonne affaire ;  
 Nos galants y voyaient double profit à faire :  
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui  
 Que tu fasses un coup de maître :

Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître  
 Propre à tirer marrons du feu,

Certes, marrons verraient beau.

Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,  
 D'une manière délicate,

Écarte un peu la cendre et retire les doigts,  
 Puis les reporte à plusieurs fois ;

Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;  
 Et ce pendant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens. Raton  
 N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes  
 Qui, flattés d'un pareil emploi,  
 Vont s'échauffer en des provinces  
 Pour le profit de quelque roi.

## XVIII

## LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Après que le milan, manifeste voleur,  
 Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,  
 Et fait crier sur lui les enfants du village,  
 Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.  
 Le héraut du printemps lui demande la vie.  
 Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Ecoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie. —



Qui Térée ! est-ce un mets propre pour les milans ? —  
Non pas ; c'était un roi dont les feux violents  
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.  
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle  
Qu'elle vous ravira ; mon chant plait à chacun.

Le milan alors lui réplique :  
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,  
Tu me viens parler de musique ! —  
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,  
Tu peux lui conter ces merveilles :  
Pour un milan, il s'en rira.  
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

## XIX

### LE BERGER ET SON TROUPEAU

Quoi ! toujours il me manquera  
Quelqu'un de ce peuple imbécile !  
Toujours le loup m'en gobera !  
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !

Robin mouton, qui par la ville

Me suivait pour un peu de pain,

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !

Hélas ! de ma musette il entendait le son ;

Il me sentait venir de cent pas à la ronde.

Ah ! le pauvre Robin mouton !

Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,

Et rendu de Robin la mémoire célèbre,

Il harangua tout le troupeau,

Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme :

Cela seul suffirait pour écarter les loups.

Foi de peuple d'honneur, il lui promirent tous

De ne bouger non plus qu'un terme.

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton

Qui nous a pris Robin mouton.

Chacun en répond sur sa tête.

Guillot les crut et leur fit fête.

Cependant, devant qu'il fût nuit,

Il arriva nouvel encombre :

Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;

Ils promettent de faire rage :

Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;

Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

# LIVRE DIXIÈME

---

## I

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE

Iris, je vous louerais ; il n'est que trop aisé :  
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;  
En cela peu semblable au reste des mortelles,  
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.  
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :  
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.  
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,  
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point :  
D'autres propos chez vous récompensent ce point :  
    Propos, agréables commerces,  
Où le hasard fournit cent matières diverses ;  
    Jusque-là qu'en votre entretien  
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.  
    Laissons le monde et sa croyance.  
    La bagatelle, la science,  
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens  
    Qu'il faut de tout aux entretiens :  
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;  
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,



Et fait du miel de toute chose.  
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais  
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits  
 De certaine philosophie  
 Subtile, engageante et hardie.  
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non  
 Oûi parler ? Ils disent donc  
 Que la bête est une machine ;  
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :  
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.  
 Telle est la montre qui chemine  
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein ;  
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :  
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;  
 La première y meut la seconde ;  
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.  
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.  
 L'objet la frappe en un endroit ;  
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle,  
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.  
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?  
 Selon eux, par nécessité,  
 Sans passion, sans volonté :  
 L'animal se sent agité  
 De mouvements que le vulgaire appelle  
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
 Ou quelque autre de ces états.  
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.  
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.  
 Voici de la façon que Descartes l'expose.  
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
 Chez les païens, et qui tient le milieu  
 Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme  
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;  
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :  
 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,  
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.

Or, vous savez, Iris, de certaine science,  
Que, quand la bête penserait,  
La bête ne réfléchirait  
Sur l'objet ni sur sa pensée.  
Descartes va plus loin, et soutient nettement  
Qu'elle ne pense nullement.  
Vous n'êtes point embarrassée  
De le croire ; ni moi. Cependant, quand au bois  
Le bruit des cors, celui des voix,  
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
Qu'en vain elle a mis ses efforts  
À confondre et brouiller la voie,  
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,  
En suppose<sup>1</sup> un plus jeune, et l'oblige par force  
À présenter aux chiens une nouvelle amorce.  
Que de raisonnements pour conserver ses jours !  
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
Et le change, et cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !  
On le déchire après sa mort :  
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix  
Voit ses petits  
En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle,  
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,  
Elle fait la blessée et va trainant de l'aile,  
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,  
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;  
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille<sup>2</sup>,  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit  
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord, il est un monde  
Où l'on sait que les habitants  
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

<sup>1</sup> Se fait remplacer par un plus jeune.

<sup>2</sup> La tient.

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit ; commune en est la tâche :

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître d'œuvre y court et tient haut le bâton.

La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,

Passent les étangs sur des ponts,

Fruit de leur art, savant ouvrage ;

Et nos pareils ont beau le voir,

Jusqu'à présent tout leur savoir

Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,

Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;

Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,

Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Un défenseur du Nord vous sera mon garant :

Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :

C'est le roi polonais<sup>1</sup>. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,

Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :

Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmi les hommes,

Non pas même au siècle où nous sommes.

<sup>1</sup> Sobieski, qui passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de la Sablière, chez laquelle la Fontaine eut occasion de s'entretenir avec lui.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,  
Embuscades, partis, et mille inventions  
D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx et mère des héros,

Exercent de ces animaux

Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats l'Achéron nous devrait

Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,

Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure<sup>2</sup>,

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes la nature

Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;

Et que, pour en venir aux exemples divers

Que j'ai mis en jour dans ces vers,

L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

Sans le secours de la pensée,

Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent ;

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point. Je vois l'outil

Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?

Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.

<sup>2</sup> Descartes.

Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts ;  
 L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;  
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;  
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignorait encore.

Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :

Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple ;

Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point :

Cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchaient leur vie : ils trouvèrent un œuf.

Le dîner suffisait à gens de cette espèce ;

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut : c'était maître renard ;

Rencontre incommode et fâcheuse :

Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner :

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner leur habitation,

L'écornifleur<sup>1</sup> étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;

Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit ?

Pour moi, si j'en étais le maître,

Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?

<sup>1</sup> Le parasite.

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.  
Par un exemple tout égal,  
J'attribuerais à l'animal,  
Non point une raison selon notre manière,  
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :  
Je subtiliserais un morceau de matière,  
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,  
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,  
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor  
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,  
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme  
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or  
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage  
Capable de sentir, juger, rien davantage,  
Et juger imparfaitement,  
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.  
A l'égard de nous autres hommes,  
Je ferais notre lot infiniment plus fort ;  
Nous aurions un double trésor :  
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,  
Sages, fous, enfants, idiots,  
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :  
L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges  
Commune en un certain degré ;  
Et ce trésor à part créé  
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,  
Entrerait dans un point sans en être pressé,  
Ne finirait jamais quoique ayant commencé :  
Choses réelles quoique étranges.  
Tant que l'enfance durerait,  
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait  
Qu'une tendre et faible lumière :  
L'organe étant plus fort, la raison percerait  
Les ténèbres de la matière,  
Qui toujours envelopperait  
L'autre âme imparfaite et grossière.

## II

## L'HOMME ET LA COULEUVRE

Un homme vit une couleuvre :

Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre  
Agréable à tout l'univers !

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper).

A ces mots le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac, et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. Le serpent en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;

Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.

Une vache était là, on l'appelle ; elle vient :

Le cas est proposé. La chose était facile :

Fallait-il pour ce cas, dit-elle, m'appeler ?

La couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années ;  
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;  
Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants  
Le font à la maison revenir les mains pleines ;  
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée : et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.  
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin  
Sans herbe. S'il voulait encore me laisser paître !  
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître  
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.  
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,  
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !  
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.  
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.  
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents ;  
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,  
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines  
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines  
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,  
Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,  
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes  
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.  
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,  
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge  
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents ;  
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :  
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;  
Il courbait sous les fruits. Cependant, pour salaire,



Un rustre l'abattait : c'était là son loyer <sup>1</sup>;  
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne  
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,  
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.  
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?  
 De son tempérament, il eût encor vécu.  
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,  
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.  
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !  
 Du sac et du serpent aussitôt il donna  
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :  
 La raison les offense, ils se mettent en tête  
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,  
 Et serpents.

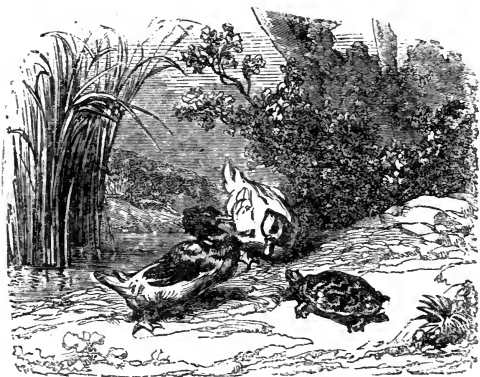
Si quelqu'un desserre les dents,  
 C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?  
 Parler de loin, ou bien se taire.

## III

## LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était à la tête légère,  
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.  
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;  
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.  
 Deux canards, à qui la commère  
 Communiqua ce beau dessein,  
 Lui dirent qu'il avaient de quoi la satisfaire.  
 Voyez-vous ce large chemin ?  
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :  
 Vous verrez mainte république,  
 Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez  
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
 Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère  
 De voir Ulysse en cette affaire.

<sup>1</sup> Sa récompense.



La tortue écoute la proposition.

Marc' é fait, les oiseaux forgent une machine

Pour transporter la pèlerine.

Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.

Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.

Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.

La tortue enlevée, on s'étonne partout

De voir aller en cette guise

L'animal lent et sa maison,

Justement au milieu de l'un et l'autre oison.

Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues

Passer la reine des tortues.

La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;

Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait

De passer son chemin sans dire aucune chose ;

Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,

Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.

Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,

Et vaine curiosité,

Ont ensemble étroit parentage :  
Ce sont enfants tous d'un lignage<sup>1</sup>.



## IV

## LES POISSONS ET LE CORMORAN

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage  
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :  
Viviers et réservoirs lui payaient pension.  
Sa cuisine allait bien ; mais, lorsque le long âge  
Eut glacé le pauvre animal,  
La même cuisine alla mal.  
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.  
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,  
N'ayant ni filets ni réseaux,  
Souffrait une disette extrême.  
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,  
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang

<sup>1</sup>Race.

Cormoran vit une écrevisse.  
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant  
Porter un avis important  
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;  
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.  
L'écrevisse en hâte s'en va  
Contre le cas. Grande est l'émeute<sup>1</sup> ;  
On court, on s'assemble ; on députe  
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,  
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?  
Êtes-vous sûr de cette affaire ?  
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?  
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —  
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,  
L'un après l'autre, en ma retraite.  
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :  
Il n'est demeure plus secrète.  
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,  
Inconnu des traîtres humains,  
Sauvera votre république.  
On le crut. Le peuple aquatique  
L'un après l'autre fut porté  
Sous ce rocher peu fréquenté.  
Là, cormoran le bon apôtre,  
Les ayant mis en un endroit  
Transparent, peu creux, fort étroit,  
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre ,  
Il leur apprit à leurs dépens  
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance  
En ceux qui sont mangeurs de gens.  
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance  
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.  
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse  
Me paraît une à cet égard :  
Un jour plus tôt, un jour plus tard,  
Ce n'est pas grande différence.

<sup>1</sup> Émeute.

## V

## L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE

Un pincemaille<sup>1</sup> avait tant amassé  
 Qu'il ne savait où loger sa finance ;  
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,  
 Le rendait fort embarrassé  
 Dans le choix d'un dépositaire ;  
 Car il en voulait un, et voici sa raison :  
 L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère  
 Si je le laisse à la maison :  
 Moi-même de mon bien je serai le larron. —  
 Le larron ! Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même ?  
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême,  
 Apprends de moi cette leçon :  
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;  
 Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver  
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?  
 La peine d'acquérir, le soin de conserver  
 Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —  
 Pour se décharger d'un tel soin,  
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;  
 Il aima mieux la terre, et prenant son compère,  
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.  
 Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :  
 Il ne retrouva que le gîte.  
 Souçonnant à bon droit le compère, il va vite  
 Lui dire : Apprétez-vous ; car il me reste encor  
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.  
 Le compère aussitôt va remettre en sa place  
 L'argent volé, prétendant bien  
 Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.  
 Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :  
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,  
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ;

<sup>1</sup> Avare.

Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,  
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

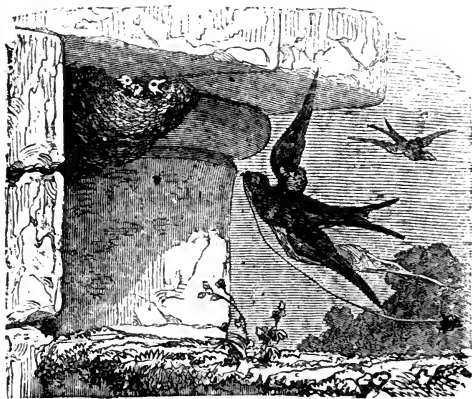
## VI

## LE LOUP ET LES BERGERS

Un loup rempli d'humanité  
(S'il en est de tels dans le monde)  
Fit un jour sur sa cruauté,  
Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,  
Une réflexion profonde.  
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.  
Le loup est l'ennemi commun :  
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;  
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :  
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte,  
On y mit notre tête à prix.  
Il n'est hobereau qui ne fasse  
Contre nous tels bans publier;  
Il n'est marmot n'osant crier  
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.  
Le tout pour un âne rogneux,  
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,  
Dont j'aurai passé mon envie.  
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :  
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.  
Est-ce une chose si cruelle?  
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?  
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôti,  
Mangeant un agneau cuit en broche.  
Oh! oh! dit-il, je me reproche  
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens  
S'en repaissant eux et leurs chiens;  
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!  
Non, par tous les dieux! non; je serais ridicule;  
Thibaut l'agnelet passera,

Sans qu'à la broche je le mette ;  
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette  
Et le père qui l'engendra !

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie,  
Manger les animaux ; et nous les réduirons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons !  
Ils n'auront ni croc ni marmite !  
Bergers, bergers ! le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort :  
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?



## VII

## L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,  
Par un secret d'accouchement nouveau,  
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,  
Entends ma plainte une fois en ta vie !

Progné<sup>1</sup> me vient enlever les morceaux ;  
Caracolant, frisant l'air et les eaux,  
Elle me prend mes mouches à ma porte :  
Miennes je puis les dire ; et mon réseau  
En serait plein sans ce maudit oiseau :  
Je l'ai tissu de matière assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent,  
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,  
Et qui lors, étant filandière,  
Prétendait enlacer tout insecte volant.  
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,  
Malgré le bastion happait mouches dans l'air,  
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie  
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,  
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,  
Demandaient par des cris encore mal entendus.

La pauvre aragne n'ayant plus  
Que la tête et les pieds, artisans superflus,  
Se vit elle-même enlevée :  
L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout,  
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :  
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis  
A la première ; et les petits  
Mangent leur reste à la seconde.

## VIII

## LA PERDRIX ET LES COQS

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,  
Toujours en noise et turbulents,  
Une perdrix était nourrie.  
Son sexe et l'hospitalité,  
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,  
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :  
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.

<sup>1</sup> L'hirondelle.



Le peuple cependant, fort souvent en furie,  
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect,  
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée ;

Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée  
 S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,  
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;

Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle

N'a pas formé tous les esprits ;

Il est des naturels de coqs et de perdrix.

S'il dépendait de moi, je passerais ma vie

En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;

Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des coqs et nous coupe les ailes ;

C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

## IX

## LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi

Mutilé par mon propre maître ?

Le bel état où me voici !

Devant les autres chiens oserai-je paraître ?

O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

Qui vous ferait choses pareilles !

Ainsi parlait Moufflar, jeune dogue ; et les gens,

Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,

Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.

Moufflar y croyait perdre. Il vit avec le temps

Qu'il y gagnait beaucoup, car, étant de nature

A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'aurait fait retourner chez lui

Avec cette partie en cent lieux altérée :

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit, de peur d'esclandre.  
Témoin maître Moullar armé d'un gorgerin<sup>1</sup> ;  
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,  
Un loup n'eût su par où le prendre.

## X

## LE BERGER ET LE ROI

Deux démons à leur gré partagent notre vie,  
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :  
Si vous me demandez leur état et leur nom,  
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.  
Cette dernière étend le plus loin son empire ;  
Car même elle entre dans l'amour.  
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire  
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.  
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs.  
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,  
Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.  
Le berger plut au roi par ses soins diligents.  
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :  
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;  
Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger la balance à la main.  
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,  
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,  
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.  
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :  
Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois !  
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;  
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire,  
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs  
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs

<sup>1</sup> Collier.

Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage ;  
 Je vous parle en ami : craignez tout. L'autre rit,  
 Et notre ermite poursuivit :  
 Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.  
 Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,  
 Un serpent engourdi de froid  
 Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;  
 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.  
 Il rendait grâce aux dieux de l'heureuse aventure,  
 Quand un passant cria : Que tenez-vous ! ô dieux !  
 Jetez cet animal traître et pernicieux, [dis-je.  
 Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous  
 A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?  
 Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?  
 Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :  
 Vous n'en parlez que par envie :  
 L'aveugle enfin ne le crut pas ;  
 Il en perdit bientôt la vie :  
 L'animal, dégoûré, piqua son homme au bras.  
 Quant à vous, j'ose vous prédire  
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —  
 Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ? —  
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.  
 Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.  
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,  
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,  
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite  
 Accusateurs, et gens grevés<sup>1</sup> par ses arrêts.  
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.  
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.  
 Il ne trouva partout que médiocrité,  
 Louange du désert et de la pauvreté :  
 C'étaient là ses magnificences.  
 Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :  
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.  
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

<sup>1</sup> Lésés.

Tous les machineurs d'impostures.  
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,  
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
 Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,  
 Et je pense aussi sa musette.  
 Doux trésors, ce dit-il, chers gages qui jamais  
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,  
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais  
 Comme l'on sortirait d'un songe !  
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :  
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.  
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête  
 Un petit grain d'ambition ?

## XI

## LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE

Tircis, qui pour la seule Annette  
 Faisait résonner les accords  
 D'une voix et d'une musette  
 Capables de toucher les morts,  
 Chantait un jour le long des bords  
 D'une onde arrosant des prairies  
 Dont Zéphyr habitait les campagnes fleuries.  
 Annette cependant à la ligne pêchait ;  
 Mais nul poisson ne s'approchait :  
 La bergère perdait ses peines.  
 Le berger, qui par ses chansons  
 Eût attiré des inhumaines,  
 Crut, et crut mal, attirer des poissons.  
 Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,  
 Laissez votre Naiade en sa grotte profonde ;  
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.  
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :  
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.  
 Vous serez traités doucement ;  
 On n'en veut point à votre vie :  
 Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;

Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,  
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.  
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;  
 L'auditoire était sourd aussi bien que muet :  
 Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées  
     S'en étant au vent envolées,  
 Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,  
 Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.  
 O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,  
 Rois qui croyez gagner par raison les esprits  
     D'une multitude étrangère,  
 Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout !  
     Il y faut une autre manière :  
 Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

## XII

## LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,  
 Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire ;  
 Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,  
 De ces oiseaux faisaient leurs favoris.  
 L'âge liait une amitié sincère  
 Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;  
 Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,  
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient.  
 Nourris ensemble et compagnons d'école.  
 C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;  
 Car l'enfant était prince, et son père monarque.  
 Par le tempérament que lui donna la Parque,  
 Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,  
 Et le plus amoureux de toute la province,  
 Faisait aussi sa part des délices du prince.  
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,  
     Comme il arrive aux jeunes gens,  
     Le jeu devint une querelle.  
     Le passereau, peu circonspect,  
     S'attira de tels coups de bec

Que, demi-mort et trainant l'aile,  
On crut qu'il n'en pourrait guérir.

Le prince indigné fit mourir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.

L'infortuné vieillard crie et se désespère,

Le tout en vain ; ses cris sont superflus :

L'oiseau parleur est déjà dans la barque ;

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus

Fait qu'en fureur sur le fils du monarque

Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.

Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,

Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.

Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :

Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?

Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,

Encor que ma douleur soit forte,

Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur ;

Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.

La Parque avait écrit de tout temps en son livre

Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,

L'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.

Le perroquet dit : Sire roi,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,

Me leurrer de l'appât d'un profane langage :

Mais que la Providence, ou bien que le Destin

Règle les affaires du monde,

Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin,

Ou dans quelque forêt profonde,

L'achèverai mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'être un juste sujet

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance

Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Tu veux oublier cette offense ;

Je le crois ; cependant il me faut, pour le mieux,  
 Eviter ta main et tes yeux.  
 Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :  
 Ne me parle point de retour ;  
 L'absence est aussi bien un remède à la haine  
 Qu'un appareil contre l'amour.



## XIII

## LA LIONNE ET L'OURS

Mère lionne avait perdu son faon :  
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée  
 Poussait un tel rugissement  
 Que toute la forêt était importunée.  
 La nuit ni son obscurité,  
 Son silence et ses autres charmes,  
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :  
 Nul animal n'était du sommeil visité.  
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,  
 Un mot sans plus ; tous les enfants  
 Qui sont passés entre vos dents

N'avaient-ils ni père ni mère? —  
 Ils en avaient. — S'il est ainsi,  
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues!  
 Si tant de mères se sont tues,  
 Que ne vous taisez-vous aussi? —  
 Moi, me taire! moi, malheureuse!  
 Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner  
 Une vieillesse douloureuse! —  
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? —  
 Hélas! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles  
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous!  
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.  
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,  
 Qu'il considère Hécube<sup>1</sup>, il rendra grâce aux dieux.

## XIV

## LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.  
 Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :  
 Ce dieu n'a guère de rivaux;  
 J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.  
 En voici pourtant un que de vieux talismans  
 Firent chercher fortune au pays des romans.  
 Il voyageait de compagnie.  
 Son camarade et lui trouvèrent un poteau  
 Ayant au haut cet écriteau :  
 « Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie  
 « De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,  
 « Tu n'as qu'à passer ce torrent ;  
 « Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre  
 « Que tu verras couché par terre,  
 « Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont  
 « Qui menace les cieux de son superbe front. »

<sup>1</sup> Cette reine, femme de Priam, après avoir vu périr sous ses yeux son mari et ses enfants, fut emmenée en esclavage après la chute de Troie.



L'un des deux chevaliers saigna du nez<sup>1</sup>. Si l'onde  
 Est rapide autant que profonde,  
 Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,  
 Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser?  
 Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise  
 Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :  
 Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas  
 Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure  
 Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,  
 Propre à mettre au bout d'un bâton ;  
 Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?  
 On veut nous attraper dedans cette écriture ;  
 Ce sera quelque énigme à tromper un enfant .  
 C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.  
 Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,  
 Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence  
 Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,  
 Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.  
 Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,  
 Rencontre une esplanade, et puis une cité.  
 Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :

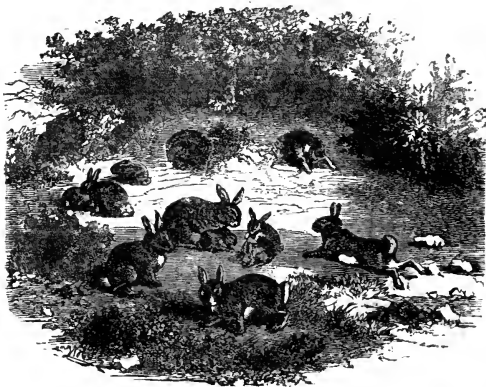
Le peuple aussitôt sort en armes.  
 Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,  
 Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,  
 Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.  
 Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte  
 Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.  
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;  
 Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.  
 Sixte en disait autant quand on le fit saint-père :

(Serait-ce bien une misère  
 Que d'être pape ou d'être roi?)  
 On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

<sup>1</sup> Perdit courage.

Le sage quelquefois fait bien d'exécuter  
 Avant que de donner le temps à la sagesse  
 D'envisager le fait, et sans la consulter.



## XV

## LES LAPINS

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
 L'homme agit, et qu'il se comporte  
 En mille occasions comme les animaux :  
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
 Que ses sujets ; et la Nature  
 A mis dans chaque créature  
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :  
 J'entends les esprits-corps et pétris de matière.  
 Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
 Précipite ses traits dans l'humide séjour,  
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,

Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,  
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,  
 Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,

Je froudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensait guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins qui, sur la bruyère,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité :

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande

S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,

Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port

Qu'ils vont hasarder encor

Même vent, même naufrage :

Vrais lapins, on les revoit

Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle fête !

Les chiens du lieu, n'ayant en tête

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents

Vous accompagnent ces passants

Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,

Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,

A gens de tous métiers, en font tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

La coquette et l'auteur sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau !

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;

Mais les ouvrages les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,

Et dont la modestie égale la grandeur,

Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,

La plus juste et la mieux acquise ;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu

Que votre nom reçût ici quelques hommages ;

Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,

Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers,

Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde

Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

## XVI

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,

Presque nus, échappés à la fureur des ondes,

Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,

Réduits au sort de Bélisaire<sup>1</sup>,

Demandaient aux passants de quoi

<sup>1</sup> Bélisaire était un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. (*Note de la Fontaine.*)

Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avait assemblés,  
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,  
C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :  
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.  
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.  
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée

De leur aventure passée

Chacun fit de son mieux et s'appliquêt au soin  
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?  
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.  
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on  
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées  
De l'esprit et de la raison ;

Et que de tout berger, comme de tout mouton,  
Les connaissances soient bornées ?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon  
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.  
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :  
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

J'enseignerai la politique,

Reprit le fils du roi. Le noble poursuivit :  
Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école ;  
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit  
La sottise vanité de ce jargon frivole !

Le pâtre dit : Ami, vous parlez bien ; mais quoi !  
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance

Jeûnerons-nous, par votre foi ?

Vous me donnez une espérance

Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.  
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?

Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?

Avant tout autre, c'est celui

Dont il s'agit. Votre science

Est courte là-dessus : ma main y suppléera.

A ces mots le pâtre s'en va  
Dans un bois : il y fit des fagots dont la vente,  
Pendant cette journée et pendant la suivante,  
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant  
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure  
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;  
Et, grâce aux dons de la nature,  
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

## LIVRE ONZIÈME

---

### I

#### LE LION

Sultan léopard autrefois  
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,  
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,  
Force moutons parmi la plaine.  
Il y aquit un lion dans la forêt prochaine.  
Après les compliments et d'une et d'autre part,  
Comme entre grands il se pratique,  
Le Sultan fit venir son vizir le renard,  
Vieux routier et bon politique.  
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :  
Son père est mort ; que peut-il faire ?  
Plains plutôt le pauvre orphelin.  
Il a chez lui plus d'une affaire,  
Et devra beaucoup au Destin  
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.  
Le renard dit, branlant la tête :  
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié ;  
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,  
Ou s'efforcer de le détruire  
Avant que la griffe et la dent  
Lui soit crue et qu'il soit en état de nous nuire.  
N'y perdez pas un seul moment.  
J'ai fait son horoscope : il croitra par la guerre :  
Ce sera le meilleur lion,

Pour ses amis, qui soit sur terre :  
 Tâchez donc d'en être ; sinon  
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.  
 Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine  
 Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin  
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin  
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène  
 De toutes parts ; et le vizir,  
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :  
 Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.  
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :  
 Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons  
 Qu'à manger leur part des moutons.  
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance  
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien,  
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,  
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.  
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;  
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :  
 Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,  
 Tout le plus gras du pâturage.  
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.  
 Il en prit mal ; et force États  
 Voisins du sultan en pâtirent :  
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.  
 Quoi que fit ce monde ennemi,  
 Celui qu'ils craignaient fut le maître.  
 Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,  
 Si vous voulez le laisser croître.

## II

LES DEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER  
 POUR MONSIEUR LE DUC DU MAINE <sup>1</sup>

Jupiter eut un fils qui, se sentant du lieu  
 Dont il tirait son origine,  
 Avait l'âme toute divine.

<sup>1</sup> Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV de madame de Montespan, né en 1670, et mort en 1756.



L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu  
 Faisait sa principale affaire  
 Des doux soins d'aimer et de plaire.  
 En lui l'amour et la raison  
 Devancèrent le temps, dont les ailes légères  
 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.  
 Flore aux regards rians, aux charmantes manières,  
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.  
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,  
 Sentiments délicats et remplis de tendresse,  
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.  
 Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,  
 Avoir un autre esprit et d'autres dons des cieux,  
 Que les enfants des autres dieux :  
 Il semblait qu'il n'agit que par réminiscence,  
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,  
 Tant il le fit parfaitement !  
 Jupiter cependant voulut le faire instruire.  
 Il assembla les dieux et dit : J'ai su conduire,  
 Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ,  
 Mais il est des emplois divers  
 Qu'aux nouveaux dieux je distribue.  
 Pour cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :  
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.  
 Afin de mériter le rang des immortels,  
 Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre  
 Fut à peine achevé, que chacun applaudit.  
 Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.  
 Je veux, dit le dieu de la guerre,  
 Lui montrer moi-même cet art  
 Par qui maints héros ont eu part  
 Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.  
 Je serai son maître de lyre,  
 Dit le blond et docte Apollon.  
 Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,  
 Son maître à surmonter les vices,  
 Dompter les transports, monstres empoisonneurs,  
 Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs :

Ennemi des molles délices,  
Il apprendra de moi les sentiers peu battus  
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.  
Quand ce vint au dieu de Cythère,  
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout  
L'esprit joint au désir de plaire?

## III

## LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !  
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.  
Ce dernier guettait à toute heure  
Les poules d'un fermier, et, quoique des plus fins,  
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.  
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,  
N'étaient pas au compère un embarras léger.  
Hé quoi ! dit-il, cette canaille  
Se moque impunément de moi !  
Je vais, je viens, je me travaille,  
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,  
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie  
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;  
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,  
Je suis au comble de la joie !  
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé  
Au métier de renard ? Je jure les puissances  
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.  
Roulant en son cœur ces vengeances,  
Il choisit une nuit libérale en pavots :  
Chacun était plongé dans un profond repos ;  
Le maître du logis, les valets, le chien même,  
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,  
Laisant ouvert son poulailler,  
Commit une sottise extrême.  
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,  
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté  
 Parurent avec l'aube : on vit un étalage  
 De corps sanglants et de carnage.  
 Peu s'en fallut que le soleil  
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.  
 Tel et d'un spectacle pareil,  
 Apollon irrité contre le fier Atride  
 Joncha son camp de morts ; on vit presque détruit  
 L'ost<sup>a</sup> des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.  
 Tel encore autour de sa tente  
 Ajax, à l'âme impatiente,  
 De moutons et de boucs fit un vaste débris,  
 Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse  
 Et les auteurs de l'injustice  
 Par qui l'autre emporta le prix.  
 Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,  
 Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.  
 Le maître ne trouva de recours qu'à crier  
 Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage  
 Ah ! maudit animal, qui n'est bon qu'à noyer,  
 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ? —  
 Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :  
 Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,  
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,  
 Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,  
 Sans aucun intérêt je perde le repos ?  
 Ce chien parlait très à propos :  
 Son raisonnement pouvait être  
 Fort bon dans la bouche d'un maître,  
 Mais, n'étant que d'un simple chien,  
 On trouva qu'il ne valait rien :  
 On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille  
 Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),  
 L'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur !  
 Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.

<sup>a</sup> L'armée.

Que si quelque affaire t'importe,  
Ne la fais point par procureur.

## IV

## LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir  
Aux champs élyséens possesseur d'un plaisir  
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :  
Le même songeur vit en une autre contrée

Un ermite entouré de feux,  
Qui touchait de pitié même les malheureux.  
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :  
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.  
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris !  
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,  
Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;  
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point  
Acquis tant soit peu d'habitude,  
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,  
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;  
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,  
J'inspirerais ici l'amour de la retraite ;  
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,  
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.  
Solitude, où je trouve une douceur secrète,  
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,  
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !  
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !  
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,  
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux  
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,  
Les noms et les vertus de ces clartés errantes  
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !  
Que si je ne suis né pour de si grands projets,  
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !  
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,  
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :  
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
 En est-il moins profond et moins plein de délices ?  
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,  
 J'aurai vécu sans soin, et mourrai sans remords.

## V

## LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES

Le lion, pour bien gouverner,  
 Voulant apprendre la morale,  
 Se fit, un beau jour, amener  
 Le singe, maître ès arts chez la gent animale.  
 La première leçon que donna le régent  
 Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,  
 Il faut que tout prince préfère  
 Le zèle de l'État à certain mouvement  
 Qu'on appelle communément  
 Amour-propre ; car c'est le père,  
 C'est l'auteur de tous les défauts  
 Que l'on remarque aux animaux.  
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,  
 Ce n'est pas chose si petite  
 Qu'on en vienne à bout en un jour :  
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.  
 Par là votre personne auguste  
 N'admettra jamais rien en soi  
 De ridicule ni d'injuste.  
 Donne-moi, repartit le roi,  
 Des exemples de l'un et l'autre.  
 Toute espèce, dit le docteur,  
 Et je commence par la nôtre,  
 Toute profession s'estime dans son cœur,  
 Traite les autres d'ignorantes,  
 Les qualifie d'impertinentes ;  
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.

L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême  
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen

De s'élever aussi soi-même.

De tout ce que dessus j'argumente très-bien  
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,  
Cabale, et certain art de se faire valoir,  
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace,  
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,  
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,  
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :  
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot  
L'homme, cet animal si parfait ? Il profane

Notre auguste nom, traitant d'âne  
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot .

Il abuse encore d'un mot,  
Et traite notre rire et nos discours de braire.  
Les humains sont plaisants de prétendre exceller  
Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,

A leurs orateurs de se taire :

Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :

Vous m'entendez, je vous entends ;

Il suffit. Et quant aux merveilles

Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,  
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :  
Vous surpassez Lambert<sup>1</sup>. L'autre baudet repart :  
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.  
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,

S'en allèrent dans les cités

L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,  
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,  
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,  
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,  
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,  
Qui changeraient entre eux les simples excellences,

<sup>1</sup> Mic' el Lambert, musicien célèbre du temps de Louis XIV.

S'ils osaient, en des majestés.  
 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose  
 Que votre majesté gardera le secret.  
 Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait  
 Qui lui fit voir, entre autre chose,  
 L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.  
 L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.  
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire  
 S'il traita l'autre point, car il est délicat ;  
 Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,  
 Regardait ce lion comme un terrible sire.

## VI

## LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,  
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie<sup>1</sup> ?  
 J'en cherche la raison et ne la trouve point.  
 Quand le loup a besoin de défendre sa vie  
 Ou d'attaquer celle d'autrui,  
 N'en sait-il pas autant que lui ?  
 Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être  
 Avec quelque raison contredire mon maître.  
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet  
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut  
 La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image  
 Lui parut un ample fromage.  
 Deux seaux alternativement  
 Puisaient le liquide élément :  
 Notre renard, pressé par une faim canine,  
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine  
 L'autre seau tenait suspendu.  
 Voilà l'animal descendu,  
 Tiré d'erreur, mais fort en peine,  
 Et voyant sa perte prochaine :  
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,  
 Ve la même image charmé,  
 Et succédant à sa misère,

<sup>1</sup> Finesse.

Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?  
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.  
 Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits  
     Echancré, selon l'ordinaire,  
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.  
     Sire renard était désespéré.  
     Compère loup, le gosier altéré,  
     Passe par là. L'autre dit : Camarade,  
 Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet ?  
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait ;  
     La vache lo donna le lait ;  
     Jupiter, s'il était malade,  
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.  
     J'en ai mangé cette échancrure ;  
 Le reste vous sera suffisante pâture.  
 Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.  
 Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,  
     Le loup fut un sot de le croire :  
 Il descend ; et son poids, emportant l'autre part,  
     Reguinde<sup>1</sup> en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire  
     Sur aussi peu de fondement ;  
     Et chacun croit fort aisément  
     Ce qu'il craint ou ce qu'il désire.

## VII

## LE PAYSAN DU DANUBE

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.  
     Jadis l'erreur du souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance :  
     J'ai, pour le fonder à présent,  
 Le bon Socrate, Esope, et certain paysan  
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle  
     Nous fait un portrait fort fidèle.  
 On connaît les premiers : quant à l'autre, voici

<sup>1</sup> Fait remonter.



Son personnage en raccourci.  
Son menton nourrissait une barbe touffue ;  
Toute sa personne velue  
Représentait un ours, mais un ours mal léché :  
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,  
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,  
Portait sayon de poil de chèvre  
Et ceinture de jones marins.  
Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles  
Où l'avarice des Romains  
Ne pénétrât alars et ne portât les mains.  
Le député vint donc, et fit cette harangue :  
Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,  
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :  
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,  
Que je ne dise rien qui doive être repris !  
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits  
Que tout mal et toute injustice :  
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.  
Témoin nous, que punit la romaine avarice :  
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,  
L'instrument de notre supplice.  
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour  
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,  
En mettant en nos mains, par un juste retour,  
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,  
Et ne vous fasse, en sa colère,  
Nos esclaves à votre tour.  
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die  
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.  
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?  
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?  
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains  
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.  
Qu'avez-vous appris aux Germains ?  
Ils ont l'adresse et le courage .  
S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,  
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,  
Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;

Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples.

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme

Font, pour les assouvir, des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes

Nous laissons nos chères compagnes ;

Nous ne conversons <sup>1</sup> plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux,

Et de peupler pour elle un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfants déjà nés,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :

Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.

Retirez-les : ils ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice ;

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire,

Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère

Quelque refuge aux lois : encor leur ministère

A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère.

<sup>1</sup>Nous n'habitons plus.

A ces mots, il se couche ; et chacun étonné  
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,  
 Du sauvage ainsi prosterné.  
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance  
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit  
 D'autres prêteurs ; et par écrit  
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,  
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
 On ne sut pas longtemps à Rome  
 Cette éloquence entretenir.



## VIII

## LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.  
 Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !  
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :  
 Assurément il radotait.  
 Car au nom des dieux, je vous prie,  
 Quel fruit de ce labour pensez-vous recueillir ?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le vieillard. Tout établissement

Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars servant la république,

Par un coup imprévu vit des jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter :

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

## IX

### LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens ?

Écoutez un bon mot, oyez<sup>1</sup> une merveille.

Savez-vous si les écoutants

En feront une estime à la vôtre pareille ?

<sup>1</sup> Écoutez.

Voici pourtant un cas qui peut être excepté :  
 Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable  
 Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,  
 Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite  
 De l'oiseau qu'Atropos<sup>1</sup> prend pour son interprète.  
 Dans son tronc caveux, et miné par le temps,  
     Logeaient, entre autres habitants,  
 Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
 L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,  
 Et de son bec avait leur troupeau mutilé.  
 Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.  
 En son temps aux souris le compagnon chassa :  
 Les premières qu'il prit du logis échappées,  
 Pour y remédier, le drôle estropia  
 Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées  
 Firent qu'il les mangeait à sa commodité,  
     Aujourd'hui l'une et demain l'autre.  
 Tout manger à la fois, l'impossibilité  
 S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.  
 Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :  
     Elle allait jusqu'à leur porter  
     Vivres et grains pour subsister.  
     Puis qu'un cartésien s'obstine  
 A traiter ce hibou de monstre et de machine !  
     Quel ressort lui pouvait donner  
 Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?  
     Si ce n'est pas là raisonner,  
     La raison m'est chose inconnue.  
     Voyez que d'arguments il fit :  
     Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;  
 Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.  
 Tout ? il est impossible. Et puis pour le besoin  
 N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin  
     De le nourrir sans qu'il échappe.

<sup>1</sup> L'une des trois Parques.

Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.

Quel autre art de penser Aristote et sa suite  
Enseignent-ils, par votre foi ?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et  
presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté  
trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas éta-  
blir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ;  
mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la  
manière d'écrire dont je me sers.

---

## ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,  
Traduisait en langue des dieux  
Tout ce que disent sous les cieux  
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.  
Truchement des peuples divers.  
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :  
Car tout parle dans l'univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage.  
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,  
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,  
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,  
J'ai du moins ouvert le chemin :  
D'autres pourront y mettre une dernière main.  
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise :  
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;  
Sous ces inventions il faut l'envelopper.  
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :  
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,  
Louis dompte l'Europe, et, d'une main puissante,  
Il conduit à leur fin les plus nobles projets  
Qu'ait jamais formés un monarque.  
Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets  
Vainqueurs du Temps et de la Parque.



## LIVRE DOUZIÈME

---

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE<sup>1</sup>

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez ordonné de continuer, et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Esope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'im-

<sup>1</sup> Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, naquit à Versailles le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712.

*Digitized by Google*

portance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir tous les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant  
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

I

LES COMPAGNONS D'ULYSSE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin des immortels,  
Souffrez que mon encens parfume vos autels.  
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse ;  
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.  
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant



On aperçoit le vôtre aller en augmentant :  
 Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.  
 Le héros dont il tient des qualités si belles  
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :  
 Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,

Il ne marche à pas de géant  
 Dans la carrière de la gloire.

Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,  
 Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.

Cette rapidité fut alors nécessaire ;  
 Peut-être serait-elle aujourd'hui téméraire.

Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours  
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

De ces sortes de dieux votre cour se compose :  
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout  
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :

Le sens et la raison y règlent toute chose.  
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,

Imprudents et peu circonspects,  
 S'abandonnèrent à des charmes

Qui métamorphosaient en bêtes les humains :  
 Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,  
 Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.

Ils abordèrent un rivage  
 Où la fille du dieu du jour,  
 Circé tenait alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage  
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.

D'abord ils perdent la raison ;  
 Quelques moments après, leur corps et leur visage  
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :  
 Les voilà devenus ours, lions, éléphants :

Les uns sous une masse énorme,  
 Les autres sous une autre forme :

Il s'en vit de petits ; *exemplum ut talpa*<sup>4</sup>.

Le seul Ulysse en échappa ;  
 Il sut se défier de la liqueur traîtresse.

<sup>4</sup> Comme des taupes, par exemple.

Comme il joignait à la sagesse  
La mine d'un héros et le doux entretien,  
Il fit tant que l'enchanteresse  
Prit un autre poison peu différent du sien.  
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme.  
Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse était trop fin pour ne pas profiter  
D'une pareille conjuncture :  
Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.  
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?  
Allez le proposer de ce pas à la troupe.  
Ulysse y court et dit : L'empoisonneuse coupe  
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :  
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.  
Le lion dit, pensant rugir :  
Je n'ai pas la tête si folle ;  
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !  
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.  
Je suis roi : deviendrai-je un citoyen d'Ithaque ?  
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état.  
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,  
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !  
Ah ! vraiment nous y voici,  
Reprit l'ours à sa manière :  
Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.  
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?  
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.  
Te déplaîs-je ? va-t'en ; suis ta route et me laisse.  
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;  
Et te dis tout net et tout plat :  
Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;  
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :  
Camarade, je suis confus  
Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons  
 Qui t'ont fait manger ses moutons.  
 Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :  
 Tu menais une honnête vie.  
 Quitte ces bois et redeviens,  
 Au lieu de loup, homme de bien.  
 En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.  
 Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;  
 Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,  
 Mangé ces animaux que plaint tout le village ?  
 Si j'étais homme, par ta foi,  
 Aimerais-je moins le carnage ?  
 Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :  
 Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?  
 Tout bien considéré, je te soutiens en somme  
 Que, scélérat pour scélérat,  
 Il vaut mieux être un loup qu'un homme :  
 Je ne veux point changer d'état.  
 Ulysse fit à tous une même semonce<sup>1</sup> :  
 Chacun d'eux fit même réponse,  
 Autant le grand que le petit.  
 La liberté, les bois, suivre leur appétit,  
 C'était leurs délices suprêmes :  
 Tous renonçaient au lû<sup>2</sup> des belles actions.  
 Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions :  
 Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet  
 Où je pusse mêler le plaisant à l'utile ;  
 C'était sans doute un beau projet,  
 Si ce choix eût été facile.  
 Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :  
 Ils ont force pareils en ce bas univers,  
 Gens à qui j'impose pour peine  
 Votre censure et votre haine.

<sup>1</sup> Exhortation.<sup>2</sup> Gloire.

## II

## LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

## A NONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,  
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :  
La cage et le panier avaient mêmes pénates.  
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :  
L'un s'escrimait du bec ; l'autre jouait des pattes.  
Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :

Il se fût fait un grand scrupule

D'armer de pointes sa fêrûle.

Le passereau, moins circonspect,

Lui donnait force coups de bec.

En sage et discrète personne,

Maître chat excusait ces jeux :

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne

Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,

Une longue habitude en paix les maintenait ;

Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :

Quand un moineau du voisinage

S'en vint les visiter et se fit compagnon

Du pétulant Pierrot et du sage Raton.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle :

Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,

D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre :

Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,

Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,

Les moineaux ont un goût exquis et délicat !

Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?

Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.

J'en crois voir quelques traits : mais leur ombre m'abuse.

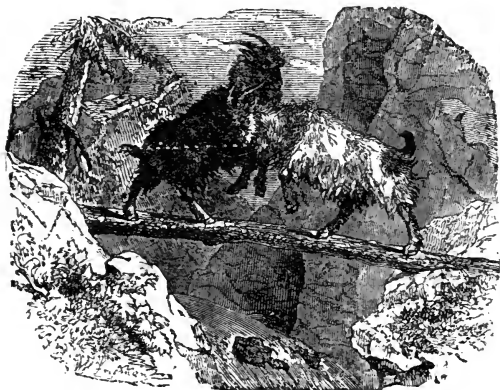
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :  
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse  
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

## III

## LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE

Un homme accumulait. On sait que cette erreur  
Va souvent jusqu'à la fureur.  
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.  
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.  
Pour sûreté de son trésor,  
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite  
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.  
Là, d'une volupté selon moi fort petite,  
Et selon lui fort grande, il entassait toujours :  
Il passait les nuits et les jours  
A compter, calculer, supputer sans relâche.  
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,  
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.  
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,  
Jetai quelques doublons toujours par la fenêtre  
Et rendait le compte imparfait :  
La chambre, bien cadenassée,  
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir  
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée  
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.  
Quant à moi, lorsque je compare  
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,  
Je ne sais bonnement auquel donner le prix :  
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits ;  
Les raisons en seraient trop longues à déduire.  
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,  
Détachait du monceau tantôt quelque doublon,  
Un jacobus, un ducaton,  
Et puis quelque noble à la rose ;  
Éprouvait son adresse et sa force à jeter  
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter

Par les humains sur toute chose.  
S'il n'avait entendu son compteur, à la fin,  
Mettre la clef dans la serrure,  
Les ducats auraient tous pris le même chemin  
Et couru la même aventure ;  
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier  
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.  
Dieu veuille préserver maint et maint financier  
Qui n'en fait pas meilleur usage !



## IV

## LES DEUX CHÈVRES

Dès que les chèvres ont brouté,  
Certain esprit de liberté  
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage  
Vers les endroits du pâturage  
Les moins fréquentés des humains,  
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,  
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,

C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.

Deux chèvres donc s'émancipant,

Toutes deux ayant patte blanche,

Quittèrent les bas prés, chacune de sa part,

L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.

Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.

Deux belettes à peine auraient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond

Devaient faire trembler de peur ces amazones.

Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes

Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.

Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,

Philippe Quatre qui s'avance

Dans l'île de la Conférence <sup>1</sup> !

Ainsi s'avançaient pas à pas,

Nez à nez, nos aventurières,

Qui toutes deux, étant fort fières,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas

L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire

De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,

L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,

Dont Polyphème fit présent à Galathée ;

Et l'autre, la chèvre Amalthée

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer, leur chute fut commune :

Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la fortune.

<sup>1</sup> C'est l'île des Faisans, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV ; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'île de la Conférence.

A MONSIEUR

## LE DUC DE BOURGOGNE

Qui avait demandé à M. de la Fontaine une fable qui fût nommée  
*le Chat et la Souris.*

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée  
Destine un temple en mes écrits.  
Comment composerai-je une fable nommée  
*Le Chat et la Souris ?*

Dois-je représenter dans ces vers une belle  
Qui, douce en apparence et toutefois cruelle,  
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris  
Comme le chat de la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?  
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune  
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis  
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris  
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,  
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,  
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue  
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,  
Mon dessein se rencontre ; et, si je ne m'abuse,  
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :  
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse  
Comme le chat de la souris.

## V

## LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris, de peu d'expérience,  
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,  
Et payant de raisons le Raminagrobis.  
Laissez-moi vivre : une souris



De ma taille et de ma dépense  
 Est-elle à charge en ce logis?  
 Affamerais-je, à votre avis,  
 L'hôte, l'hôtesse, et tout le monde ?  
 D'un grain de blé je me nourris ;  
 Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre : attendez quelque temps ;  
 Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :  
 Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
 Tu gagnerais autant à parler à des sourds.  
 Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,  
 Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,  
 Haranguer les sœurs filandières<sup>1</sup> :  
 Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable,  
 Voici le sens moral qui peut y convenir :  
 La Jeunesse se flatte et croit tout obtenir ;  
 La vieillesse est impitoyable.

## VI

## LE CERF MALADE

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.

Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,  
 Le consoler du moins : multitude importune.

Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :

Permettez qu'en forme commune

La Parque m'expédie ; et finissez vos pleurs.

Point du tout : les consolateurs

De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,

Quand il plut à Dieu s'en allèrent :

Ce ne fut pas sans boire un coup,

C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.

Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

<sup>1</sup> Les Parques.

La pitance du cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire<sup>1</sup> :  
D'un mal il tomba dans un pire,  
Et se vit réduit à la fin  
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,  
Médecins du corps et de l'âme !  
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,  
Tout le monde se fait payer.

## VII

## LA CHAUVÉ-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD

Le buisson, le canard et la chauve-souris,  
Voyant tous trois qu'en leur pays  
Ils faisaient petite fortune,  
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.  
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents  
Non moins soigneux qu'intelligents,  
Des registres exacts de mise<sup>2</sup> et de recette.  
Tout allait bien ; quand leur emplette,  
En passant par certains endroits  
Remplis d'écueils et fort étroits,  
Et de trajet très-difficile,  
Alla tout emballée au fond des magasins  
Qui du Tartare sont voisins.  
Notre trio poussa maint regret inutile ;  
Ou plutôt il n'en poussa point :  
Le plus petit marchand est savant sur ce point :  
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.  
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte  
Ne put se réparer : le cas fut découvert.  
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,  
Prêts à porter le bonnet vert<sup>3</sup>.  
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.

<sup>1</sup> Plus rien à manger.

<sup>2</sup> Dépense.

<sup>3</sup> Prêts à faire faillite. Le bonnet vert était la coiffure imposée autrefois aux débiteurs insolubles.

Et le sort principal<sup>1</sup>, et les gros intérêts,  
 Et les sergents, et les procès,  
 Et le créancier à la porte  
 Dès devant la pointe du jour,  
 N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour  
 Pour contenter cette cohorte.  
 Le buisson accrochait les passants à tous coups.  
 Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous  
 En quel lieu sont les marchandises  
 Que certains gouffres nous ont prises.  
 Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.  
 L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher  
 Pendant le jour nulle demeure :  
 Suivi de sergents à toute heure,  
 En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur<sup>2</sup>, qui n'est ni souris-chauve,  
 Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,  
 Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve  
 Par un escalier dérobé.

## VIII

LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS  
ET DES SOURIS

La discorde a toujours régné dans l'univers ;  
 Notre monde en fournit mille exemples divers :  
 Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.  
 Commençons par les éléments :  
 Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments  
 Ils seront appointés contraire.  
 Outre ces quatre potentats<sup>3</sup>,  
 Combien d'êtres de tous états  
 Se font une guerre éternelle !  
 Autrefois un logis plein de chiens et de chats,  
 Par cent arrêts rendus en forme solennelle,  
 Vit terminer tous leurs débats.

<sup>1</sup> Le capital.<sup>2</sup> Débiteur.<sup>3</sup> L'eau, l'air, la terre, et le feu.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,  
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,  
Ces animaux vivaient entre eux cōme cousins.

Cette union si douce et presque fraternelle

Edifiait tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,  
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,  
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas  
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit, cet altercas<sup>1</sup>

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.

On fit un règlement dont les chats se plainquirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent

Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois

En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

Les guetta, les prit, fit main basse.

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux

Nul animal, nul être, aucune créature,

Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.

D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.

Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.

Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles

On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.

Humains, il vous faudrait encore à soixante ans

Renvoyer chez les barbaques<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Altercation.

<sup>2</sup> Maîtres d'école. Expression ironique.

## IX

## LE LOUP ET LE RENARD

D'où vient que personne en la vie  
N'est satisfait de son état ?  
Tel voudrait bien être soldat  
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,  
Se faire loup. Eh ! qui peut dire  
Que pour le métier de mouton  
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans  
Un prince en fable ait mis la chose,  
Pendant que sous mes cheveux blancs  
Je fabrique, à force de temps,  
Des vers moins sensés que sa prose.  
Les traits dans sa fable semés  
Ne sont en l'ouvrage du poète  
Ni tous ni si bien exprimés :  
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,  
C'est mon talent ; mais je m'attends  
Que mon héros, dans peu de temps,  
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,  
Cependant je lis dans les cieux  
Que bientôt ses faits glorieux  
Demanderont plusieurs Homères :  
Et ce temps-ci n'en produit guères.  
Laisant à part tous ces mystères,

Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets  
J'ai souvent un vieux coq ou de maigres poulets .

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :  
V'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;  
Rends-moi le premier de ma race  
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :  
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.  
Je le veux, dit le loup ; il m'est mort un mien frère ;  
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.  
Il vint, et le loup dit : Voici comme il faut faire,  
Si tu veux écarter les mâtons du troupeau.

Le renard ayant mis la peau  
Répétait les leçons que lui donnait son maître.  
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,  
Puis enfin il n'y manqua rien.  
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,  
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,  
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

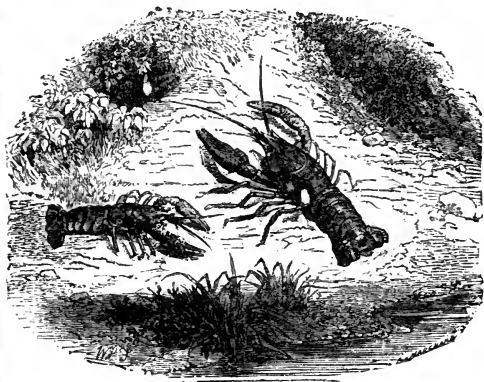
Tel, vêtu des armes d'Achille,  
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :  
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.  
L'ost<sup>1</sup> du peuple bêlant crut voir cinquante loups :  
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,  
Et laisse seulement une brebis pour gage.  
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là  
Il entendit chanter un coq du voisinage.  
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,  
Jetant bas sa robe de classe,  
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,  
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?  
Prétendre ainsi changer est une illusion :  
L'on reprend sa première trace<sup>2</sup>  
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,  
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :  
Vous m'avez donné le sujet,  
Le dialogue et la morale.

<sup>1</sup> L'armée.

<sup>2</sup> Habitude.



X

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,  
Marchent à reculons, tournent le dos au port.  
C'est l'art des matelots ; c'est aussi l'artifice  
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,  
Envisagent un point directement contraire,  
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.  
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :  
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant  
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.  
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,  
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.  
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,  
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher :  
Le torrent à la fin devient insurmontable.  
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.  
Louis et le Destin me semblent de concert  
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :  
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?  
Et comme vous allez vous-même ! dit la fille ;  
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?  
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avait raison : la vertu  
De tout exemple domestique  
Est universelle , et s'applique  
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;  
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos  
A son but, j'y reviens : la méthode en est bonne,  
Surtout au métier de Bellone :  
Mais il faut le faire à propos.

## XI

## L'AIGLE ET LA PIE

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,  
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,  
Et d'habit,  
Traversaient un bout de prairie.  
Le hasard les assemble en un coin détourné.  
L'agace<sup>1</sup> eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,  
La rassure et lui dit : Allons de compagnie ;  
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,  
Lui qui gouverne l'univers,  
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.  
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.  
Caquet-bon-bec<sup>2</sup> alors de jaser au plus dru,  
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,  
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su  
Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.  
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,  
Sautant, allant de place en place,  
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,

<sup>1</sup> Surnom populaire de la pie.

<sup>2</sup> Sobriquet inventé par la Fontaine pour désigner une femme babillarde.



L'aigle lui dit tout en colère :

Ne quittez point votre séjour,

Caquet-bon-bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux .

Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,

Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :

Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux

Porter habit de deux paroisses<sup>1</sup>.

## XII

### LE ROI, LE MILAN ET LE CHASSEUR

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI<sup>2</sup>

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois

Le soient aussi : c'est l'indulgence

Qui fait le plus beau de leurs droits,

Non les douceurs de la vengeance.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux

S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.

Achille, qui du sien ne put se rendre maître,

Fut par là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes

Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.

Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :

L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,

Mille actes généreux vous promettent des temples.

Apollon, citoyen de ces augustes lieux,

Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :

<sup>1</sup> Allusion au plumage de la pie, qui est noir et blanc.

<sup>2</sup> François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort en février 1709, l'un des protecteurs de la Fontaine.

Un siècle de séjour doit ici vous suffire,  
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.

J'en prends ses charmes pour témoins ;

Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel pour vous prodigue, en ses présents,

De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne ;

Le ciel joignit en sa personne

Ce qui sait se faire estimer

A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie .

Je me tais donc, et vais rimer

Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,

Etant pris vif par un chasseur,

D'en faire au prince un don cet homme se propose.

La rareté du fait donnait prix à la chose.

L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,

Si ce conte n'est apocryphe,

Va tout droit imprimer sa griffe

Sur le nez de sa majesté. —

Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne.

Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?

Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :

Le nez royal fut pris comme un nez du commun.

¶ Dire des courtisans les clameurs et la peine

Serait se consumer en efforts impuissants.

Le roi n'éclata point : les cris sont indécents

A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement

Hâter son départ d'un moment.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,

Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain :

On crut que jusqu'au lendemain  
Le maudit animal à la serre insolente  
Nicherait là malgré le bruit,  
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.  
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.  
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller  
Ce milan et celui qui m'a cru régaler.  
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,  
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :  
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,  
Je les affranchis du supplice.  
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis  
Elèvent de tels faits, par eux si mal suivis :  
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle,  
Et le venœur l'échappa belle ;  
Coupables seulement, tant lui que l'animal,  
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître,  
Ils n'avaient appris à connaître  
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal !  
Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.  
Là nulle humaine créature  
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher ;  
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.  
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie  
N'était point au siège de Troie !  
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros  
Des plus huppés et des plus hauts :  
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.  
Nous croyons, après Pythagore,  
Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;  
Tantôt milans, tantôt pigeons,  
Tantôt humains, puis volatiles  
Ayant dans les airs leurs familles.  
Comme l'on conte en deux façons  
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,  
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),

En voulut au roi faire un don,  
 Comme de chose singulière :  
 Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;  
 C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.  
 Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,  
 Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.  
 Par ce parangon<sup>1</sup> des présents  
 Il croyait sa fortune faite :  
 Quand l'animal porte-sonnette,  
 Sauvage encore et tout grossier,  
 Avec ses ongles tout d'acier,  
 Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.  
 Lui de crier ; chacun de rire,  
 Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,  
 Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.  
 Qu'un pape rie, en bonne foi  
 Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi  
 Bien malheureux s'il n'osait rire :  
 C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,  
 Jupiter et le peuple immortel rit aussi.  
 Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,  
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.  
 Que le peuple immortel se montrât sage ou non,  
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;  
 Car, puisqu'il s'agit de morale,  
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale  
 Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps  
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

## XIII

## LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,  
 Renard fin, subtil et matois,  
 Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,  
 Autrefois attira ce parasite ailé  
 Que nous avons mouche appelé.

<sup>1</sup> Modèle parfait.

Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange  
 Que le sort à tel point le voulût affliger,  
 Et le fit aux mouches manger.  
 Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile  
 De tous les hôtes des forêts !  
 Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?  
 Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?  
 Va, le ciel te confonde, animal importun !

Que ne vis-tu sur le commun !  
 Un hérisson du voisinage,  
 En mes vers nouveau personnage,  
 Voulut le délivrer de l'importunité  
 Du peuple plein d'avidité :  
 Je les vais de mes dards enfiler par centaines,  
 Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.  
 Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas .  
 Laisse-les, je te prie, achever leur repas.  
 Ces animaux sont souls<sup>1</sup> ; une troupe nouvelle  
 Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :  
 Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.  
 Aristote appliquait cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,  
 Surtout au pays où nous sommes.  
 Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns. .

## XIV

## L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'Amour,  
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :  
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
 Que d'épuiser cette science.  
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici :  
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,  
 Comment l'aveugle que voici  
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,

<sup>1</sup> Repus.

Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.  
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble.  
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux,  
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
Là-dessus le conseil des dieux ;  
L'autre n'eut pas la patience ;  
Elle lui donne un coup si furieux,  
Qu'il en perd la clarté des cieux.  
Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :  
Les dieux en furent étourdis,  
Et Jupiter, et Némésis,

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.  
Elle représenta l'énormité du cas ;  
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :  
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;  
Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré  
L'intérêt du public, celui de la partie,  
Le résultat enfin de la suprême cour  
Fut de condamner la Folie  
A servir de guide à l'Amour.

## XV

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT

A MADAME DE LA SABLIERE

Je vous gardais un temple dans mes vers :  
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.  
Déjà ma main en fondait la durée  
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,  
Et sur le nom de la divinité  
Que dans ce temple on aurait adorée.  
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :  
Palais sacré de la déesse Iris ;  
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;  
Car Junon même et le maître des dieux

Serviraient l'autre et seraient glorieux  
Du seul honneur de porter ses messages.  
L'apothéose à la voûte eût paru :  
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu  
Plaçant Iris sous un dais de lumière.  
Les murs auraient amplement contenu  
Toute sa vie ; agréable matière,  
Mais peu féconde en ces événements  
Qui des Etats font les renversements.  
Au fond du temple eût été son image,  
Avec ses traits, son souris, ses appas,  
Son art de plaire et de n'y penser pas,  
Ses agréments à qui tout rend hommage.  
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels  
Et des héros, des demi-dieux encore,  
Même des dieux : ce que le monde adore  
Vient quelquefois parfumer ses autels.  
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme  
Tous les trésors, quoique imparfaitement :  
Car ce cœur vif et tendre infiniment  
Pour ses amis , et non point autrement,  
Car cet esprit, qui, né du firmament,  
A beauté d'homme avec grâce de femme,  
Ne se peut pas, comme on veut, s'exprimer.  
O vous, Iris, qui savez tout charmer,  
Qui savez plaire en un degré suprême,  
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même  
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,  
Car c'est un mot banni de votre cour ,  
Laissons-le donc), agréez que ma muse  
Achève un jour cette ébauche confuse.  
J'en ai placé l'idée et le projet,  
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet  
Où l'amitié donne de telles marques,  
Et d'un tel prix, que leur simple récit  
Peut quelque temps amuser votre esprit.  
Non que ceci se passe entre monarques :  
Ce que chez vous nous voyons estimer

N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;  
C'est un mortel qui sait mettre sa vie  
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.  
Quatre animaux, vivant de compagnie,  
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,  
Vivaient ensemble unis : douce société !  
Le choix d'une demeure aux humains inconnue  
Assurait leur félicité.  
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.  
Soyez au milieu des déserts,  
Au fond des eaux, au haut des airs,  
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.  
La gazelle s'allait ébattre innocemment,  
Quand un chien, maudit instrument  
Du plaisir barbare des hommes,  
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.  
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,  
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes  
Aujourd'hui que trois conviés ?  
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?  
A ces paroles, la tortue  
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais,  
Comme un corbeau, d'ailes pourvue,  
Tout de ce pas je m'en irais  
Apprendre au moins quelle contrée  
Quel accident tient arrêtée  
Notre compagne au pied léger :  
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.  
Le corbeau part à tire-d'aile :  
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle  
Prise au piège et se tourmentant.  
Il retourne avertir les autres à l'instant ;  
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment  
Ce malheur est tombé sur elle,  
Et perdre en vains discours cet utile moment,  
Comme eût fait un maître d'école,



Il avait trop de jugement.  
Le corbeau donc vole et revole.  
Sur son rapport, les trois amis  
Tiennent conseil. Deux sont d'avis  
De se transporter sans remise  
Au lieu où la gazelle est prise.

L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :  
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?  
Après la mort de la gazelle.

Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir  
Leur chère et fidèle compagne,  
Pauvre chevrette de montagne.  
La tortue y voulut courir :

La voilà comme eux en campagne,  
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,  
Et la nécessité de porter sa maison.  
Ronge-maille (le rat eut à bon droit ce nom)  
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.  
Le chasseur vient et dit : Qui m'a ravi ma proie ?  
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,  
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :

Et le chasseur, à demi fou  
De n'en avoir nulle nouvelle,

Aperçoit la tortue, et retient son courroux.

D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.

Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,

Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.

Celle-ci, quittant sa retraite,

Contrefait la boiteuse et vient se présenter.

L'homme de suivre, et de jeter

Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille

Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,

Qu'il délivre encor l'autre sœur,

Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.

Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,

J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long  
Que l'Iliade ou l'Odyssée.

Rongemaille ferait le principal héros,  
Quoique, à vrai dire, ici chacun soit nécessaire.

Porte-maison l'infante y tient de tels propos,

Que monsieur du corbeau va faire

Office d'espion, et puis de messenger

La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi chacun dans son endroit

S'entremet, agit et travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !

Cet autre sentiment que l'on appelle amour

Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour

Je le célèbre et je le chante.

Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !

Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers

Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.

Mon maître était l'Amour ; j'en vais servir un autre,

Et porter par tout l'univers

Sa gloire aussi bien que la vôtre.

## XVI

### LA FORÊT ET LE BUCHERON

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer

Le bois dont il avait emmanché sa cognée.

Cette perte ne put sitôt se réparer

Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement

De lui laisser tout doucement

Emporter une unique branche,

Afin de faire un autre manche :

Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;

Il laisserait debout maint chêne et maint sapin

Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.

L'innocente forêt lui fournit d'autres armes ;

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :  
 Le misérable ne s'en sert  
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice  
 De ses principaux ornements.  
 Elle gémit à tous moments :  
 Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :  
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.  
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages  
 Soient exposés à ces outrages,  
 Qui ne se plaindrait là-dessus ?  
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,  
 L'ingratitude et les abus  
 N'en seront pas moins à la mode.

## XVII

## LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,  
 Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.  
 Il dit à certain loup, franc novice : Accourez ;  
 Un animal paît dans nos prés,  
 Beau, grand : j'en ai la vue encor toute ravie.  
 Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.  
 Fais-moi son portrait, je te prie.  
 Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,  
 Repartit le renard, j'avancerais la joie  
 Que vous aurez en le voyant.  
 Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie  
 Que la fortune nous envoie.  
 Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,  
 Assez peu curieux de semblables amis,  
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle<sup>1</sup>.  
 Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs  
 Apprendraient volontiers comment on vous appelle.  
 Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,

<sup>1</sup> Le mot *venelle* signifie sentier étroit, et la locution *enfiler la venelle* est employée ici par la Fontaine dans le sens de *fuir*.

Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;  
 Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.  
 Le renard s'excusa sur son peu de savoir ;  
 Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;  
 Us sont pauvres et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;  
 Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.  
     Le loup, par ce discours flatté  
     S'approcha. Mais sa vanité  
 Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre<sup>1</sup>  
 Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,  
     Mal en point, sanglant et gâté<sup>2</sup>.  
 Frère, dit le renard, ceci nous justifie  
     Ce que m'ont dit des gens d'esprit ;  
 Cet animal vous a sur la mâchoire écrit  
 Que de tout inconnu le sage se méfie.

## XVI. I

## LE RENARD ET LES POULETS D'INDE

Contre les assauts d'un renard  
 Un arbre à des dindons servait de citadelle.  
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart  
     Et vu chacun en sentinelle,  
 S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !  
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !  
 Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.  
 La lune, alors luisant, semblait contre le sire  
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.  
 Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,  
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,  
 Feignit vouloir graver, se guinda<sup>3</sup> sur ses pattes  
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.  
     Arlequin n'eût exécuté  
     Tant de différents personnages.  
 devait sa queue, il la faisait briller,

- Décoche.

<sup>2</sup> Abimé.

<sup>3</sup> S'éleva.



Et cent mille autres badinages.  
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.  
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue  
Sur même objet toujours tendue.  
Les pauvres gens étaient à la longue éblouis,  
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,  
Autant de mis à part : près de moitié succombe.  
Le compagnon les porte en son garde-manger.  
Le trop d'attention qu'on a pour le danger  
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

## XIX

### LE SINGE

Il est un singe dans Paris  
A qui l'on avait donné femme :  
Singe en effet d'aucuns maris,  
Il la battait. La pauvre dame  
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.  
Leur fils se plaint d'étrange sorte,  
Il éclate en cris superflus.

Le père en rit, sa femme est morte ;  
Il a déjà d'autres amours,  
Que l'on croit qu'il battra toujours ;  
Il hante la taverne et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,  
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre .  
La pire espèce, c'est l'auteur.

## XX

## LE PHILOSOPHE SCYTHE

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,  
Se proposant de suivre une plus douce vie,  
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux  
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,  
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.  
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,  
De ses arbres à fruits retranchait l'inutile,  
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,

Corrigeant partout la nature  
Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda  
Pourquoi cette ruine ; était-il d'homme sage  
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?  
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;  
Laissez agir la faux du temps :

Ils iront assez tôt border le noir rivage.  
J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,

Le reste en profite d'autant.

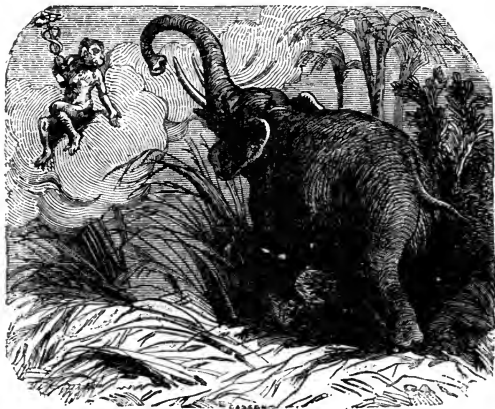
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
Il tronque son verger contre toute raison,

Sans observer temps ni saison,  
Lunes ni vieilles ni nouvelles.  
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien  
Un indiscret stoïcien :  
Celui-ci retranche de l'âme  
Désirs et passions, le bon et le mauvais,  
Jusqu'aux plus innocents souhaits.  
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.  
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;  
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.



## XXI

## L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,  
En dispute du pas et des droits de l'empire,  
Voulurent terminer la querelle en champ clos.

Le jour en était pris quand quelqu'un vint leur dire  
Que le singe de Jupiter,  
Portant un caducée, avait paru dans l'air.

Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.

Aussitôt l'éléphant de croire  
Qu'en qualité d'ambassadeur  
Il venait trouver sa grandeur.

Tout fier de ce sujet de gloire,

Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent

A lui présenter sa créance.

Maître Gille enfin, en passant,

Va saluer son excellence.

L'autre était préparé sur la légation :

Mais pas un mot. L'attention

Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle  
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament

Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?

Il se vit donc réduit à commencer lui-même.

Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu

Un assez beau combat de son trône suprême,

Toute sa cour verra beau jeu.

Quel combat ? dit le singe avec un front sévère.

L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas

Que le rhinocéros nous dispute le pas :

Qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocère ?

Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.

Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,

Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère

De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'éléphant, honteux et surpris,

Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ? —

Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :

Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,

On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :

Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.



## XXII

## UN FOU ET UN SAGE

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.  
 Le sage se retourne et lui dit : Mon ami,  
 C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.  
 Tu fatigues assez pour gagner davantage ;  
 Toute peine, dit-on, est digne de loyer <sup>1</sup> :  
 Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;  
 Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.  
 Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire  
 Même insulte à l'autre bourgeois.  
 On ne le paya pas en argent cette fois ;  
 Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,  
 On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :  
 A vos dépens il font rire le maître.  
 Pour réprimer leur babil, irez-vous  
 Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être  
 Assez puissant. Il faut les engager  
 A s'adresser à qui peut se venger.

## XXIII

## LE RENARD ANGLAIS

A MADAME HARVEY <sup>1</sup>

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;  
 Avec cent qualités trop longues à déduire,  
 Une noblesse d'âme, un talent pour conduire  
 Et les affaires et les gens,  
 Une humeur franche et libre, et le don d'être amie  
 Malgré Jupiter même et les temps orageux,  
 Tout cela méritait un éloge pompeux :  
 Il en eût été moins selon votre génie ;  
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.  
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux  
 Y coudre encore un mot ou deux

<sup>1</sup> De récompense.<sup>2</sup> Elisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey.

En faveur de votre patrie :  
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;  
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;  
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,  
Ils étendent partout l'empire des sciences.  
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :  
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;  
Même les chiens de leur séjour  
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.  
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver  
Par un d'eux, qui, pour se sauver,  
Mit en usage un stratagème  
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,  
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,  
Passa près d'un patibulaire<sup>1</sup>.  
Là des animaux ravissants,  
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,  
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.  
Leur confrère aux abois entre ces morts s'arrange.  
Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains,  
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,  
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.  
Les clefs de meute<sup>2</sup>, parvenues  
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,  
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,  
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.  
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.  
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :  
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes<sup>3</sup>  
Où sont tant d'honnêtes personnes.  
Il y viendra, le drôle ! Il y vint, à son dam.  
Voilà maint basset clabaudant ;  
Voilà notre renard au charnier se guindant.

<sup>1</sup> Gibet.

<sup>2</sup> Chiens bien dressés qui dirigent les autres.

<sup>3</sup> Des fourches patibulaires.

Maitre pendu croyait qu'il en irait de même  
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;  
 Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses housseaux<sup>1</sup> :  
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !  
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,  
 N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;  
 Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie  
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie  
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire  
 D'autres traits sur votre sujet ;  
 Tout long éloge est un projet  
 Peu favorable pour ma lyre :  
 Peu de nos chants, peu de nos vers,  
 Par un encens flatteur amusent l'univers,  
 Et se font écouter des nations étrangères.

Votre prince vous dit un jour  
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour  
 Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais  
 Des derniers efforts de ma muse.  
 C'est peu de chose ; elle est confuse  
 De ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez-vous faire  
 Que le même hommage pût plaire  
 A celle qui remplit vos climats d'habitants  
 Tirés de l'île de Cythère ?

Vous voyez par là que j'entends  
 Mazarin, des Amours d'écuse tutélaire.

## XXIV

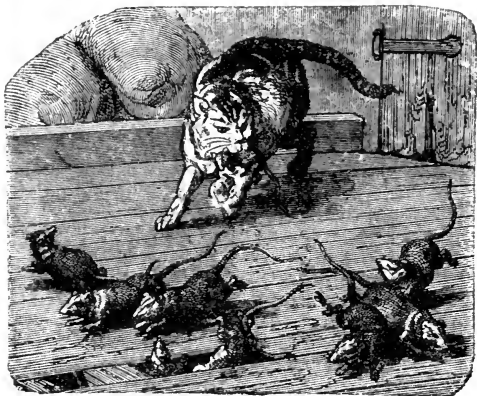
LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES<sup>2</sup>

Les filles du limon tiraient du roi des astres  
 Assistance et protection :

<sup>1</sup> Il y mourut.

<sup>2</sup> Cette fable fut dirigée contre les Hollandais, qui étaient hostiles à Louis XIV.

Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,  
Ne pouvaient approcher de cette nation ;  
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.  
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,  
    (Car que coûte-t-il d'appeler  
    Les choses par noms honorables?)  
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,  
    Et devinrent insupportables.  
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,  
    Enfants de la bonne fortune,  
Firent bientôt crier cette troupe importune :  
    On ne pouvait dormir en paix.  
    Si l'on eût cru leur murmure,  
    Elles auraient, par leurs cris,  
    Soulevé grands et petits  
    Contre l'œil de la nature.  
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer ;  
    Il fallait promptement s'armer  
    Et lever des troupes puissantes.  
Aussitôt qu'il faisait un pas,  
    Ambassades coassantes  
    Allaient dans tous les États :  
    A les ouïr, tout le monde,  
    Toute la machine ronde  
    Roulait sur les intérêts  
    De quatre méchants marais.  
Cette plainte téméraire  
Dure toujours : et pourtant  
Grenouilles doivent se taire  
Et ne murmurer pas tant :  
Car si le soleil se pique,  
Il le leur fera sentir :  
La république aquatique  
Pourrait bien s'en repentir.



## XXV

### LA LIQUE DES RATS

Une souris craignait un chat  
 Qui dès longtemps la guettait au passage.  
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,  
 Consulte son voisin : c'était un maître rat  
 Dont la ratense seigneurie  
 S'était logée en bonne hôtellerie,  
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,  
 De ne craindre ni chat, ni chatte,  
 Ni coup de dent ; ni coup de patte.  
 Dame souris, lui dit ce fanfaron,  
 Ma foi ! quoi que je fasse,  
 Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace :  
 Mais assemblons tous les rats d'alentour,  
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.  
 La souris fait une humble révérence ;  
 Et le rat court en diligence  
 A l'office qu'on nomme autrement la dépece,  
 Où maints rats assemblés

Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.

Il arrive, les sens troublés,

Et tous les poumons essoufflés.

Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez.

En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,

C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;

Car Raminagrobis

Fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce chat, le plus diable des chats,

S'il manque de souris, voudra manger des rats.

Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !

Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.

N'importe, rien n'arrête un si noble projet :

Chacun se met en équipage ;

Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;

Chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils allaient tous comme à la fête,

L'esprit content, le cœur joyeux.

Cependant le chat, plus fin qu'eux,

Tenait déjà la souris par la tête.

Ils s'avancèrent à grands pas

Pour secourir leur bonne amie :

Mais le chat, qui n'en démord pas,

Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.

A ce bruit, nos très-prudents rats,

Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,

Une retraite fortunée.

Chaque rat rentre dans son trou ;

Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

## XXVI

DAPHNIS ET ALCIMADURE

Imité de Théocrite.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE <sup>1</sup>

Aimable fille d'une mère

A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,

<sup>1</sup> Fille de madame de la Sablière.

Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,  
 Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,  
     Je ne puis qu'en cette préface  
     Je ne partage entre elle et vous  
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,  
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.  
     Je vous dirai donc... Mais tout dire,  
     Ce serait trop ; il faut choisir,  
     Ménageant ma voix et ma lyre,  
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.  
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,  
 Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :  
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,  
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.  
     Gardez d'environner ces roses  
     De trop d'épines, si jamais  
     L'amour vous dit les mêmes choses  
     Il les dit mieux que je ne fais :  
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille  
     A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille  
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :  
     On l'appelait Alcimadure :  
 Fier et farouche objet, toujours courant au bois,  
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,  
     Et ne connaissant autres lois  
 Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles  
     Et surpassant les plus cruelles ;  
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :  
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !  
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,  
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce  
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,  
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.  
 Las de continuer une poursuite vaine,  
     Il ne songea plus qu'à mourir.  
     Le désespoir le fit courir

A la porte de l'inhumaine.

Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;

On ne daigna lui faire ouvrir

Cette maison fatale où, parmi ses compagnes,

L'ingrate, pour le jour de sa nativité,

Joignait aux fleurs de sa beauté

Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;

Mais je vous suis trop odieux,

Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste

Vous me refusiez même un plaisir si funeste.

Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,

Doit mettre à vos pieds l'héritage

Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,

Tous mes troupeaux, avec mon chien ;

Et que du reste de mon bien

Mes compagnons fondent un temple

Cù votre image se contemple,

Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.

J'aurai près de ce temple un simple monument.

On gravera sur la bordure :

« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,

« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi

« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :

Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.

Son ingrate sortit triomphante et parée.

On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :

Elle insulta toujours au fils de Cythérée,

Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,

Ses compagnes danser autour de sa statue.

Le dieu tomba sur elle et l'accabla du poids .

Une voix sortit de la nue,

Écho redit ces mots dans les airs épanchés :

« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »



Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue  
Frémit et s'étonna la voyant accourir.  
Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide  
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,  
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

## XXVII

JUPITER ET LES DEUX TONNEAUX <sup>1</sup>

Les muses m'ont appris que l'enfance du monde,  
Simple, sans passions, en désirs inféconde,  
Vivant de peu, sans luxe, évitait les douleurs :  
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs  
    Qui nous font aujourd'hui la guerre :  
Le ciel n'exigeait lors nuls tributs de la terre ;  
L'homme ignorait les dieux qu'il n'apprend qu'au besoin.  
De nous les enseigner Pandore prit le soin.  
Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.  
Pour dispenser les maux et les biens de la vie,  
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.  
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis  
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales  
Un mélange des deux par portions égales :  
Le reste des humains abonde dans les maux.  
Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.  
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure ;  
On accusa des maux l'excessive mesure.  
Fatigué de nos cris, le monarque des dieux  
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.  
La renommée en fit aussitôt le message.  
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,  
    On députa deux harangueurs,  
De tout le genre humain le couple le moins sage,  
    Avec un discours ampoulé,  
    Exagérant nos maladies.

<sup>1</sup> Nous avons suivi la pensée de Valckenaër, qui, le premier, plaça parini les fables de la Fontaine cet apologue qui fait partie d'un poëme de notre auteur.

Jupiter en fut ébranlé :

Ils firent un portrait si hideux de nos vies,  
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.

Momus, alors présent, reprit de bout en bout  
De nos deux envoyés les harangues frivoles.

N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;  
Qu'ils imputent leurs maux à leur dérèglement,  
Et non point aux auteurs de leur tempérament ;  
Cette race pourrait, avec quelque sagesse,  
Se faire de nos biens à soi-même largesse.

Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils :  
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.

Il dit aux orateurs : Va, malheureuse engeance,  
C'est toi seule qui rends ce partage inégal :  
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,  
Et ce mal est accru par ton impatience.

Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :  
La faute vient de nous aussi bien que du sort.

Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,  
La constance aux douleurs et la sobriété :  
C'était rectifier cette inégalité.

Comment les avons-nous traitées ?

Loin de loger en nos maisons

Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,  
Nous fuyons leur commerce ; elles n'habitent guères  
Qu'en des lieux que nous méprisons.

L'homme se porte en tout avecque violence,  
A l'exemple des animaux,

Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux  
Les conseils de la tempérance.

## XXVIII

### LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE

Trois saints, également jaloux de leur salut,  
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.  
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :

Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents  
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.  
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,  
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,  
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,  
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.  
 Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,  
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :  
 La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.  
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout  
 De guérir cette folle et détestable envie.  
 Le second de nos saints choisit les hôpitaux.  
 Je le loue ; et le soin de soulager les maux  
 Est une charité que je préfère aux autres.  
 Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,  
 Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;  
 Chagrins, impatients et se plaignant sans cesse :  
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,  
 « Ce sont ses amis ; il nous laisse, »  
 Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras  
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats :  
 Aucun n'était content ; la sentence arbitrale  
 A nul des deux ne convenait :  
 Jamais le juge ne tenait  
 A leur gré la balance égale.  
 De semblables discours rebutaient l'appointeur :  
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.  
 Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure.  
 Affligés, et contraints de quitter ces emplois,  
 Vont confier leur peine au silence des bois.  
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,  
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,  
 Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.  
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.  
 Qui mieux que vous sait vos besoins ?  
 Apprendre à se connaître est le premier des soins  
 Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.  
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité ;  
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage

Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.

Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,

Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.

Ainsi parla le solitaire.

Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade

Il faut des médecins, il faut des avocats :

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas .

Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous, dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes et ministres,

Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Si quelque bon moment à ces pensers vous donne

Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :

Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !

Je la présente aux rois, je la propose aux sages :

Par où saurais-je mieux finir ?

# TABLE ALPHABÉTIQUE

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| L'Aigle et l'Escarbot. II. . . . .                                  | 69  |
| L'Aigle et le Hibou. V. . . . .                                     | 157 |
| L'Aigle, la Laie et la Chatte.<br>III. . . . .                      | 96  |
| L'Aigle et la Pie. XII. . . . .                                     | 348 |
| L'Alouette et ses petits, avec<br>le Maître d'un champ. IV. . . . . | 158 |
| Les deux Amis. VIII. . . . .                                        | 251 |
| L'Amour et la Folie. XII. . . . .                                   | 553 |
| L'Ane chargé d'éponges, et<br>l'Ane chargé de sel. II. . . . .      | 72  |
| L'Ane et le Chien. VIII. . . . .                                    | 241 |
| L'Ane et le petit Chien. IV. . . . .                                | 117 |
| L'Ane et ses maîtres. VI. . . . .                                   | 172 |
| L'Ane portant des reliques. V. . . . .                              | 154 |
| L'Ane vêtu de la peau du<br>Lion. V. . . . .                        | 161 |
| Un Animal dans la Lune. VII. . . . .                                | 214 |
| Les Animaux malades de la<br>peste. VII. . . . .                    | 187 |
| L'Araignée et l'Hirondelle. X. . . . .                              | 299 |
| L'Astrologue qui se laisse<br>tomber dans un puits. II. . . . .     | 75  |
| L'Avantage de la Science. VIII. . . . .                             | 245 |
| L'Avare qui a perdu son trésor.<br>IV. . . . .                      | 155 |
| Les deux Aventuriers et le<br>Talisman. X. . . . .                  | 308 |
| Le Bassa et le Marchand. VIII. . . . .                              | 245 |
| La Belette entrée dans un grenier.<br>III. . . . .                  | 107 |
| Le Berger et la Mer. IV. . . . .                                    | 112 |
| Le Berger et le Roi. X. . . . .                                     | 302 |
| Le Berger et son Troupeau. IX. . . . .                              | 282 |
| La Besace. I. . . . .                                               | 39  |
| Le Bûcheron et Mercure. V. . . . .                                  | 141 |
| Le Cerf malade. XII. . . . .                                        | 341 |
| Le Cerf se voyant dans l'eau.<br>VI. . . . .                        | 170 |

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Cerf et la Vigne. V. . . . .                                   | 155 |
| Le Chameau et les Bâtons flottants.<br>IV. . . . .                | 123 |
| Le Charlatan. VI. . . . .                                         | 180 |
| Le Charretier embourbé. VI. . . . .                               | 178 |
| Le Chat, la Belette et le petit<br>Lapin. VII. . . . .            | 210 |
| Le Chat et les deux Moineaux.<br>XII. . . . .                     | 356 |
| Le Chat et le vieux Rat. III. . . . .                             | 108 |
| Le Chat et le Rat. VIII. . . . .                                  | 249 |
| Le Chat et le Renard. IX. . . . .                                 | 276 |
| Le vieux Chat et la jeune Souris.<br>XII. . . . .                 | 340 |
| La Chatte métamorphosée en<br>Femme. II. . . . .                  | 82  |
| La Chauve-Souris et les deux<br>Belettes. II. . . . .             | 66  |
| La Chauve-Souris, le Buisson<br>et le Canard. XII. . . . .        | 342 |
| Le Chêne et le Roseau. I. . . . .                                 | 59  |
| Le Cheval s'étant voulu venger<br>du Cerf. IV. . . . .            | 128 |
| Le Cheval et l'Ane. VI. . . . .                                   | 176 |
| Le Cheval et le Loup. V. . . . .                                  | 149 |
| Les deux Chèvres. XII. . . . .                                    | 358 |
| Le Chien à qui on a coupé les<br>oreilles. X. . . . .             | 301 |
| Le Chien qui lâche sa proie<br>pour l'ombre. VI. . . . .          | 177 |
| Le Chien qui porte au cou le<br>dîné de son Maître. VIII. . . . . | 225 |
| Les deux Chiens et l'Ane<br>mort. VIII. . . . .                   | 255 |
| Le Cierge. IX. . . . .                                            | 274 |
| La Cigale et la Fourmi. I. . . . .                                | 55  |
| Le Coche et la Mouche. VII. . . . .                               | 199 |
| Le Cochet, le Chat et le Sou-<br>riceau. VI. . . . .              | 166 |

|                                                                         |     |                                                                                        |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Cochon, la Chèvre et le Mouton. VIII. . . . .                        | 232 | Goût difficile (Contre ceux qui ont le). II. . . . .                                   | 61  |
| La Colombe et la Fourmi. II. . . . .                                    | 74  | La Goutte et l'Araignée. III. . . . .                                                  | 99  |
| Le Combat des Rats et des Bellettes. IV. . . . .                        | 118 | La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. I. . . . .                   | 35  |
| Les Compagnons d'Ulysse. XII. . . . .                                   | 352 | La Grenouille et le Rat. IV. . . . .                                                   | 124 |
| Conseil tenu par les Rats. II. . . . .                                  | 65  | Les Grenouilles qui demandent un Roi. III. . . . .                                     | 94  |
| Le Coq et la Perle. I. . . . .                                          | 56  | Le Héron. VII. . . . .                                                                 | 192 |
| Le Coq et le Renard. II. . . . .                                        | 78  | L'Hirondelle et les petits Oiseaux. I. . . . .                                         | 40  |
| Les deux Coqs. VII. . . . .                                             | 205 | L'Homme et la Couleuvre. X. . . . .                                                    | 231 |
| Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. XII. . . . .               | 354 | L'Homme et la Puce. VIII. . . . .                                                      | 225 |
| Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. II. . . . .                          | 79  | L'Homme et son Image. I. . . . .                                                       | 45  |
| Le Corbeau et le Renard. I. . . . .                                     | 54  | L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses. I. . . . .                             | 52  |
| La Cour du Lion. VII. . . . .                                           | 196 | L'Homme et l'idole de bois. IV. . . . .                                                | 122 |
| Le Curé et le Mort. VII. . . . .                                        | 201 | L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit. VII. . . . . | 205 |
| Le Cygne et le Cuisinier. III. . . . .                                  | 103 | L'Horoscope. VIII. . . . .                                                             | 259 |
| Daphnis et Alcimadure. XI. . . . .                                      | 370 | L'Huître et les Plaideurs. IX. . . . .                                                 | 271 |
| Démocrite et les Abderitains. VIII. . . . .                             | 254 | L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune. VII. . . . .                | 207 |
| Le Dépositaire infidèle. IX. . . . .                                    | 253 | L'Ivrogne et sa Femme. III. . . . .                                                    | 98  |
| Les Devineries. VII. . . . .                                            | 208 | Le Jardinier et son Seigneur. IV. . . . .                                              | 115 |
| Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter. XI. . . . .             | 316 | Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire. XII. . . . .                           | 374 |
| La Discorde. VI. . . . .                                                | 181 | Jupiter et le Métayer. VI. . . . .                                                     | 165 |
| Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues. I. . . . . | 46  | Jupiter et le Passager. IX. . . . .                                                    | 275 |
| L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin. IX. . . . .              | 266 | Jupiter et les deux Tonneaux. XII. . . . .                                             | 573 |
| L'Écrevisse et sa fille. XII. . . . .                                   | 547 | Jupiter et les Tonnerres. VIII. . . . .                                                | 246 |
| L'Éducation. VIII. . . . .                                              | 252 | Le Laboureur et ses Enfants. V. . . . .                                                | 151 |
| L'Éléphant et le Singe de Jupiter. XII. . . . .                         | 565 | La Laitière et le Pot au lait. VII. . . . .                                            | 230 |
| L'Enfant et le Maître d'École. I. . . . .                               | 55  | Les Lapins. X. . . . .                                                                 | 310 |
| L'Enfouisseur et son Compère. X. . . . .                                | 297 | La Lice et sa Compagne. II. . . . .                                                    | 67  |
| Le Faucon et le Chapon. VIII. . . . .                                   | 218 | Lièvre (les Oreilles du). V. . . . .                                                   | 145 |
| La Femme noyée. III. . . . .                                            | 106 | Le Lièvre et les Grenouilles. II. . . . .                                              | 76  |
| Les Femmes et le Secret. V. I. . . . .                                  | 225 | Le Lièvre et la Perdrix. V. . . . .                                                    | 156 |
| Le Fermier, le Chien et le Renard. XI. . . . .                          | 318 | Le Lièvre et la Tortue. VI. . . . .                                                    | 171 |
| La Fille. VII. . . . .                                                  | 193 | La Ligue des Rats. XII. . . . .                                                        | 569 |
| Le Financier et le Savetier. VIII. . . . .                              | 218 | Le Lion. XI. . . . .                                                                   | 515 |
| La Forêt et le Bûcheron. XII. . . . .                                   | 358 | Le Lion abattu par l'Homme. III. . . . .                                               | 101 |
| La Fortune et le jeune Enfant. V. . . . .                               | 152 | Le Lion amoureux. IV. . . . .                                                          | 110 |
| Le Fou qui vend la Sagesse. IX. . . . .                                 | 270 | Le Lion devenu vieux. III. . . . .                                                     | 104 |
| Un Fou et un Sage. XII. . . . .                                         | 565 | Le Lion malade et le Renard. VI. . . . .                                               | 175 |
| Les Frêlons et les Mouches à miel. I. . . . .                           | 57  | Le Lion s'en allant en guerre. V. . . . .                                              | 159 |
| Le Geai paré des plumes du Paon. IV. . . . .                            | 122 | Le Lion et l'Âne chassant. II. . . . .                                                 | 85  |
| La Genisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion. I. . . . . | 38  | Le Lion et le Chasseur. VI. . . . .                                                    | 163 |
| Le Gland et la Citrouille. IX. . . . .                                  | 234 | Le Lion, le Loup et le Renard. VIII. . . . .                                           | 219 |
|                                                                         |     | Le Lion et le Moucheron. II. . . . .                                                   | 71  |

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Lion et le Rat. II. . . . .                                           | 73  |
| Le Lion, le Singe et les deux<br>Anes. XI. . . . .                       | 321 |
| La Lionne et l'Ourse. X. . . . .                                         | 307 |
| Le Loup et l'Agneau. I. . . . .                                          | 44  |
| Le Loup devenu Berger. III. . . . .                                      | 92  |
| Le Loup et les Bergers. X. . . . .                                       | 298 |
| Le Loup et le Chasseur. VIII. . . . .                                    | 256 |
| Le Loup et le Chien. I. . . . .                                          | 36  |
| Le Loup et le Chien maigre.<br>IX. . . . .                               | 273 |
| Le Loup et la Cigogne. III. . . . .                                      | 100 |
| Le Loup, la Chèvre et le Che-<br>vreau. IV. . . . .                      | 129 |
| Le Loup, la Mère et l'Enfant.<br>IV. . . . .                             | 131 |
| Le Loup plaidant contre le<br>Renard par-devant le Singe.<br>II. . . . . | 64  |
| Le Loup et le Renard. XI. . . . .                                        | 323 |
| Le Loup et le Renard. XII. . . . .                                       | 343 |
| Les Loups et les Brebis. III. . . . .                                    | 103 |
| Le Marchand, le Gentilhomme,<br>le tâtre et le Fils du roi. X. . . . .   | 312 |
| Le Mari, la Femme et le Vo-<br>leur. IX. . . . .                         | 277 |
| Le mal Marié. VII. . . . .                                               | 189 |
| Les Médecins. V. . . . .                                                 | 135 |
| Les Membres et l'Estomac. III. . . . .                                   | 91  |
| Le Meunier, son Fils et l'Ane.<br>III. . . . .                           | 88  |
| Le Milan et le Rossignol. IX. . . . .                                    | 281 |
| Le Milan, le Chasseur et le<br>Roi. XII. . . . .                         | 352 |
| La Montagne qui accouche. V. . . . .                                     | 152 |
| La Mort et le Bûcheron. I. . . . .                                       | 51  |
| La Mort et le Malheureux. I. . . . .                                     | 30  |
| La Mort et le Mourant. VIII. . . . .                                     | 216 |
| La Mouche et la Fourmi. IV. . . . .                                      | 113 |
| Le Mulet se vantant de sa gé-<br>néalogie. VI. . . . .                   | 168 |
| Les deux Mulets. I. . . . .                                              | 36  |
| Les obsèques de la Lionne.<br>VIII. . . . .                              | 236 |
| L'Œil du Maître. IV. . . . .                                             | 157 |
| L'Oiseau blessé d'une flèche.<br>II. . . . .                             | 67  |
| L'Oiseleur, l'Autour et l'A-<br>louette. VI. . . . .                     | 176 |
| L'Oracle et l'Impie. IV. . . . .                                         | 154 |
| Les Oreilles du Lièvre. V. . . . .                                       | 145 |
| L'Ours et l'Amateur des jar-<br>dins. VIII. . . . .                      | 229 |
| L'Ours et les deux Compag-<br>nons. V. . . . .                           | 139 |
| Le Paon se plaignant à Junon.<br>II. . . . .                             | 81  |
| Parole de Socrate. IV. . . . .                                           | 152 |
| Le Pâtre et le Lion. VI. . . . .                                         | 162 |
| Le Paysan du Danube. XI. . . . .                                         | 324 |

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Perdrix et les Coqs. X. . . . .                                                        | 300 |
| Les deux Perroquets, le Roi<br>et son Fils. X. . . . .                                    | 305 |
| Phébus et Borée. VI. . . . .                                                              | 164 |
| Philomèle et Progné. III. . . . .                                                         | 105 |
| Le Philosophe scythe. XII. . . . .                                                        | 362 |
| Les deux Pigeons. IX. . . . .                                                             | 261 |
| Le petit Poisson et le Pé-<br>cheur. V. . . . .                                           | 144 |
| Les Poissons et le Berger qui<br>joue de la flûte. X. . . . .                             | 304 |
| Les Poissons et le Cormoran. X. . . . .                                                   | 295 |
| Le Pot de terre et le Pot de<br>fer. V. . . . .                                           | 145 |
| La Poule aux œufs d'or. V. . . . .                                                        | 154 |
| Le Pouvoir des Fables. VIII. . . . .                                                      | 221 |
| La Querelle des Chiers et des<br>Chats, et celle des Chats et<br>des Souris. XII. . . . . | 343 |
| Le Rat qui s'est retiré du<br>monde. VII. . . . .                                         | 190 |
| Le Rat et l'Éléphant. VIII. . . . .                                                       | 257 |
| Le Rat et l'Huitre. III. . . . .                                                          | 228 |
| Le Rat de ville et le Rat des<br>champs. I. . . . .                                       | 42  |
| Rats (La ligue des). XII. . . . .                                                         | 309 |
| Les deux Rats, le Renard et<br>l'Œuf. X. . . . .                                          | 284 |
| Le Renard ayant la queue<br>coupée. V. . . . .                                            | 146 |
| Le Renard anglais. XII. . . . .                                                           | 363 |
| Le Renard et le Bouc. III. . . . .                                                        | 95  |
| Le Renard et le Buste. IV. . . . .                                                        | 129 |
| Le Renard et la Cigogne. I. . . . .                                                       | 35  |
| Le Renard, le Loup et le Che-<br>val. XII. . . . .                                        | 359 |
| Le Renard, les Mouches et le<br>Hérisson. XI. . . . .                                     | 352 |
| Le Renard et les Poulets<br>d'Inde. XII. . . . .                                          | 360 |
| Le Renard et les Raisins. III. . . . .                                                    | 102 |
| Le Renard, le Singe et les<br>Animaux. VI. . . . .                                        | 167 |
| Rien de trop. IX. . . . .                                                                 | 274 |
| Le Rieur et les Poissons. VIII. . . . .                                                   | 227 |
| Le Roi, le Milan et le Chas-<br>seur. XII. . . . .                                        | 349 |
| Le Satyre et le Passant. V. . . . .                                                       | 148 |
| Le Savetier et le Financier.<br>VIII. . . . .                                             | 218 |
| Le Serpent et la Lime. V. . . . .                                                         | 156 |
| Simonide préservé par les<br>Dieux. I. . . . .                                            | 48  |
| Le Singe. XII. . . . .                                                                    | 361 |
| Le Singe et le Chat. IX. . . . .                                                          | 280 |
| Le Singe et le Dauphin. IV. . . . .                                                       | 120 |
| Le Singe et le Léopard. IV. . . . .                                                       | 263 |
| Le Soleil et les Grenouilles. VI. . . . .                                                 | 173 |
| Le Soleil et les Grenouilles<br>XII. . . . .                                              | 337 |

|                                                   |     |                                                        |     |
|---------------------------------------------------|-----|--------------------------------------------------------|-----|
| Le Songe d'un habitant du Mogol. XI. . . . .      | 320 | Le Torrent et la Rivière. VIII. . . . .                | 231 |
| Les Souhairs. VII. . . . .                        | 194 | La Tortue et les deux Canards. X. . . . .              | 295 |
| La Souris métamorphosée en Fille. IX. . . . .     | 268 | Le Trésor et les deux Hommes. IX. . . . .              | 279 |
| Les Souris et le Chat-Huant. XI. . . . .          | 328 | Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre. IV. . . . . | 125 |
| Le Statuaire et la Statue de Jupiter. IX. . . . . | 267 | Les Vautours et les Pigeons. VII. . . . .              | 197 |
| Les deux Taureaux et la Grenouille. II. . . . .   | 64  | La jeune Veuve. VI. . . . .                            | 182 |
| Testament expliqué par Esope. II. . . . .         | 85  | Le Vieillard et l'Ane. VI. . . . .                     | 169 |
| La Tête et la Queue du Serpent. VII. . . . .      | 212 | Le Vieillard et ses Enfants. IV. . . . .               | 155 |
| Le Thésauriseur et le Singe. XII. . . . .         | 557 | Le Vieillard et les trois jeunes Hommes. XI. . . . .   | 327 |
| Tircis et Amarante. VIII. . . . .                 | 234 | La Vieille et les deux Servantes. V. . . . .           | 147 |
|                                                   |     | Le Villageois et le Serpent. VI. . . . .               | 175 |
|                                                   |     | Les Voleurs et l'Ane. I. . . . .                       | 47  |

245

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.





*Presented to the*  
**LIBRARY** *of the*  
**UNIVERSITY OF TORONTO**  
*by*  
**OFFICE  
OF THE  
GOVERNING COUNCIL**

